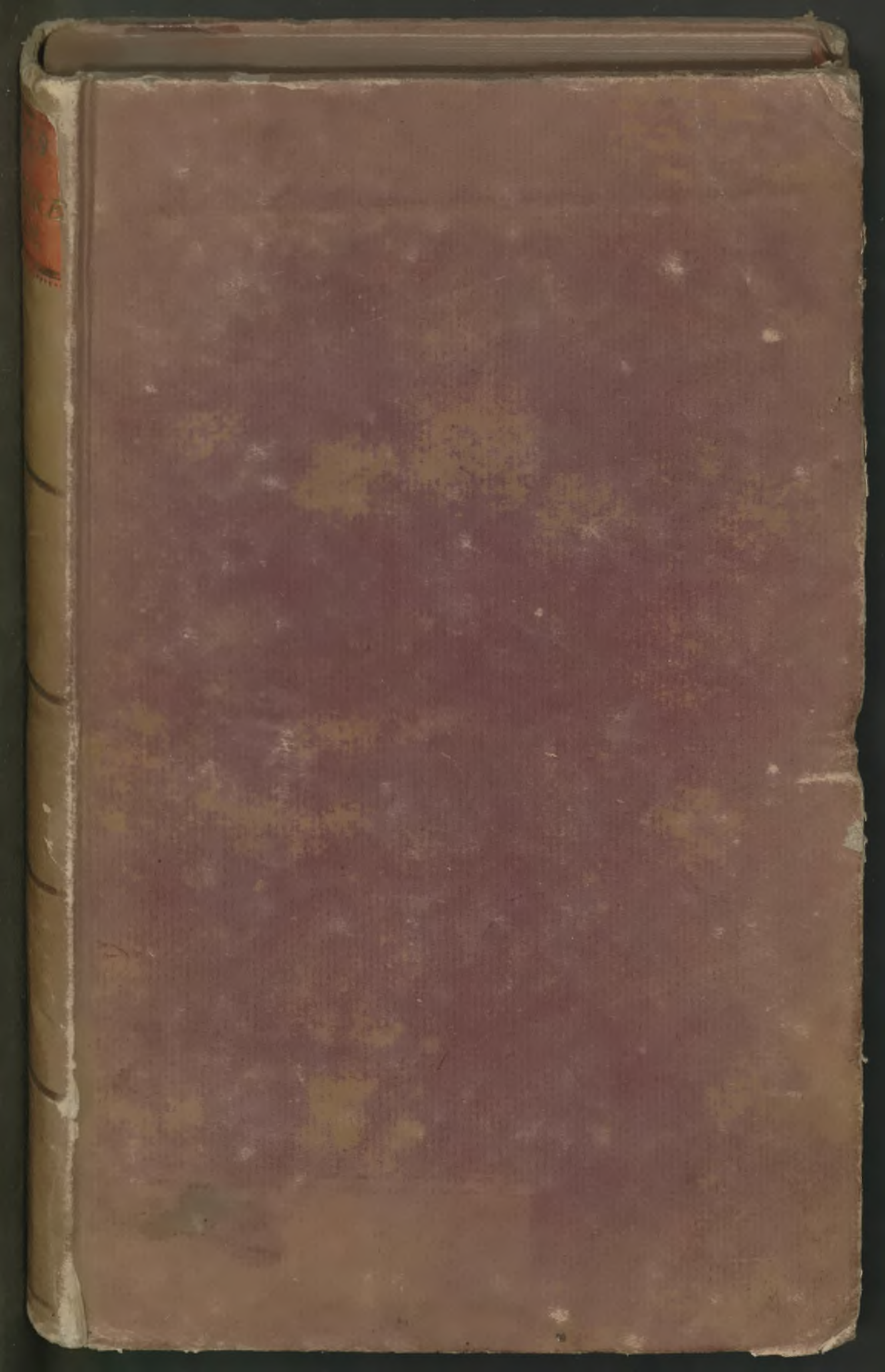

OEUVRES
DE
VOLTAIRE
TOM. LX.



OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME SOIXANTIEME.

A GOTHA,

Chez CHARLES-GUILLAUME ETTINGER, Libraire.

1789.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet 1755 – 1758.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 2 de juillet.

JE vous écris, ma très-chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages. 1755.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis ? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine ; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez,

1755. et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai auſſi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaitre, et je ne ſais pas trop comment je peux ſuffire à toutes les ſottiſes que j'ai entrepriſes. Il s'en faut bien que j'aye la ſanté que M. *Tronchin* me donne ſi libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler, doit ſe bien porter : il eſt comme les magiciens qui croient guérir avec des paroles. Il a raiſon, car perſonne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'eſprit ; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous ſavez : demandez-les lui ſur le champ. Faites-les copier ; cela vous amuſera, vous et votre frère, quand il ſera las de réciter ſon bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût auſſi ſur les bords de la Seine ; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais ſur les bords du lac de Genève. Les malades ne ſe tranſportent guère, à moins que ce ne ſoit aux eaux de Plombières, lorſque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents pariſiens, et la plupart des acteurs ſont d'autres magots. Il eſt impoſſible que la pièce réuſſiſſe ; mais il eſt encore plus triſte que tout le monde diſpoſe de mon bien comme ſi j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenſon* et à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur*, qui a imprimé un manuſcrit volé chez l'un ou chez

l'autre. Ce manuſcrit ne contient que des mémoires 1755. informes. Ce libraire eſt un ſot, et le vendeur eſt un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela eſt toujours fort déſagréable.

Adieu, ma chère nièce ; votre ſœur vous embraſſe ; j'en fais autant ; nous vous aimons à la folie.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de juillet.

MON cher ange, gardez-vous de penſer que le quatrième et le cinquième magot ſoient ſupportables ; ils ne ſont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraiſſait plus qu'à la fin de la pièce ; on ne s'intéreſſait plus à lui, et alors la propoſition que ſa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en feſait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni aſſez pleins, ni aſſez forts, ni aſſez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contens. Nous eſpérons enfin que vous le ferez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne ſera peut-être pas trop bien tranſcrite, mais elle ſera liſible. Le roi de Pruſſe m'a repris un de mes petits clercs pour en faire ſon copiſte ; c'était un jeune homme de Potsdam.

1755. J'ai rendu à *César* ce qui appartient à *César*, et il ne me reste plus qu'un scribe qui a bien de la besogne en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce ? Pour moi, je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et sur-tout de ne rien disputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'Alzire, à qui madame *Denis* la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour ; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà sur-tout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre ; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de monsieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le fasse

transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, si cela peut les amuser. 1755.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très-joli, très-gai, et point scandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et quand on rit, on ne se fâche point ; sur-tout nulle personnalité. Enfin, on sait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose désagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage ; il est bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE III.

AU MEME.

Aux Délices, 18 de juillet.

1755. VOUS devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le suis guère de la seconde : je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel je le substitue, et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin : plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La scène me paraît mieux filée, et les sentimens plus forts. Il me semble que c'était un très-grand défaut que *Zamti* et *Idamé* eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud ; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième, on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des absens. *Zamti*, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à *Gengis* occasion de faire une belle action, ferait très-insipide ; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me

font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était ; et je 1755.
crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra aussi que *Lambert* ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

THIRIOT-TROMPETTE me mande que M. *Bouret* ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

J'en bénis DIEU, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il ferait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal

1755. lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtiſſons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuſcrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeſte pour moi qu'un pareil bruit.

LETTRE IV.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juillet.

MON cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poſte. Il eſt juſte que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres perſonnes ont entre les mains ſont bien triſtes. Il n'eſt que trop vrai que ce *Graſſet*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu*

m'a inſtruit. Cette idée eſt auſſi funeſte qu'elle eſt mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je ſongeaſſe à me priver de l'aſile que j'ai choiſi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous penſé que je vouluſſe publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainſi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli aſſurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je ſuis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai ſoigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioſte*; j'ai ſongé à la poſtérité; et je fais l'impoſſible pour écarter les dangers du temps préſent. Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'eſt point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la choſe eſt devenue publique; mais c'eſt le contraire qui doit être public. Ma conſolation ſera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puiſſe me rendre un peu de juſtice. Adieu, mon cher ange. 1755.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

1755. VOTRE Traité d'optique, Monſieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercîmens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéreſſer aux vérités hiſtoriques qui peuvent ſe trouver dans le Siècle de *Louis XIV*. Ces vérités ne ſont pas du genre des démonſtrations. Tout ce que je peux faire, c'eſt de croire ce que m'a aſſuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du Télémaque, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette queſtion eſt du reſſort de la phyſique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du ſable, il redevient ſable fin quand il eſt réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'eſt pas plus nuiſible que de la poudre de corail. De-là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de ſouper quelquefois, dans ma jeuneſſe, avec ces meſſieurs; ils briſaient leurs verres ſous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur

feſaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas aſſez broyés, aſſez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on ſentirait au paſſage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point ſous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poiſons; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant eſt un poiſon. Mais le docteur *Mead* diſait: *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre, et je ferai le marché.* En un mot, il eſt très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que groſſière on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des ſouris, et ſouvent les manque, mais une princeſſe, dont le palais eſt délicat, n'avalerait point du verre mal pilé. 1755.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui eſt entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, Monſieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblemens de terre ſera un peu plus difficile à conſtater. Je me ſuis un peu mêlé du paſſé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance ſur l'avenir.

Tout ce dont je ſuis bien ſûr pour le préſent, c'eſt de la ſenſibilité que vos attentions obligeantes m'inſpirent, et de l'eſtime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT.

A Genève, le 22 de juillet.

1755. LES curieux, mon ancien ami, ſe ſont ſaiſis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée eſt perdue. J'apprends que l'ancien manuſcrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'eſt bien aſſurément tout le contraire. Je ne ſais plus comment m'y prendre. Ce n'eſt pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes ſcribes ſont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à ſa Majeſté tartaro-chinoiſe; on dit que c'eſt un très-bon prince, et dont je ſerai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade avec une Hiſtoire générale ſur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'eſt guère en état de parler long-temps à ſes amis. C'eſt aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loiſir, à aſſiſter ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi; je vous embraſſe.

(*) De la Pucelle.

LETTRE VII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

JE reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. 1755.
Or, voyez, mon héros, comme vous avez raiſon ſur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs eſt l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve:

Et qu'à la ville, et ſur-tout en province,
Les Richelieux ont nommé maquerau.

. . . .

Dort en Bourbon la graſſe matinée;
Et que Louis, ce ſaint et bon apôtre,
A ſes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'eſt pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres eſpèces qui vendent ſous le manteau cette abominable rapſodie, ſont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Graſſet*, qui en avait un exemplaire, eſt venu me propoſer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de ſa main; je les ai portés ſur le champ au réſident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en priſon, et enfin on n'a point trouvé ſon manuſcrit.

1755. J'ai cru, dans ces circonſtances, devoir vous envoyer, auſſi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage qui eſt à la vérité très-libre, mais qui n'eſt ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en préſence de qui je donnai le paquet cacheté ſans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contreſigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous ſentez, Monſeigneur, le déſeſpoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait ſortir de France, et me pourſuit juſque dans mon aſile.

Le ſecond point eſt le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me ſuis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre ſous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare ſont deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'*Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres: voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuſer, et, ſi par haſard l'ouvrage réuſſiſſait, ſi on le trouvait digne de paraître ſous vos auſpices, je vous demanderais la permiſſion de vous le dédier à ma façon, c'eſt-à-dire, avec un ennuyeux diſcours ſur la littérature chinoiſe et ſur la nôtre. Vous ſavez que je ſuis un bavard, et vous me paſſeriez mon rabâchage ſur votre perſonne et ſur les Chinois. Je vous ſupplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monſieur le ſouffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui eſt arrivé ſouvent. Tout le monde me pille comme il peut.

1755.

Adieu, Monſeigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre reſpect.

LETTRE VIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos déſirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu auſſi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cauſe cet abominable ouvrage qu'on fait courir ſous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetaſſé?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque choſe de bien meilleur que la rapſodie qui court. Il n'a point reçu ſon paquet. Apparemment que M. de *Paulmy* a voulu en prendre copie pour ſon droit de tranſit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde

1755. sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* sont deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la Guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'*Argenson*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de *Malesherbes*, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuserait-il de jouer dans l'Orphelin? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monsieur le maréchal.

LETTRE IX.

A MONSIEUR LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENÈVE.

Le 2 d'auguste.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remercîmens, que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du conseil. 1755.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nommé *Grasset* était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lausanne, par ce *Grasset*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Grasset* à Lausanne.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maison que le sieur *Grasset*, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Grasset* arrivé de Lausanne vint lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis, en présence de madame *Denis* et de M. *Catala*;

1755. et me dit que si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. *Catala*, que ni moi ni personne de ma maison ne transcririons jamais des choses si infames, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur le champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécille.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui *Grasset* tient ce manuscrit odieux; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, Monsieur, ni le magnifique conseil, ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies si horribles, et qu'en quelque lieu que soit *Grasset*, j'informerai les magistrats de son entreprise qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, Monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique conseil, et de me croire avec un profond respect, etc.

LETTRE X.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 4 d'auguste.

Ce que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des plates grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste; vous verrez que le bâtard de l'*Arioste* n'est pas le bâtard de l'*Aretin*. Un scélérat, nommé *Grasset*, est venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Lausanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lausanne; il est venu à Genève, je l'ai fait mettre en prison. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément. 1755.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux sont égaux quand il gèle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de semer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très-heureux, et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs.

Je vous embrasse. *Quid novi*?

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 d'auguſte.

1755. MON cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'eſt ma deſtinée que la calomnie me pourſuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Graſſet* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maiſon régnante, contre M. de *Richelieu* ? Ceux qui l'ont envoyé, ſachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapſodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il eſt très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il eſt très-probable que *Graſſet* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il eſt néceſſaire que les cinq magots ſoient joués vite et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il ſe charger de *Zamti*? eſt-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaiſſer à jouer *Zamti*? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais ſi mes magots tombent, je ſuis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux ſoupçons que vous aviez de moi ſur un pucelage;

Dieu ſoit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait dans le ſeul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falſifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé eſt de la plus grande platitude. Gare que ces ſottes horreurs ne paraiſſent ſous mon nom; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait. 1755.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne falſifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conſeiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu ſur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* paſſablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un ſolécifme épouvantable de dire quelque choſe après ce mot. Ce ſerait tout gâter; la ſeule idée m'en fait frémir.

La ſcène du poignard a bien réuſſi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embraſſe; je me recommande à vos bontés.

LETTRE XII.

A M. DARGET.

le 5 d'auguſte.

1755. JE vous dois, mon ancien ami, un compte exact de ce qui s'eſt paſſé en dernier lieu au ſujet de ce poëme de la Pucelle d'*Orléans*, dont on pourra dire comme de celle de *Chapelain : Depuis trente ans on parle d'elle, et bientôt on n'en dira rien.* C'eſt peu qu'on ait déshonoré la littérature juſqu'à imprimer le Siècle de *Louis XIV* avec des notes auſſi abſurdes que calomnieuſes, et qu'on ſe ſoit aviſé de faire un libelle ſcandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'eſt peu qu'on ait donné ſous mon nom une prétendue Hiſtoire univerſelle dont il n'y avait pas dix chapitres qui fuſſent de moi, et dont l'ignorance a rempli tous les vides; les mêmes gens qui me perſécutent depuis ſi long-temps, ont mis le comble à ces malverſations inouies juſqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Ils ont déterré quelques fragmens de cet ancien poëme de la Pucelle d'Orléans qui était aſſurément un badinage très innocent; quand ils ont ſu que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers auſſi plats qu'offenſans contre les amis que j'ai en France, et contre les perſonnes et les choſes les plus reſpectables. Quand on a vu que j'avais choiſi un petit aſile auprès de Genève, où ma

mauvaiſe ſanté m'a forcé de chercher des ſecours 1755.
auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe; ils ont gliſſé au plus vîte dans l'ouvrage des vers contre *Calvin :* ils vivent du fruit de leurs manœuvres, ils vendent chèrement leurs manuſcrits ridicules aux dupes qui les achètent, et ſe font ainſi un revenu fondé ſur la calomnie. En vérité, mon cher ami, ſi ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je ſerais preſque de l'avis de ce citoyen de Genève, qui a ſoutenu avec tant d'eſprit que les belles lettres ont ſervi à corrompre les mœurs. On a député dans le pays où je ſuis un homme qui ſe mêle de vendre des livres, il ſe nomme *Graſſet ;* il vint dans ma maiſon le 26 juillet, et me propoſa de me vendre cinquante louis d'or un de ces manuſcrits; il m'en fit voir un échantillon, c'était une page remplie de tout ce que la ſottiſe et l'impudence peuvent raſſembler de plus mépriſable et de plus atroce; voilà ce que cet homme vendait ſous mon nom et ce qu'il voulait me vendre à moi-même. Il me dit en préſence de pluſieurs perſonnes, que le manuſcrit venait d'un Allemand qui l'avait vendu cent ducats; enſuite il dit qu'il venait d'un ancien ſecrétaire de monſeigneur le prince *Henri :* il entend ſans doute le ſecrétaire à qui votre beau-frère a ſuccédé, et qui était avec cet autre fripon de *Tinois ;* mais ni le roi de Pruſſe, ni le prince *Henri* n'ont jamais eu entre leurs mains des choſes ſi indignes d'eux. Il nomma pluſieurs autres perſonnes, il aſſura que *la Beaumelle* en avait un exemplaire à Amſterdam ; je pris le parti de porter ſur le champ au réſident de France la feuille ſcandaleuſe que cet homme m'avait apportée écrite de

1755. ſa main. On mit *Graſſet* en priſon, il dit alors qu'il la tenait d'un nommé *Maubert*, ci-devant capucin, auteur de je ne ſais quel teſtament politique du cardinal *Alberoni*, dans lequel le miniſtère de France, et monſieur le maréchal de *Belliſle* ſont calomniés avec cette impudence qu'on puniſſait autrefois et qu'on mépriſe aujourd'hui; enfin on a banni de Genève, le nommé *Graſſet*. On a interrogé le ſieur *Maubert*, et on lui a ſignifié que ſi l'ouvrage paraiſſait, on s'en prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire, dans un pays où la juſtice n'eſt pas rigoureuſe; j'attends de votre amitié que vous voudrez bien m'inſtruire de ce que vous pourrez apprendre ſur cette miſère. Si vous voyez M. de *Croiſmare* et M. du *Verney*, je vous prie de leur faire mes très-humbles complimens; mes Délices me font ſouvenir de Plaiſance. Je n'oſe demander des oignons de tulipe à M. du *Verney*, c'eſt la ſeule choſe qui me manque dans ma retraite trop belle pour un philoſophe; il faut ſavoir jouir et ſavoir ſe paſſer, j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous ſouhaite fortune, agrémens, et j'aurais voulu que ma maiſon eût été ſur le chemin de Véſel:

P. S. Pourrez vous avoir la bonté de me dire le nom de ce provençal qui était ci-devant ſecrétaire du prince *Henri* (*)? Je vous embraſſe. Je ſuis bien malade.

(*) *Du Puget.*

Réponſe de M. Darget à la lettre précédente.

le 6 ſeptembre.

J'AI malheureuſement une trop bonne excuſe, mon ancien ami, de n'avoir pas encore répondu à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 du mois dernier, j'ai toujours été malade, et pendant plus de 15 jours aſſez conſidérablement d'un mal de gorge, je n'ai pu ni m'occuper ni ſortir, et cela eſt vrai au point que je ne verrai que demain pour la première fois votre belle tragédie de l'Orphelin de la Chine. Je vous fais bien ſincèrement mon compliment ſur ces nouveaux lauriers, et je vous prie d'être perſuadé que perſonne n'en voit orner votre front avec plus de plaiſir que moi. 1755.

Je n'ai rien vu des manuſcrits tronqués, qui courent preſque publiquement de votre poëme de la Pucelle; vous ſavez que je connais la bonne édition et je verrai bientôt les endroits où l'on a voulu ſi méchamment introduire des choſes qui ne ſont pas de vous: et qui pourrait s'y tromper, mon cher ami? il n'appartient qu'à vous ſeul de retoucher vos ouvrages. Il faut bien prendre votre parti ſur la publication de ce poëme, tous vos amis craignent à Paris qu'il ne ſoit bientôt imprimé, ſur-tout en Hollande ou en Angleterre, et j'en tremble avec eux: je ſuis même ſurpris que cet événement là ne ſoit pas arrivé plutôt; il eſt très certain que *du Puget* ce provençal, attaché très-peu de temps à la maiſon du prince *Henri*, en avait une copie fournie par l'infidélité de *Tinois*, il l'avait emportée dans le temps qu'il diſparut de Berlin, et peut-être les eſpérances qu'il avait fondées ſur le profit de ce manuſcrit entrèrent-elles dans le projet de ſa retraite; j'ai ſu depuis qu'il avait paſſé en Ruſſie, où il a rentré dans l'obſcurité; c'eſt peut-être à cette copie que vous devez la filiation de toutes celles qui ſe ſont répandues depuis. *Graſſet* qui vous porte à vous-même votre ouvrage, mais gâté et falſifié, et qui veut vous le vendre cinquante louis, eſt quelque choſe de tout-à-fait ſingulier, et qui a dû vous faire rire vous-même; enfin vous ſavez à qui vous en prendre de tout cela, vous ne ſoupçonnerez plus vos admirateurs et vos amis; vous en avez envoyé des copies ici qui pourront ſervir de pièces de comparaiſon; M. *Thiriot* en a une que je dois entendre ces jours-ci; les honnêtes gens ne ſe tromperont

1755. pas aux différences, et s'il y a des choses que l'on trouve que vous deviez changer, vous le ferez avec cette supériorité qui rend toujours les éditions faites sous vos yeux préférables aux autres.

M. du *Verney* a été enchanté, Monsieur, de recevoir des témoignages de votre souvenir, sa santé est assez bonne, il ne passe plus que les étés seulement à Plaisance, et il y jouit d'un loisir qui serait encore plus philosophique s'il était moins homme d'état; il vous enverra volontiers des oignons de tulipe: marquez-moi la manière de vous les faire parvenir: il ne faut pas qu'il manque rien à un lieu dont vous faites vos délices!

Vous m'avez promis anciennement et dans les momens heureux de ma liaison avec vous, que vous me procureriez mes entrées à la comédie française par la présentation d'une de vos tragédies; je vous rappelle cet engagement, et j'en prends acte, pour la première que vous enverrez, vous savez que je sais les lire.

M. de *Croismare* vous fait mille complimens, il est du comité secret de vos amis à Paris, et mérite assurément à tous égards d'y tenir sa place.

Ma mauvaise santé salue vos incommodités, elle s'y intéresse, elle vous plaint. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous renouvelle toujours avec un nouveau plaisir, mon cher ami, les aveux de mon attachement bien tendre et bien sincère.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

MON cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très-bon avis. Ce *Grasset* était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que *Chevrier* était très-instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y sais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déjà coûté

1755. plus de quarante mille écus. Madame *Denis* se meurt de douleur, et moi de la colique.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à *Crébillon*. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange qui me consolez.

LETTRE XIV.

AU MEME.

13 d'auguste.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce; *tres-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir.*

La comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est en tout sens celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré, mon

cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. 1755. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Grasset* est le résultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et sur-tout de la faire lire à M. de *Thibouville*; je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchans; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

LETTRE XV.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguste.

1755. MA chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Grasset*, que M. d'*Argental* m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. *Grasset*, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur le champ de ma campagne à la ville; et, aidé du résident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France. 1755.

Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE XVI.

A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguste.

MON ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle; cela est beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère *Jean des Entomures* et *Gargantua*.

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pascal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'*Argenson* le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

LETTRE XVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguſte.

1755. ON vous lit des choſes bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne ſervent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la deſtinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorſque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit ſur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites: c'eſt ainſi qu'elle ſe joue des hommes qui ne ſont que des atomes en mouvement, ſoumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette deſtinée de ce que meſſieurs vos enfans ſont placés.

Je vous ſouhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout inſipide qu'elle eſt; de la ſanté qui eſt le vrai bien, et qui cependant eſt un bien trop peu ſenti. Conſervez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde ſont engrenées

(*) La Pucelle.

de façon à ne pas me laiſſer l'eſpérance de vous revoir; 1755. mais mon tendre reſpect pour vous ſera toujours dans mon cœur.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux triſtes Délices, 29 d'auguſte.

MON divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'*Argental*, et je les baiſe, avec votre permiſſion, enflés ou non. J'eſpère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain*; ce qui eſt, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et reſpectable ami, je ne ſuis touché que de vos bontés; je les ſens mille fois plus vivement que je ne ſentirais le ſuccès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les briſera, on les caſſera, on les mettra ſur ſa cheminée ou dans ſa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur eſt flétri, mon eſprit laſſé, ma tête épuiſée. Je ne puis, dans mes violens chagrins, que vous faire les plus tendres remercîmens. C'eſt vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable ange gardien. Ce *Graſſet*, ce maudit *Graſſet*, eſt un des plus inſignes fripons qui infectent la littérature. J'ai eſſuyé un tiſſu d'horreurs. Enfin, ce miſérable, chaſſé d'ici, s'en eſt allé avec ſon manuſcrit infame, et on ne ſait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

1755. A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui dispose insolemment de mon bien sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui ; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférens. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir aux pieds des Alpes, dans ma solitude Où fuir ? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer ; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu ; pardonnez-moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu, votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très-douloureusement les ailes de tous les anges.

LETTRE XIX.

A M. JEAN JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

30 d'auguste.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre (*) contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez 1755. aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude

(*) Le Discours sur l'inégalité des conditions.

1755. que j'ai choiſie, auprès de votre patrie où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Taſſe* firent de ſa vie un tiſſu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les priſons, à ſoixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déiſtes, d'athées, et même de janſéniſtes.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe; une bibliothéque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jéſuite, que j'avais ſauvé du dernier ſupplice, me payant, par des libelles diffamatoires, du ſervice que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, feſant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans leſquelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infames impoſtures: un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Hiſtoire univerſelle ſous mon nom; le libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits et de noms eſtropiés; et enfin, des hommes aſſez lâches et aſſez méchans pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la ſociété infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit

de manœuvre, ſoit de laquais, et ſachant malheureuſement lire et écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite, il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de ſottiſe que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étais hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture et la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, et juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices et de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des lettres a trop ſéduits.

Avouez, en effet, Monſieur, que ce ſont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la ſociété s'aperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques

1755. frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle*; et pour ce tyran sans courage, *Octave-Cepias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte. 1755.

M. *Chapuis* m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de septembre.

NON assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infames que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations ?

1755. Qui des Valois rompant la destinée,
A la gard'Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train :
Car saint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez vous que, dans le siècle où nous sommes on m'impute de pareilles bêtises qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions : cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi la Pucelle, l'infame prostituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé; mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère; c'est, à ma réquisition, sur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame *Denis* les minutes très-informes des matériaux de cette histoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé *Prieur*, par les mains du chevalier de *la Molière*, dont ce *Prieur* a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier, soit capable d'une si infame action. Je suis très-loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera devant le public d'une accusation si

(*) C'est celle à *J. J. Rousseau* qu'on vient de lire.

odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette histoire ne doit paraître que de mon aveu et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère. 1755.

Vous me feriez un très-grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de *Thibouville*.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre philosophe aura bientôt les remercîmens que mon cœur lui doit.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de septembre.

VOILA ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infames, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour tout ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi servent les plaintes?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé

1755. entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que * * * les a volés, que *la M* * * * les a vendus de sa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M* * * * est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont *Lambert* peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur le champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie à Paris chez *Prieur*; mais la pourra-t-on saisir à Rouen, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais bien certainement, par la réponse de madame de *Pompadour* et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de * * *, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en fesait autant, et qui fesait vendre un autre manuscrit par ce fripon de *Grasset*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de * * * à madame *Denis*? et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de *Malesherbes*; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir long-temps mauvais

gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de * * * et de *la M* * * * exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort. 1755.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans se débitent en manuscrit sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l'occasion de la célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe dans cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

1755. J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura inceſſamment le reſte, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jacques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers, *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais préſent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens ſont damnés dans ce monde,

Je vous conjure de faire entendre raiſon à M. de *Malesherbes*; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il eſt digne qu'on lui diſe ſes torts; c'eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de lui. Je vous embraſſe mille fois.

LETTRE XXII.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

Septembre.

M. *Rouſſeau* a du recevoir de moi une lettre de remercîment. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom; je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rouſſeau*, et de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer, en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connaît ſi bien. (*) 1755.

(*) *Réponſe de M. Rouſſeau.*

Paris, le 20 de ſeptembre.

EN arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma réponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. *Bouchaud*, aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait

LETTRE XXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de septembre.

1755. JE vous envoie, Monseigneur, à la hâte et comme je peux, votre fileul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jacques Rousseau*, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'Esprit des Lois. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits

honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincère de vos admirateurs, etc.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

des

des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire sur-tout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de *Cochin*, était indubitable, et ne fesait pas même de question. 1755.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise; mais les canons ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre belle ame que vous trouvez des ressources. C'est à cette ame noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentimens les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle *Clairon* soit une grande enchanteresse.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

1755. Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert*; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en feraient très-incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à Rome sauvée, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très-injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais

les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que : 1755.

> Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagrémens qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé ? Quoi, un **** vole des manuscrits, et ce lâche insulte ! et il vous traite d'*espèce !* et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol ! Contre qui ? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchans ! Vous

1755. avez le droit de vous élever contre eux; c'eſt à la vertu d'être intrépide. Je vous embraſſe mille fois. Comment va le pied de madame d'*Argental?* Je vous envoie, par M. de *Malesherbes* même, l'édition de Genève. *Prault* n'aura rien, *Lambert* aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reſte que les tracaſſeries, mon cher ange; vos bontés l'emportent ſur tout.

LETTRE XXV.

AU MEME.

17 de ſeptembre.

JE fais paſſer par vos mains, mon cher et reſpectable ami, ma réponſe à M. le comte de *Choiſeul*, ne ſachant pas ſon adreſſe. *Colini* vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manuſcrit, l'Orphelin comme la Pucelle, et tout auſſi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'hiſtoire de la guerre dernière, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle, avaient réduit ma ſanté, ne me permettait pas de travailler; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition ſubreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on eſt au pied des Alpes; cela n'eſt arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on

me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois ſeulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque 1755.
choſe de paſſable, et que, ſi on veut tirer parti des talens, il ne faut pas les perſécuter. Je compte ſur quelque ſouvenir de la part de madame de *Pompadour* et de M. d'*Argenſon*; mais je perdais abſolument leurs bonnes grâces; ſi on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait ſu très-mauvais gré, malgré les juſtes louanges que je lui donne. Je riſquais d'être écraſé par le monument même que j'érigeais à ſa gloire.

Jugez du chagrin que m'a cauſé la conduite de M. de *Malesherbes*, et ſon reſſentiment injuſte contre mes très-juſtes démarches.

Enfin, voilà la pièce imprimée avec tous ſes défauts qui ſont très-grands. Il n'y a autre choſe à faire qu'à la ſupprimer au théâtre, et à attendre un temps favorable pour en donner deux ou trois repréſentations. Comptez que je ſuis très-affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel ſujet pouvait me fournir; c'était une occaſion de dompter l'eſprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs ſont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractériſés, la fierté ſauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la ſcène fût dans une ſalle de *Confucius*, que *Zamti* fût un deſcendant de ce législateur, qu'il parlât comme *Confucius* même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne ſe reſſentît de ces miſérables bienſéances françaiſes, et de ces petiteſſes d'un peuple qui eſt aſſez ignorant et aſſez fou pour vouloir qu'on

1755. pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talens attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher ange.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

20 de septembre.

MON cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur Orphelin. J'en fais les plus sincères remercîmens au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaitre. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741, l'injustice de M. de *Malesherbes*, ses discours offensans et si peu mérités,

six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort; tant de tribulations jointes aux souffrances du corps, des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à l'Orphelin; mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme faiseur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusemens; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix, si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous savez. 1755.

LETTRE XXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices 27 de septembre.

VOUS devez, Monseigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. *Pallu*, sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été

rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, 1755. et je vous demande très-sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis que je ne suis plus historiographe. L'histoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui est fort étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de***. Manger six cents mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la faiblesse de permettre cette édition, sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*, et j'obtins sur le champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre

ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de 1755. flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de *Pompadour* et M. d'*Argenson* ont pensé comme moi, et madame de *Pompadour* m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi-bien que monsieur d'*Argenson*, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de *Staal*. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

LETTRE XXVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 1 d'octobre.

1755. Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'Aloïsia; mais il y a peu de ces grandes ames qui conservent si long-temps le feu sacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez, c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les nations dans une espèce de tableau du genre-humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de *Confucius*, à la maison de madame *Pâris*. J'ai lu les Mémoires de madame de *Staal*; elle parait plus occupée des événemens de la femme de chambre que de la conspiration du prince de *Cellamare*. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiselle *Rondet*, fille suivante de madame de *Staal*.

Vous ne pouviez vous défaire de vos anglais et de vos italiens en de meilleures mains qu'en celles

de M. le comte de *Lauragais*. Le vieux *Protagoras* ou *Diagoras du Marsais* m'a répondu de lui. 1755.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXIX.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 d'octobre.

J'ai beaucoup d'obligations, Mademoiselle, à M. et à madame d'*Argental*; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte entre votre mari et vous; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, sur-tout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

1755. Au reste, Mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte :

> Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
> Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix ; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce aussi pour ces vers :

> Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser :
> Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, Mesdames.

Je prie *Gengis* de vouloir bien dire quand vous paraissez :

> Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée !
> Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?
> C'est Idamé, c'est elle, et mes sens, etc.

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental* ; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur ; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte : 1755.

> Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à la place :

> Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous ;
> Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quelqu'un*, n'est pas une expression française ; et ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà dit* ; et dans cette dernière scène que, par parenthèse, je trouve très-bonne, je voudrais que *Zamti* eût l'honneur de vous dire :

> Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.

Je voudrais que le cinquième acte fut joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec *Octar* ne doit point être tronquée, et que vous disiez :

> Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
> Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, etc.

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a son projet de mourir

——— avec ſon mari, veuille l'exécuter ſans voir *Gengis*;
1755. et que, remplie de cette idée, elle haſarde ſa prière à *Octar*: d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, de tous ces détails. Maintenant, ſi M. de *Crébillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et ſi votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrai la pièce avec le plus de changemens que je pourrai. J'attendrai ſur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conſeillerais, ce ſerait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle eſt trop long pour mademoiſelle *Gauſſin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouſe. Vous feriez réuſſir cette pièce avec M. *le Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode*; vous joueriez après cela *Idamé*, ſi le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une ſi longue lettre que le triſte état de ma ſanté m'a obligé de dicter. Je vous préſente mes très-ſincères remercimens, etc.

LETTRE XXX.

A M. DU MARSAIS, *à Paris*.

Aux Délices, le 12 d'octobre.

JE bénis les Chinois, et je brûle des paſtilles à ——— *Confucius*, mon cher philoſophe, puiſque mon étoffe 1755.
de Pékin vous a encore attiré dans le magaſin d'*Adriène* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et preſque tous ſes amis. Tout a paſſé, et nous reſtons encore quelques minutes ſur ce tas de boue, où la raiſon et le bon goût ſont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas ſi français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le coſtume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit ſottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'eſt pas dans ſes mœurs, ou plutôt dans ſes modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-deſſus des préjugés, et c'eſt alors qu'on eſt bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire preſque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponſe adreſſée à l'hôtel de Brancas. Il penſe, puiſqu'il vous aime. Cultivez de cet eſprit-là tout ce que vous pourrez; c'eſt un ſervice que vous rendez à la nation. Vivez, inſpirez la philoſophie.

(*) M. *du Marſais* avait enſeigné la déclamation à mademoiſelle *le Couvreur*.

1755. Nous ne nous verrons plus ; mais se voit-on dans Paris ? Nous voilà morts l'un pour l'autre ; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes ; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes ; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là ; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux élémens dont elle est faite.

Je vous embrasse en *Confucius* ; je m'unis à vos pensées ; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu ; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble serviteur.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

Mon cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le feriez davantage sans trois terribles empêchemens, la maladie, l'éloignement et une Histoire générale qui me tue. Puis-je songer au seul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre ? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de *Gengis* doit passer la première, vous

connaissez

connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. 1755.
Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, messieurs de Paris, faites suivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ferais peut-être assez fou pour lui donner, en son temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'est pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations soient jugées, et que le génie me dise, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert* ; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne fasse rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt ; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres, lorsqu'il sait que j'en fais une à Genève, et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais. Il

m'envoya, il y a un an, une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je payerais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres ; et à présent le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité, mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu ; je voudrais travailler à la vôtre et réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

1755.

LETTRE XXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie ;
Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ;
Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi :
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, Mademoiselle, de

supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage ; au contraire, je suis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence ; mais le public ne peut être content de ces vers ; ils ressemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

1755.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis ; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à monsieur d'*Argental* pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue, si vous la récitez comme je l'ai fait en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentimens que je vous dois.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

1755. TOUT va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'eſt mort un petit ſuiſſe charmant, qui m'avait fait avoir une maiſon aſſez agréable auprès de Lauſanne, me l'avait meublée, ajuſtée, et qui m'y attendait avec ſa femme. J'allais à cette maiſon où j'avais fait porter mes livres ; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon ſuiſſe eſt mort dans ma maiſon ; ſes effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne ſavez pas, vous autres conſeillers d'honneur, ce que c'eſt que de faire bâtir en ſuiſſe en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain ſec, pendant qu'on a une Hiſtoire générale ſur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit ſuiſſe qui s'aviſe de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin ; il n'a de père que vous ; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaiſie. Je ſuis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoiſe. Les petits changemens que je ferais à préſent ne produiraient pas un grand effet. C'eſt mademoiſelle *Clairon* qui établit tout le ſuccès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'eſt ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux ſacriſtain de pagode. J'aurais beau mettre 1755. dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en apercevrait pas. J'ai beſoin d'une inſpiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame ; nos hiſtrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne ſerais pas sûr du ſuccès. Vous avez fait réuſſir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et reſpectable ami ; vous les ferez ſupporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la Pucelle qu'on vend par-tout. Il fallait abſolument déſavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai beſoin d'un peu de repos dans ma vieilleſſe et dans une vieilleſſe infirme, qui ne réſiſterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jacques* a fait un aſſez bon effet, du moins dans les pays étrangers ; mais je crains toujours les langues médiſantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer *preſto, preſto*, mes ſottiſes non corrigées. Il ne veut point attendre ; il a grand tort de toutes façons ; c'eſt encore là une de mes peines. Encore ſi on pouvait bien digérer ! mais avoir toujours mal à l'eſtomac, craindre les rois, et les libraires, et les pucelles ! on n'y réſiſte pas. Etes-vous content de Cadix ? Pour moi j'en ſuis horriblement mécontent.

Le roi de Pruſſe m'a fait *mille complimens* ; et me demande de nouveaux chants de la Pucelle ; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'*Argental* ? Je ſuis à ſes pieds. Adieu, divin ange.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 d'octobre.

1755. JE vous remercie, Monsieur, de M. *Palissot* et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu ; quoique j'aye à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, Monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre ? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin St *Denis* qui me redemandera son oreille, St *George* à qui j'ai coupé le bout du nez, et sur-tout St *Dominique* ; cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reste la cour de Pékin ; mais c'est encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant, Monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*. 1755.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu M. *Patu* ; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous ; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève avec M. *Palissot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pélerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique : ils sont venus me réchauffer un peu ; mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite : ce n'est point là ma fille ; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette histoire ; elles se rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'histoire d'*Ottieri* ? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur ? Si vous

1755. avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur le champ. Adieu, mon ancien ami.

LETTRE XXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

MON cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent personne ; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pélerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter.

J'achève cette maudite Histoire générale, qui est un vaste tableau fesant peu d'honneur au genre humain. 1755. Plus j'envisage tout ce qui se passe sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a si long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie son Philoctète; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode sur la mort, intitulée *de main de maître*; elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE XXXVII.

AU MEME.

14 de novembre.

MON cher ange, je prends la liberté de vous adresser une lettre à cachet volant, pour l'académie française et pour monsieur son secrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de monsieur *Dupin*, secrétaire de M. le comte d'*Argenson*. Je me suis déjà servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au secrétaire, sont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et respectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il

1755. faut qu'elle ſoit publique. Elle eſt meſurée, elle eſt décente, elle eſt bien conſultée, bien approuvée, et j'oſe croire que vous ne la condamnerez pas. C'eſt un très-grand malheur que la publicité de ce manuſcrit qui inonde l'Europe ſous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un déſaveu modeſte eſt le ſeul palliatif que je puiſſe appliquer à un mal ſans remède. Je vous ſupplie donc de vouloir bien faire rendre au ſecrétaire de l'académie le paquet que M. *Dupin* vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre Orphelin. Il vaudrait bien mieux ſans elle; mais vous pouvez compter que ma vie eſt empoiſonnée, et mon ame accablée depuis ſix mois. Je ſuis ſi honteux qu'à mon âge on réveille ces plaiſanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraiſſent pas avoir aſſez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la ſanté et de la liberté d'eſprit. En attendant, laiſſez-moi pleurer ſur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental?* et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin; je voudrais bien lui donner un frère, mais ſeulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baiſe les ailes de tous les anges.

LETTRE XXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remercîmens, car il y a bien des jours que 1755.
je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertiſſiez de la noble et ſcrupuleuſe attention de meſſieurs des poſtes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous aſſure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je feſais une nouvelle tragédie. Le fait eſt que madame *Denis* avait promis Zulime à meſſieurs de Lyon; mais, comme monſieur le cardinal votre oncle ne va pas aux ſpectacles, la groſſe madame *Deſtouches* ſe paſſera de Zulime.

Ceux qui ont imprimé la rapſodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe eſt dans la conſternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voiſine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Liſbonne une grande partie de ſon commerce. Cette aventure eſt aſſurément plus tragique que les Orphelin et les Mérope. Le *tout eſt bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* eſt un peu dérangé. Je n'oſe plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'eſt pas permis à un particulier de ſonger à ſoi dans une déſolation ſi générale. Portez-vous bien, vous,

1755. madame d'*Argental* et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE XXXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne, vous en faites un si bel usage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur *Liotard.* Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie, un amusement qui satisfait à

la fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote. 1755.

Votre sœur et moi, nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudité dans notre pauvre *Jeanne d'Arc*; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâces à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je désire ici, c'est la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin* ne sera pas inutile à votre santé; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettait de lui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce que vous aimez.

LETTRE XL.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

1755. DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remercîmens de la fenfibilité publique (*) que vous avez témoignée fur le vol et la publication odieufe de mes manufcrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéreffer perfonnellement: vos ouvrages, qui excitent plus d'empreffement que les miens, ne feront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'hiftoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît fous mon nom, eft non-feulement un outrage fait à la vérité défigurée en plufieurs endroits, mais un manque de refpect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquife dans cette guerre méritait une hiftoire imprimée avec plus de foin. Mon véritable ouvrage, compofé à Verfailles fur les mémoires des miniftres et des généraux, eft, depuis plufieurs années, entre les mains de M. le comte d'*Argenfon*, et n'en eft pas forti. Ce miniftre fait à quel point l'hiftoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-Chapelle; et celle qu'on débite fous mon nom ne va que

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, à l'académie françaife, et la réponfe de l'académie, dans la préface de la Pucelle.

jufqu'à la bataille de Fontenoi. C'eft un tiffu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omiffions, les méprifes, les menfonges y font fans nombre. L'éditeur ne fait feulement pas le nom des perfonnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manufcrit, il a copié, prefque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiftoire univerfelle que *Jean Néaulme* imprima fous mon nom, il y a quelques années. Je fais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur jufte indignation de ces procédés. Je fais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le Siècle de *Louis XIV*. Je dois m'adreffer à vous, Meffieurs, dans ces occafions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle ferait flétrie par ces éditions indignes fi elle pouvait l'être. 1755.

Je ne vous parle point, Meffieurs, de je ne fais quel poëme entièrement défiguré, qui paraît auffi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce ferait abufer des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je fuis avec un très-profond refpect, etc.

LETTRE XLI.

A M. LE BARON DE HALLER.

1755. VOICI, Monſieur, un petit certificat qui peut ſervir à faire connaître *Graſſet*, pour lequel on réclame très-inſtamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lauſanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il eſt digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens de refuſer à un ſcélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'oſe compter ſur vos bons offices, ainſi que ſur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'eſt pas conforme aux uſages allemands, mais il l'eſt à la franchiſe d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Conſtant*, eſt auteur d'un libelle ſur feu M. *Saurin*. Il eſt miniſtre d'un village, je ne ſais où, près de Lauſanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes ſous votre nom. Tous ces gens-là ſont des miſérables bien indignes qu'un homme de votre mérite ſoit ſollicité en leur faveur.

Je ſaiſis cette occaſion de vous aſſurer de l'eſtime et du reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, etc. (4)

(4) Il s'agiſſait de ce manuſcrit de la Pucelle que *Graſſet* voulut faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé combien la conduite de ce *Graſſet* était infame, combien la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, ſans doute, tout bon calviniſte qu'il était, répondu d'un ton moins magiſtral.

Un étranger ſe préſente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite ſur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger, M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de *Voltaire*, il eſt poſſible que nous nous trompions tous deux.

Réponſe de M. de Haller.

MONSIEUR,

J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleurs ſociétés, également applaudi par les rois et par le public, aſſuré de l'immortalité de ſon nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'eſt pas convaincu d'en avoir fait. 1755.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant ſenſible.

Les perſonnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être ſans influence et ſans liaiſons. Les lois ont ſeules ici le droit de protéger le citoyen et le ſujet. M. *Graſſet* eſt chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lervèche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai viſité quelquefois depuis ſa diſgrâce, et qui paſſait ſes dernières heures avec ce miniſtre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom ſous des lettres anonymes, s'il a laiſſé croire que nos relations ſont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous ſentez avec trop d'amitié.

Si les ſouhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du deſtin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la ſociété, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe ſerait auſſi le plus heureux.

Je ſuis avec l'admiration la plus parfaite, etc.

LETTRE XLII.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, *à Paris.*

Janvier.

1756. VOUS ferez peut-être étonné, Monſieur, que je vous faſſe ſi tard des remercîmens que je vous dois depuis ſi long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous font dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de ſuite tous vos ouvrages. Il m'a fallu paſſer une année entière au milieu des ouvriers et des hiſtoriens. Les ajuſtemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne ſais quel Orphelin de la Chine qui s'eſt venu jeter à la traverſe, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphyſique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raiſon dans tout ce que j'entends, et je ſuis bien sûr que vous auriez raiſon encore dans les choſes que j'entends moins, et ſur leſquelles j'aurais quelques petits difficultés. Il me ſemble que perſonne ne penſe ni avec tant de profondeur ni avec tant de juſteſſe que vous.

J'oſe vous communiquer une idée que je crois utile au genre-humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Eſſai ſur l'origine des connaiſſances humaines, le Traité des ſenſations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne ſongiez-vous pas à faire le ſecond, et quand vous travaillâtes au ſecond vous ne ſongiez pas au troiſième. J'imagine que

depuis ce temps-là il vous eſt venu quelquefois la penſée de raſſembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et ſuivi, qui contiendrait tout ce qu'il eſt permis aux hommes de ſavoir en métaphyſique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et ſouvent vous ſeriez de ſon avis. Il me ſemble qu'un tel livre manque à notre nation; vous la rendriez vraiment philoſophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps. 1756.

Je crois que la campagne eſt plus propre pour le recueillement d'eſprit que le tumulte de Paris. Je n'oſe vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous faſſe peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en paſſant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous ſeriez le maître chez moi comme chez vous; je ferais votre vieux diſciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois enſemble ce que c'eſt que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'eſt aſſurément vous. Je ſais que vous avez, phyſiquement parlant, les yeux du corps auſſi faibles que ceux de votre eſprit ſont perçans. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient ſous votre dictée. Nous ſommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, juſqu'à de bons métaphyſiciens. M. *Tronchin* n'eſt pas le ſeul homme rare qui ſoit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philoſophe et pour un malade. Ma faibleſſe m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte

1756. rien aux sentimens que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monsieur, etc.

LETTRE XLIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin.* Je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vite.

Vous me paraissez à peu-près dans le même cas que moi : faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans; et madame *le Dosseur* vient de mourir avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles *Bessières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garderobe; elle fesait seulement tous le quinze jours une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits, et vivait à peu-près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et

vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans 1756.
presque souffrir.

Au reste, je présume que M. *Tronchin* vous prescrira à peu-près le même remède qu'à moi. Et comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu*, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la caffe: cela avait l'air du bouillon de *Proserpine*; il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la caffe à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur *Tronchin* rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à *Montigni* sur la mort de madame *le Dosseur*. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

1756. JE reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui eſt mon palais d'hiver. Mon ſermon ſur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez ſeulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permiſſion de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Hiſtoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable ſanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai réſolu d'abandonner toute idée de tragédie juſqu'au printemps. Je ſens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à préſent que ma vieille muſe ſe promène un peu pour ſe dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de Mariamne, quand on a un Aſtianax et une Coquette. On dit que cette mademoiſelle *Hus*, dont vous me parlez, reſſemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, ſi vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum poſſum et in quantum indiget*. Je ſuis giſant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les proviſions de *Salome* à ladite demoiſelle.

Quoique vous ne méritiez pas que je vous diſe des nouvelles, vous ſaurez pourtant que la cour d'Eſpagne envoie quatre vaiſſeaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père *Nicolas*. Parmi les vaiſſeaux de tranſport, il y en a un qui s'appelle le *Paſcal*. Peut-être y êtes-vous intéreſſé comme moi; car il appartient à meſſieurs *Gilly*. Il eſt bien juſte que *Paſcal* aille combattre les jéſuites; mais, ni vous ni moi, ne paraiſſions pas faits pour être de la partie. 1756.

Je vous embraſſe, mon cher ange.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

IL me paraît, Monſieur, que ſa Majeſté polonaiſe n'eſt pas le ſeul homme bienfeſant en Lorraine, et que vous ſavez bien faire comme bien dire. Mon cœur eſt auſſi pénétré de votre lettre que mon eſprit a été charmé de votre diſcours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conſeillez, et je me ſers de votre nom pour autoriſer cette liberté. J'ai l'honneur de vous adreſſer la lettre; mon cœur l'a dictée.

Je me ſouviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me conſoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me ſont toujours préſentes. J'oſe compter

1756. ſur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Baſſompierre*. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'eſt à vous que je dois leur ſouvenir. Comme il faut toujours eſpérer, j'eſpère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puiſque Toul eſt ſur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'eſt *Ragotin* qu'on appelle *monſeigneur* ; je ne ſuis point homme à châteaux. Voici ma poſition : j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philoſophe, et très-ſain pour un malade ; je tiens le lac par les deux bouts ; j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lauſanne ; je paſſe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquillité, l'indépendance et l'aiſance, avec une nièce qui a de l'eſprit et des talens, et qui a conſacré ſa vie aux reſtes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac ; mais ſi jamais il avait cette fantaiſie, nous le recevrions avec tranſport ; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, meſſieurs les lieutenans généraux, de paſſer le Rhin cette année, plutôt que le mont Jura ; et j'ai peur que vous ne ſoyez à Hanovre quand je ferai à Plombières. Devenez maréchal de France, paſſez du gouvernement de Toul à celui de Metz, ſoyez auſſi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre, et écrivez-la. L'hiſtoire que vous en ferez, vaudra certainement mieux que la rapſodie de la Guerre de 1741, qu'on met impudemment ſous mon nom. C'eſt un ramas

informe et tout défiguré de mes manuſcrits que j'ai laiſſés entre les mains de M. le comte d'*Argenſon*. 1756.

Je vous préviens ſur cela, parce que j'ambitionne votre eſtime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monſieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établiſſement tout fait dans deux maiſons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je ſens que ſi je pouvais les quitter, ce ſerait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de préſenter mes reſpects à madame la comteſſe de *Treſſan*, et recevez les tendres et reſpectueux remercîmens du ſuiſſe *Voltaire*.

Je m'intéreſſe à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

(*) M. de *Vaux*.

LETTRE XLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

1756. MON cher ange, si ceci n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes, je les crois tels ; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fit tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien* me paraît ridicule quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers ; et point de nouvelle tragédie ; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail ; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui sera une des trompettes de la renommée de ce grand-homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de *Nivernois* ; mais jusqu'à présent on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

LETTRE XLVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

JE vous remercie bien fort, mon héros, de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat, et que si vous n'y prenez garde vous égalerai le maréchal de *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne sera pas question de plume ; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit, ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale ; mais, jusqu'à présent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée ; et je voudrais que les Anglais fissent une descente vers Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie. 1756.

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer : il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos momens de loisir.

M. de *Ximènes*, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires informes et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites

1756. Délices auprès de Genève. Il eſt bien certain que le nom de *Reiſſ* ou de *Théſée* eſt une choſe fort indifférente ; mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt qu'on oſe vous conteſter le ſervice important que vous avez rendu au roi et à la France.

Permettez-moi ſeulement de vous repréſenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la converſation rapportée, vous semblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui ſuit cette converſation n'eſt pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Théſée*, et, par parenthèſe, cela eſt aſſez dans le ton de M. le maréchal de *Noailles*. C'eſt, encore une fois, votre écuyer *Féraulas* qui me l'a conté ; c'eſt une circonſtance inutile, ſans doute ; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reſte ; et ſi vous me conteſtez le *Théſée* publiquement, vous affaibliſſez vous-même les vérités qui ſont liées à cette converſation. On préſumera que j'ai haſardé tout ce que je rapporte de cette journée ſi glorieuſe pour vous.

Au reſte, toute cette hiſtoire eſt fondée ſur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonſtances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reſte de l'hiſtoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui ſont dans le dépôt du miniſtre.

Je ſouhaite que la guerre ſur mer ſoit auſſi glorieuſe que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Pruſſe vient de m'envoyer une tragédie de Mérope, miſe par lui en opéra ? Il m'avertit cependant qu'il n'eſt occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous viſſiez quelque

choſe de ſon ouvrage, cela eſt curieux. Faites vos réflexions ſur ce contraſte, et ſur tous ces contraſtes. 1756.
J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obſcurité et dans ma ſolitude, comme de raiſon.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et reſpectueux attachement.

LETTRE XLVIII.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

AVANT de travailler à l'article *Français*, il ſerait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien ſe donner la peine d'aller à la bibliothéque royale, et d'y conſulter les manuſcrits du dixième et onzième ſiècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui eſt devenu depuis la langue françaiſe. On pourrait découvrir peut-être quel eſt le premier de ces manuſcrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce ſerait une choſe aſſez curieuſe de fixer le temps où nous fûmes débaptiſés, et où nous devînmes ſauvages *français*, après avoir été ſauvages *francs*, ſauvages *gaulois* et ſauvages *celtes*.

Si le roman de Philomena, écrit au dixième ſiècle, en langue moitié romance moitié françaiſe, ſe trouve à la bibliothéque du roi, on y rencontrera peut-être

1756. ce que j'indique. L'hiſtoire des ducs de Normandie, manuſcrite, doit être de la fin du onzième ſiècle, auſſi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières ſur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra ſi ces premiers romans ſe ſervent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui ſont à Paris qui puiſſent travailler avec ſuccès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je ſerai de retour à ma maiſon de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Hiſtoire*.

Je ne doute pas que M. de *Monteſquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente diſſertation qu'*Addiſſon* a inſérée dans le Spectateur, et qu'il n'ait fait voir que le goût conſiſte à diſcerner, par un ſentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, ſouvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, ſur-tout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monſieur de *Monteſquieu*, par M. d'*Alembert*, eſt un ouvrage admirable; il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille ſincères et tendres complimens à monſieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédiſtes.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

MOI, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, 1756.
cela eſt bien impoſſible. Il y a plus de trois ſemaines que j'envoyai à madame de *Fontaine*, le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous être donné ſur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'eſt à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adreſſer. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles: apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me ſemble qu'il faudrait faire à préſent quelque tragédie maritime: on n'a encore repréſenté des héros que ſur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La ſcène ſerait ſur un vaiſſeau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y ſerait exactement obſervée, à moins que les héros ne ſe jetaſſent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf ſur terre: ce ſont toujours les mêmes paſſions, et des aventures qui ſe reſſemblent. Le théâtre eſt épuiſé, et moi auſſi: et puis, quand on s'eſt tué à travailler deux ans de ſuite à l'ouvrage le plus difficile que l'eſprit humain puiſſe entreprendre, quelle en eſt la récompenſe? Les comédiens daignent-ils

1756. feulement remercier du préfent qu'on leur a fait ? On amufe la cour deux heures ; mais, de tous ceux qu'on a amufés, en eft-il un feul qui daigne vous rendre le moindre fervice ? La parodie nous tourne en ridicule ; un *Fréron* nous déchire : voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'eft à ce coup que vous m'allez bien gronder : vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que fi mon fujet était arrangé à ma fantaifie, j'aurais déjà commencé les vers ?

Mais quelle eft donc la maladie de madame d'*Argental* ? que veut donc dire fon pied ? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier* ? Son état m'afflige fenfiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et refpectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remercîmens les plus tendres à *Gengis-kan*. Il eft vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de Mérope opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à préfent on doit trouver fes vers fort mauvais à Verfailles. Je fuis toujours attaché à madame de *Pompadour* ; je lui dois de la reconnaiffance, et j'efpère qu'elle fera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange ; je vous embraffe tendrement.

LETTRE

LETTRE L.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret* : je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur. 1756.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la lifte et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens, voici ceux qui termineront le fermon fur Lisbonne : lâchez-les pour apaifer les *Cerbères*.

Quel eft l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier* ? Cet ignorant-là n'a pas lu faint *Paul*.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope, de la compofition du roi de Pruffe, qu'il fait exécuter le 27 mars ; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y difiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême, par la pofte ; et que vous vouliez la faire réimprimer fur le champ, à l'ufage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami, fi on ne veut pas fe fervir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui foit dans le même goût, et qui dife combien ces

1756. deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il eſt très-triſte aſſurément qu'on les ait imprimés ſans avoir mon dernier mot; mais le voici. Je fais auſſi la guerre aux Anglais, à ma façon.

J'eſpère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera, à la ſienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embraſſe.

LETTRE LI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je ſavais, il y a long-temps, qu'*Eſculape-Tronchin* était à Paris; et j'ai été fidelle à un ſecret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de ſa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat* : une femme ne peut ſe damner en voyageant avec ſon directeur, ni ſe mal porter en courant la poſte avec ſon médecin.

Votre frère a donc quitté ſon pot-à-beurre pour vous; et il va ſoutenir la cauſe du grand conſeil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embraſſons tendrement, votre ſœur et moi. Nous comptons aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'eſt un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne fera

pas ſuivi; mais l'autel ne ſera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai: *tout eſt bien.* 1756.

C'eſt *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon ſermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raiſonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a ſans doute beaucoup de mal ſur la terre, et ce mal ne fait le bien de perſonne; à moins qu'on ne diſe que votre conſtipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je ſouffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à perſonne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on diſe qu'elle ne vaut pas grand'choſe.

Votre ſœur ſe donne quelquefois des indigeſtions de truite, et fait toujours ſa cour à *Alceſte* et à *Admète.* Je fais de mon côté de la mauvaiſe proſe et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embraſſe tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des tetons, ma chère nièce.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de mars.

1756. MON cher ange, vous avez raifon; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes fur les malheurs de Lisbonne et fur la loi naturelle. Ces deux ouvrages font donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on eft expofé à la criaillerie! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme fur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle; à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'eft une faible efquiffe que je crayonnai pour le roi de Pruffe, il y a près de trois ans, précifément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies, et j'en fuis fâché pour plus d'une raifon. Que faire? il faudra le publier après y avoir mis fagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade fur Lisbonne. C'eft actuellement un poëme de deux cents cinquante vers. Il eft raifonné, et je le crois très-raifonnable. Je fuis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'eft en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me fied pas; mais la réfignation à l'Etre fuprême fied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux; mais le génie poétique eft libre et commande; il faut attendre l'infpiration.

J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la ducheffe de *Gotha*, auffi-bien que celle au roi de Pruffe. Je me vois comme l'âne de *Buridan*. 1756.

LETTRE LIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 de mars.

COMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver, Madame, avec votre maudite expofition au nord? Vous êtes fur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monfieur votre fils n'eft-il pas auprès de vous? Il vous confolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! C'eft alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous fommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureufement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre hermitage, les rois, les cours, les fottifes des hommes; nous ne fongeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarchale; c'eft un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe grife; c'eft *le hochet de la vieilleffe*. Si j'avais

1756. autant de ſanté que je me ſuis procuré de bonheur, je vous dirais plus ſouvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, juſqu'au dernier moment de mon exiſtence. Madame *Denis* et moi ſommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préſide à Colmar.

LETTRE LIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de mars.

SI je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais ſuivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre hiſtorien avec vous, comme *Louis XIV*. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâſſer les particularités les plus intéreſſantes pour le public, et les plus glorieuſes pour vous, dans une eſpèce d'Hiſtoire générale qui va depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il eſt venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre ſtatue à Gènes : ils diſent qu'elle eſt belle et reſſemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un ſculpteur bien ſupérieur. Réuſſiſſez, Monſeigneur; votre gloire ſera ſur le marbre et dans tous les cœurs.

Le mien en eſt rempli; il vous eſt attaché avec la plus vive tendreſſe et le plus profond reſpect. 1756.

Je me flatte que vous ſerez bien content de M. le duc de *Fronſac*. On dit qu'il ſera digne de vous: il commence de bonne heure.

Oſerais-je vous demander une grâce? Ce ſerait de daigner vous ſouvenir de moi, avec M. le prince de *Wirtemberg* qui ſert, je crois, ſous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus conſtantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapſodies ſur Liſbonne et ſur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre choſe à faire qu'à lire mes rêveries; mais, quand vous aurez quelque inſomnie, elles ſont bien à votre ſervice.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

JE reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange; que de choſes j'ai à vous dire! Madame d'*Argental* a toujours mal au pied! et le meſſie *Tronchin* eſt à Paris! Il dit que je ſuis ſage et que je me porte bien; ah, n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration; c'eſt ce qu'un procureur doit envoyer; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauvelin* eût daigné employer auprès de lui ſon éloquence. J'écris à

1756. M. l'abbé de *Chauvelin* pour le remercier ; je ne fais point fa demeure : je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoifelle *Guëan* ; voilà ce que c'eft que d'écrire trop tard ; les *Bonneau* font plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoifelle *Hus*, et mon refpect pour le métier ne m'a pas permis de refufer. J'ai figné ; j'ai donné Nanine à cette *Hus* : ce n'eft pas ma faute. Je ne fuis qu'un pauvre fuiffe mal inftruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême eft imprimé d'une manière fcandaleufe. La jérémiade fur Lisbonne et la Loi naturelle font deux pièces dignes de la primitive Eglife. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adreffer pour vous faire tenir mes fermons avec les notes ? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raifon mon procureur, je ne laifferais pas de fonger pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, fi DIEU m'en donne la force et la grâce ; mais que faire ? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats ? moi fuiffe ! moi fournir la cour et la ville ! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je fuis athée. Je prêche *Confucius* et on lui dit que je ne vaux pas *Crébillon*. Le roi de Pruffe ne m'a pas traité avec reconnaiffance ; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment foutenir tous ces contraftes ? Heureufement j'ai une jolie maifon et de beaux jardins. Je fuis libre, indépendant : mais je ne digère point, et je fuis loin de vous ; et je mourrai probablement fans vous revoir.

On me mande que les Anglais font à Port-Mahon.

On me mande que nos affaires de Cadix font défefpérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame *Denis* vous fait des complimens fans fin, et moi des remercîmens et des reproches. Je vous embraffe. Je vous aime de tout mon cœur. 1756.

LETTRE LVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien ami, que je fuis réduit à vous écrire en profe. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le poëme fur le Défaftre de Lisbonne, fur le Tout eft bien, et fur la Loi naturelle, ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la néceffité de les corriger. Il a fallu dire ce que je penfe, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les efprits trop philofophes, ni les efprits trop crédules. J'ai vu la néceffité de bien faire connaître ma façon de penfer, qui n'eft ni d'un fuperftitieux ni d'un athée, et j'ofe croire que tous les honnêtes gens feront de mon avis.

Genève n'eft plus la Genève de *Calvin*, il s'en faut beaucoup ; c'eft un pays rempli de vrais philofophes. Le chriftianifme raifonnable de *Locke* eft la religion de prefque tous les miniftres, et l'adoration d'un Etre fuprême, jointe à la morale, eft la religion de prefque

1756. tous les magiſtrats. Vous voyez, par l'exemple de *Tronchin*, que les Génevois peuvent apporter en France quelque choſe d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'inſertion de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle.

Mes libraires ſe ſont donné le plaiſir d'aſſembler dans leur ville les chefs du conſeil et de l'Egliſe, et de leur lire mes deux poëmes : ils ont été univerſellement approuvés dans tous les points. Je ne ſais ſi la ſorbonne en ferait autant. Comme je ne ſuis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour ſa perſonne, et l'eſtime ſincère que je conſerverai toute ma vie pour ſes ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre juſtice dans ma préface, auſſi-bien qu'à notre illuſtre ami M. l'abbé *du Reſnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et ſouvent lui a rendu le ſervice d'adoucir les duretés de ſes ſentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par leſquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, ſi un malade chargé de cette beſogne, et encore d'une Hiſtoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une eſpèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ſes amis. Pardonnez-moi donc ſi je parais ſi pareſſeux dans le temps que je ſuis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adreſſer mon Tout n'eſt pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore ſi vous êtes encore à Paris; je ne ſais où eſt M. l'abbé *du Reſnel*. Je vous écris preſque au haſard, ſans ſavoir ſi vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE LVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 d'avril.

JE dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'eſt tout juſte le 1756.
cas de combattre plus que jamais le ſyſtême de *Pope*;

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jérémie* ſur Lisbonne, et de mon teſtament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière, en vérité très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je penſe, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le ſecret de ne pas offenſer beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes aſſez curieuſes. Je ne ſais ſi les théologiens de Paris me rendront autant de juſtice que ceux de Genève. Il y a plus de philoſophie ſur les bords de notre lac qu'en ſorbonne. Le nombre des gens qui penſent raiſonnablement ſe multiplie tous les jours : ſi cela continue, la raiſon rentrera un jour dans ſes droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je ſuis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices : elles commencent à mériter

1756. leur nom : elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pélerinage : je vous assure que c'est une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que *Pope* ; mais ma maison est plus belle que la sienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux soins de madame *Denis* ; et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à *Lambert* que je vais lui envoyer les poëmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fît pas sous mes yeux : vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier discours sur l'homme ; le quatrième est pour un roi, et le premier sera pour un ami ; cela est dans l'ordre.

Bonsoir, je vous embrasse.

LETTRE LVIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

VOUS voyez, monsieur le Duc, l'excuse de mon long silence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme ; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage. 1756.

Il est vrai, monsieur le Duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur la religion naturelle, avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos ; mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps ; mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragmens d'une jérémiade sur le Désastre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève : on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de *Rhodon* qui, sans doute, trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse,

1756. je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne*: celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original: il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

LETTRE LIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'EST un trait digne de mon héros de daigner songer à son vieux petit suisse, quand il s'en va 1756.
prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'*Aphrodise* en grec c'est *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Vénus victrix*, cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cents cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon! sussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelque momens de loisir sur *le Foudroyant*, dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer

1756. mes sermons; ils ne sont ni gais ni galans, ils conviennent au saint temps de Pâques: ils sont bien sérieux; mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très-saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que *Pascal* combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

LETTRE

LETTRE LX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 16 d'avril.

Les Délices sont un hôpital, ma chère nièce: nous 1756.
sommes sur le côté, votre sœur et moi; notre *Esculape-Tronchin* ne peut pas être par-tout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du système de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits sermons: je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifians, avec de belles notes fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon français; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme

1756. *Diogène* qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, si j'ai quelques momens heureux : mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE LXI.

A M. DE BORDES,

DE L'ACADEMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

SOYEZ bien sûr, Monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit agnus Dei. Nous sommes très-fâchés, madame *Denis* et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême désir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome;

et ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander permission de penser à un dominicain. 1756.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inscription de votre salle de spectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue française, qui par malheur est très-ingrate pour le style lapidaire, rend cette besogne assez mal-aisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés à faire que deux. Cependant je vous supplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps devant moi : on dit que votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inscriptions pour la statue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens vivement tout le prix.

LETTRE LXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

1756. PRENEZ Port-Mahon, mon héros; c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé, à vous et à M. le duc de *Fronsac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux suisses vous présentent leur tendre respect.

LETTRE LXIII.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

IL y a un mois, Monsieur, que je devais vous 1756.
renouveler mes remercîmens, car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont-là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue au Port-Mahon; et si les Anglais ont été assez mal-avisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très-mauvais politiques.

Adieu, Monsieur; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très-humbles

1756. obéiſſances à monſieur votre frère. Je le crois à préſent à Brunoi, comme vous à Plaiſance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'eſprit ſans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri*, avec le plaiſir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce miniſtre n'en a fait aux ſiens, ſuppoſé qu'il en ait eu.

LETTRE LXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 de mai.

MON HEROS,

RECEVEZ mon petit compliment (*); il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers ſoient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera; je m'y prends à l'avance; c'eſt mon droit de vous deviner. Je vous crois à préſent dans Port-Mahon, je crois la garniſon priſonnière de guerre; et ſi la choſe n'eſt pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le ſera à la réception de mon petit compliment. Une flotte angalaiſe peut arriver. Eh bien, elle ſera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi ſi je me preſſe.

(*) Voyez dans le volume d'Epitres celle qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, etc.

Vous vous preſſez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-ſautier. 1756.

Pardon, Monſeigneur, d'un ſi énorme bavardage; vous avez bien autre choſe à faire.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

THIRIOT me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes ſermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous ſaviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Egliſe des ſages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la Chriſtiade, on l'aſſociait à l'évêque de Troies. On brûlait tout et ancien et nouveau Teſtament, et mandemens, et philoſophie. Cette capilotade eſt aſſez ſingulière, et le diſcours de M. *Joli* peu courtois pour le philoſophe de Roterdam. Mon mauvais ange voulut que, préciſément dans ce temps-là, il ſe ſoit gliſſé au bout de mon petit carême une note ſur *Bayle*, qui devient tout juſte la ſatire d'un jugement que j'ignorais, et du diſcours éloquent de M. *Joli de Fleuri*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture ſainte et contre *Bayle*. J'ai écrit auſſitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma ſcandaleuſe note faite ſi innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec

1756. la Bible ; à moi n'appartient tant d'honneur. Il eſt certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleuri : Que ceux qui ſe déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raiſonner et à être modérés ;* et à la fin de la note, *c'eſt qu'ils ſont injuſtes.* Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raiſonnent, qui ſont modérés et juſtes, traitaſſent *Bayle* comme ils l'ont fait ; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon ſecours, mon ange ; mais en eſt-il temps ? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue ? Je vous ſupplierais auſſi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers :

L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.

Le mot de *cher* eſt celui dont il ſe ſert en leur écrivant. Ce ſont ces mots propres et caractériſtiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ſes électeurs* eſt dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puiſque je vous fais faire deux tragédies à la fois ſous mes yeux. La première eſt ce botoniate, ce Nicéphore que le conſeiller génevois raccommode ; la ſeconde eſt Alceſte, à laquelle votre très-humble ſervante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reſte plus que moi ; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la ſanté et *flatus divinus.* J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je ſerai un juſte à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs ſonger à préſent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce ſera-là un beau coup de théâtre, un beau dénouement ; mais, en vérité, il eſt plus aiſé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs ; je ſuis loin de vous. Les ſujets ſont épuiſés et moi auſſi. Il n'y a que le cœur qui ſoit inépuiſable. Je voudrais bien que les talens fuſſent comme l'amitié, qu'ils augmentaſſent avec les années. Adieu, mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE LXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

MADAME, je ſuis rempli d'étonnement et de reconnaiſſance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être ſi long-temps ſans vous écrire, moi qui ai encore des yeux ? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus ?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez ſur le papier, et qui conduiſent votre main ? Vous n'avez plus beſoin de ſecrétaire avec ce ſecours ; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps ; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit preſque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponſes indiſpenſables. Accablé une année entière, ſans

1756. relâche, de travaux fous lefquels ma fanté fuccombait, et ayant de plus l'occupation d'une maifon et d'un jardin, et même de l'agriculture; enfeveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me fentais incapable de vous amufer, et encore plus de vous confoler; car, après avoir dit autrefois affez de bien des plaifirs de ce monde, je me fuis mis à chanter fes peines. J'ai fait comme *Salomon*, fans être fage; j'ai vu que tout était à peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal fur la terre.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a perfonne qui n'ait fenti quelquefois que j'ai raifon. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros eft celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau auffi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'eft-il fait tout feul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, fi j'ofais, je ferais affez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puiffe prétendre eft de mener une vie conforme à fon état et à fon goût. Quand on en eft venu là, on n'a point à fe plaindre; et il faut fouffrir fes coliques patiemment.

Je préfume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre fituation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la fociété; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui font dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus néceffaire, et par conféquent plus agréable; car les plaifirs ne naiffent que

des befoins. Il vous fallait abfolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je fuis. Nos maux font différens, et il nous faut de différens remèdes. 1756.

Il eft vrai qu'il eft trifte d'achever fa vie loin de vous; et c'eft une des chofes qui me font conclure que *tout n'eft pas bien.* Tout doit être bien pour M. le préfident *Hénault.* S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau foit ouvert, c'eft lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira fa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus*; il eft jufte que ce foit à M. de *Richelieu* qu'elle fe rende.

Adieu, Madame; foyez sûre que le bord du lac Leman n'eft pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et refpectée.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Monrion, le 27 de mai.

1756. JE crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre (*) eſt aux Délices. Je verrai ce que c'eſt à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive inceſſamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimaſſiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne; mais il n'y en a guère d'auſſi agréables. Je ſuis redevenu ſibarite, et je me ſuis fait un ſéjour délicieux; mais je vivrais auſſi aiſément comme *Diogène* que comme *Ariſtippe*. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très-jolie maiſon à une chaumière, je ſerais très-bien dans la chaumière. Ce n'eſt que pour les autres que je vis avec opulence; ainſi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'eſt par pure généroſité: car, à la faibleſſe de ma ſanté près, je ſuis ſi heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui pourſuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le ſilence. Je vous remercie de ſupprimer la petite remarque qui leur donne ſur les oreilles. Tout le reſte aura ſon paſſe-port chez les

(*) Ouvrage intitulé: Penſées d'un citoyen de Montmartre.

honnêtes gens. Il eſt vrai que cette ſeconde édition 1756.
paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux ſots pour répandre leurs préjugés ſur la première. Celle-ci eſt auſſi forte; mais elle eſt meſurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la ſuperſtition, tandis qu'ils laiſſent triompher la philoſophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne ſuis pas partiſan de ce vers: *Tandis que de la grâce*, etc.; mais que j'aime mieux un vers haſardé qu'un vers plat.

Je ne ſais pas ce qu'on veut dire par les prétendues diſſentions des *Cramer*; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce ſont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'eſprit; ils ſont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils ſont, et ont fait un magnifique préſent à mon ſecrétaire. Ce ſecrétaire, par parenthèſe, eſt un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie della Cruſca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calviniſtes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Intereà vale, et me ama.*

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

JE vous ai envoyé, mon cher ange, mes sermons
1756. sous l'enveloppe de M. *Bouret*; mais comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* est dévouée aux arts: mais l'auteur aura des succès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre *Esculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le Nicéphore et l'Alexis selon vos vues; mais non selon vos désirs. L'Alceste est très-bien entre les mains de madame *Denis*, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. Alceste peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que *Quinault* eût fait Alceste après Armide, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour musicien.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le Siècle de *Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous

m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une
main arranger le monde, et de l'autre faire une tra- 1756.
gédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, etc.? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choses les plus tendres. Elles sont bien reçues puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

LETTRE LXIX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 4 de juin.

1756. Je reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, fans favoir fi mes petits fermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met prefque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un fcrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le fens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaife, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps refpectable! Comment avez-vous pu imaginer que je puiffe avoir un autre fentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chofe qui puiffe vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce paffage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne fais pas quel parti prend *Lambert*; je voudrais bien ne pas défobliger *Lambert*. Je voudrais auffi que les *Cramer* puffent profiter de mes dons. Il eft difficile

de

de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre; c'eft un âne qui affiche fa patrie. J'apprends, par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont compofé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris. 1756.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puiffe avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque ufage dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Un fcélérat et un fot peut avoir eu par hafard de bons manufcrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chofe d'utile dans ce recueil. Etes-vous à préfent moine de Saint-Victor? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'eft celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embraffe tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes fermons, et vous prie de vouloir bien en diftribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rouffeau*. Ils m'entendront affez; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils feront édifiés de quelques notes; ils ne dénonceront point ces fermons.

LETTRE LXX.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

1756. MON ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *du Deffant*. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas: qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris, quand vous aurez

cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. 1756.
J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que *Daniel* est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à *Henri IV*, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire; c'est dommage que la bibliothéque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vîte, parce que la vie est courte. Madame *Denis* a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris

1756. vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je suis très-content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame *du Deffant*, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très-claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. *Blakney* se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'est *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même

l'avoir désapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit, qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon héros; c'était un secret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laissé prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés. 1756.

Voyez, Monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette saillie par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères, il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne suis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous soucieriez-vous de savoir que *la Beaumelle*, qui s'est fait, je ne sais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, soit de lettres, soit de mémoires? Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges, qui est fait tout juste pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingt ou cent familles outragées: voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a, parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était

1756. pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille, du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronsac* en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous sommes les deux suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

LETTRE LXXII.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 15 de juin.

MON cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'Histoire universelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*,

et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoiselle d'*Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé. 1756.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et sur-tout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plutôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embrassent. Cette *Fontaine*, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE LXXIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 16 de juin.

1756. Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, etc., tout fourmille de fauſſetés, de contradictions et d'impoſtures. Le menſonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela eſt fait pour être lu des ignorans oiſifs, mépriſé des ſages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux oſe-t-il aſſurer que Monſeigneur épouſa mademoiſelle *Chouin*? et que madame de *Berry* ſe maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ſes garants. Il était réſervé à ce ſiècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence juſqu'à citer des paſſages qui n'y ont jamais été.

Je ſuis bien aiſe que ce ſoit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il ſe dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque choſe enſemble. Les *Cramer* ne ſe repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont preſque toute débitée en trois

ſemaines; je ne m'y attendais pas. L'Hiſtoire générale mérite un peu plus d'attention; on y joint le 1756.
Siècle de *Louis XIV*, avec des additions et des notes qui ſeront aſſez curieuſes. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions enſemble. Mes nièces auraient ſoin de vous rendre votre ſéjour aux Délices digne du nom que ma maiſon oſe porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loiſir; ce ſont-là les vraies délices. Je ſerai trop heureux ſi j'avais de la ſanté et l'ami *Thiriot*. *Vale*.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas aſſurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à perſonne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE LXXIV.

A MADAME DUPUY,

Femme du ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions et belles-lettres, qui, pluſieurs années avant ſon mariage, avait conſulté l'auteur ſur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

1756. JE ne ſuis, Mademoiſelle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état ſoit bien douloureux, puiſque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la proſe pour vos jolis vers. Vous me demandez des conſeils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que perſonne ne peut donner. Le *Taſſe* et l'*Arioſte* vous rendront plus de ſervices que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puiſque vous daignez de ſi loin me conſulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui ſont depuis long-temps en poſſeſſion des ſuffrages du public, et dont la réputation n'eſt point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les liſant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous ſommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'eſprit qu'autant qu'il en faut,

ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens, et s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive 1756. plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple, tout eſt affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* et l'*Arioſte*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; et les Français ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paraiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement et noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, et

1756. de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

MON très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil des mes folies en vers et en prose ; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève ; ils en sont la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs ? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron* ; je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon* ; et *Fréron* n'en dira pas davantage.

C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois ; c'est cette pièce absurde 1756. et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit ; car, qui veut se donner la peine de lire avec examen ? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités ; mais c'est un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Duménil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne de l'émulation ; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle *Clairon* a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'Oreste réussirait beaucoup à présent ; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreste quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez

1756. un plus grand ſervice que vous ne penſez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le diſcours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, paſſe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et de *Harcourt*. La plaine de Saint-Denis eſt bien loin du Queſnoy. Il eût été bien triſte de dire qu'on ſe ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je ſois plongé dans le ſiècle paſſé, je voudrais pourtant ſavoir ſi, dans le temps préſent, l'abbé de *Bernis* eſt déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et eſtimé, et j'applaudis à ſa fortune. Inſtruiſez-moi. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 2 de juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui eſt en chemin depuis plus d'un mois. C'eſt une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à ſiffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'*Egmont* à madame d'*Egmont*, donne

aſſez beau jeu aux rieurs. On en a ſupprimé la proſe, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air 1756.
de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de *Richelieu* ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Verſailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le ſien ſur-tout, qu'il prenne inceſſamment la ville. Il ſe trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges ſi prématurés. Si M. d'*Egmont* avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garniſon priſonnière.

La Beaumelle m'embarraſſe un peu davantage. Il eſt triſte d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laiſſe ſubſiſter tant d'erreurs et tant d'impoſtures. Il attaque cent familles, il prodigue le ſcandale et l'injure ſans la moindre preuve, il parle de tout au haſard; et plus il eſt audacieux dans le menſonge, plus il eſt lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des menſonges très-aiſés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de *Louis XIV*, ſans aucune affectation, et par le ſeul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque choſe d'important, je vous ſerais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir ſur cette inſolente rapſodie. On me mande que les gens un peu inſtruits en penſent comme moi; à la longue

ils dirigent le ſentiment du public. Nous voilà bien
1756. loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai beſoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre ſur les bras, de quelque nature que ce ſoit. *Tronchin* eſt revenu; je lui donne ma ſanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A vous ſeul.

Aux Délices, 5 de juillet.

PARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la beſogne ſoit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaiſſez Paris et Verſailles; vous ſavez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été priſe en quatre jours; et ſi vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aiſé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des ſots et des jaloux.

Tronchin eſt revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui oſent vous porter envie. Une certaine perſonne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'eſt d'avoir fait du mal à M. de *M*....; mais j'ai été trompée, etc. etc. etc.

On

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'hon- 1756.
neur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fuſées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire ſavoir, par un de vos ſecrétaires, dans quel temps à peu-près vous ſouperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et ſon ſucceſſeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre reſpect.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro ſignor mio, ciò che ò letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte; e maeſtro d'ogni ſtile, *et doctus ſermones cujuſcumque linguæ*. On m'aſſure que vous êtes parti de Veniſe après l'avoir inſtruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait eſpérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repaſſer par Genève; je le déſire plus que je ne l'eſpère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils ſont dignes des regards d'un homme qui

1756. a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là ; mais la situation en est si agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne ; ne pourrai-je vous y revoir encore ?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole ; e più difficilmente ancora un impressario, o un *Swerts*, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole ; ma troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise ; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Genevra. Farewell, farewell ; I love you sincerily and for ever.

LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'en- 1756.
voyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin*, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie, il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes ; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le Quesnoy jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Dénain ce projet de campagne ? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de Dénain où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis

1756. de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les nouvelles de son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône, nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoiselle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette *Idamé*; et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment Sémiramis aura réussi sans

mademoiselle *Clairon*. Si la demoiselle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer. 1756.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voyent pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de *Fontaine* est un miracle de *Tronchin*; si cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

LETTRE LXXX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

En vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiegne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé.

1756. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très-sagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en Italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronsac* était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

LETTRE LXXXI.

A M. THIRIOT,

Aux Délices, le 21 de juillet.

Le succès fait la renommée.

Vous le voyez bien, mon ancien ami, une lettre 1756.
anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à son *Habacuc* le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices, avant qu'on la sût à Compiegne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe: c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de *Lœvendal.* Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

Non me agitant populi fasces, aut purpura regum,
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'*Alembert;* peut-être va-t-il plus loin

1756. que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux : *Est Ulubris, est hic.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de *Maintenon.* Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Histoire générale.

Si les Mémoires de ce *Conac* sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret.* Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus ? Vous m'aviez promis les deux sermons de *Lambert.*

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer,* parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris ; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes ; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Interea vale et scribe, amice, amico veteri.*

LETTRE LXXXII.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 de juillet.

VOTRE lettre, Monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (*) qu'on doit à vos soins, et qui fera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié. 1756.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps ; une marine formidable, créée avec rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je régretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France qui ne manquera jamais

(*) L'Ecole royale militaire.

1756. ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours auſſi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie.

Je ne ſuis plus bon à rien; ma ſanté m'a rendu la retraite néceſſaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaiſance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un ſéjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient ſouvent chez moi. J'ai preſque toute ma famille dans ma maiſon. La meilleure compagnie, compoſée de gens ſages et éclairés, s'y rend preſque tous les jours, ſans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous ſouffrez, ſans doute, Monſieur, avec plaiſir, ce compte que je vous rends de ma ſituation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublirai point. Je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monſieur votre frère, de vouloir bien l'aſſurer de mes ſentimens et de compter ſur ceux avec leſquels j'ai l'honneur d'être ſi véritablement, etc.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'auguſte.

MON cher ange, je ſuis bien malingre; mais, 1756.
puiſqu'on a reſſuſcité Sémiramis, il faut bien que je reſſuſcite auſſi. On dit que *le Kain* s'eſt aviſé de paraître, au ſortir du tombeau de ſa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être enſanglantés; cela eſt un tant ſoit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occaſions où l'on ſe trouve tout juſte entre le ſublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon abſence n'a pas nui au ſuccès; de mon temps les choſes n'auraient pas été ſi bien. J'ai gagné quelque choſe à être mort, car c'eſt l'être que de vivre ſans digérer au pied des Alpes. Je ſens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* ſubſiſte, mais je ne ſuis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à ſon médecin; mais, mon ange conſolateur, aurai-je encore la force de faire quelque choſe qui vous plaiſe? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne paſſe plus vîte que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuiſé; mais, par malheur, ne le ferais-je pas? Il ſe préſente en Suède un ſujet de tragédie; s'il y avait quelque épiſode de Pruſſe, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépaſſé.

1756. Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

Il me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiegne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiegne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble

point au général *Blakney*, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecins dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé ! Je partirais sur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon hermitage. 1756.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on ; il fallait absolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnemens arrive la nouvelle de la prise ; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de-là ? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez ; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous ; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté

1756. de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère ; vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

Mon divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris ; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale : *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui

(*) Voyez vol. d'Epîtres, année 1756.

m'eût honoré du Glossaire ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint. 1756.

La poste part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

LETTRE LXXXVI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 d'auguste.

Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette critique dévote dont vous me parlez ; est-ce une critique imprimée ? est-ce seulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis à tout hasard aux sentimens des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'est défendre à la comtesse de *Pimbèche* de plaider.

Est-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'est pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne sont pas mal ensanglantés ? Vous ne savez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit et à ses grâces.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire

1756. des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin ; je n'irai point à Vienne ; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon-Poplinière* a doublé la pension de madame son épouse ? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein ; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez-moi, signé *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon*.

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de septembre.

Je ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon ; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* sera un grand médecin s'il la tire d'affaire. 1756.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très-obligé ; mais, à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir ; et, dans cette Histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme

1756. conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de septembre.

MON ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût

un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; 1756.
mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Esculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens que le *Salomon* du Nord s'est emparé de Leipsic. Je ne sais si c'est-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle : *ea cura quietum non me sollicitat.* Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrais la note? vous feriez bien aimable. Je crois que *Lambert* se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse et ceux qui liront mes sottises; pour moi je voudrais les oublier.

Farewell my old friend I am sick.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de septembre.

1756. MON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape-Tronchin*. Notre *Esculape* nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* espère que vingt-quatre mille français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle *Clairon?* On dit que madame de *Grafigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que *Marie-Thérèse* est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement

s'aller battre pour elle en Bohème. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru si vîte que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi. 1756.

LETTRE XC.

AU MEME.

Aux Délices, 20 de septembre.

MON divin ange, après des chinoises vous voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi: voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant, si vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle est à peu-près, en changeant

1756. les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le Botoniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gaussin*; mais il faudrait encore plus changer les choses.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste *Marie-Thérèse* de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les sottises de l'univers en sept volumes; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très-jolie, très-paisible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui est ici à la suite de *Tronchin*, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenses immenses à mes hermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

LETTRE XCI.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 de septembre.

MON cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner 1756.
en vers et en prose; mais, dans le moment présent vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (*), qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes: j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes

(*) Voyez, dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rousseau*, volume de Pièces diverses, sa lettre à M. de *Voltaire* sur le poëme du Désastre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

mauvaifes plaifanteries (*) ; et que, de tous ceux qui
1756. vous verront, perfonne n'eft plus difpofé à vous aimer tendrement.

Je commence par fupprimer toute cérémonie.

LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Mon très-aimable ange, tout mon temps fe partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

Que, pour ce changement,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Il me faut une année. Vous briferiez le rofeau fêlé, fi vous donniez actuellement un ouvrage fi imparfait. Le fuccès des magots de la Chine eft encore une raifon pour ne rien hafarder de médiocre. Promettez à mademoifelle *Clairon* pour l'année prochaine, et foyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne fais fi je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'efpère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous fes appas*, et n'en

(*) Lettre du 30 augufte 1755.

parlera point. Il y a des chofes effentielles à faire.
C'eft une maifon dans laquelle il n'y a encore qu'un 1756.
affez bel appartement. J'avoue que mademoifelle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le refte ferait au galetas. Laiffez moi, je vous en fupplie, travailler à rendre la maifon fupportable. Je ferai bientôt débarraffé de cette Hiftoire générale à laquelle je ne peux fuffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le trifte état où je fuis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la confolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution néceffaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites ; mais vous pouvez compter beaucoup plus fur Zulime que je ne dois me flatter fur les chofes dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et refpectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puiffe, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui eft devenue néceffaire à ma fituation et à ma fanté ; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embraffer, avant de finir ma vie douloureufe.

Madame de *Fontaine* eft mieux aujourd'hui. Les deux fœurs et l'oncle fe difputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifefte du *Salomon* du Nord. Il eft fort long ; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère fe conduire plus hardiment dans des circonftances plus délicates.

1756. On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Aſtrée* et de *Céladon*; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Adamas*.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le ſuis de la conſtance généreuſe de votre amitié. Vous ſentez qu'il eſt néceſſaire à mon être de vous revoir encore, mais je le ſouhaite bien plus que je ne l'eſpère.

LETTRE XCIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

JE ne vous écris pas ſi ſouvent, Monſeigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des aſſauts; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dreſſer dans Londres une ſtatue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette ſtatue dans votre temple.

Vous avez vu ſans doute le dernier Manifeſte du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* eſt prolixe; mais on peut ſe donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandaſſiez une armée dans ces circonſtances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connait point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; ſi elles ſont vraies, mon *Salomon* ſera un peu embarraſſé. Il m'a propoſé, il y a quatre mois, de le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je ſais qu'elles ſont tranſitoires; je les ai refuſées. Le roi ne s'en ſoucie guère, mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le ſuiſſe *Voltaire* et la ſuiſſeſſe *Denis* ſont toujours pénétrés pour vous d'amour et de reſpect. 1756.

LETTRE XCIV.

AU MEME.

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans votre ambaſſade à Vienne, vous fûtes le premier qui aſſurâtes que l'union des maiſons de France et d'Autriche était néceſſaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ſes montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous juſtifier. C'eſt une belle époque pour un hiſtorien que cette union, ſi elle eſt durable.

Voici ce que m'écrit une grande princeſſe plus intéreſſée qu'une autre aux affaires préſentes, par ſon nom et par ſes Etats:

„ La manière dont le roi de Pruſſe en uſe avec
„ ſes voiſins, excite l'indignation générale. Il n'y

1756. » aura plus de sureté depuis le Veser jusqu'à la » mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que » cette puissance soit très-réprimée. Un empereur » serait moins à craindre, car nous espérons que » la France maintiendra toujours les droits des » princes ".

On me mande de Vienne qu'on y est très-embarrassé; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint, n'a jamais été attaché à la France; et vous pourriez assurer madame de *Pompadour* qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de *Pompadour*. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous; et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main, toute maigre qu'elle est, pour me faire rester chez lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent; et ce n'est pas une

vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du suisse. 1756.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

Si madame de *la Poplinière* n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Esculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de *Fontaine*; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me omnes qui laboratis.* Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* sera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohème. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblable que

1756. notre *Salomon* eſt vainqueur. Heureux qui vit tranquille ſur le bord de ſon lac, loin du trône et loin de l'envie.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les Mémoires de *Philippe V*. Je vous demanderai d'autres livres à meſure que les beſoins viendront, et vous enverrez la cargaiſon par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je ſuis très-ſenſible au ſoin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait: n'eſt-ce pas une petite pièce qui finit ainſi?

Votre bonheur ſerait égal au mien.

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu*.

Je ne ſuis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracaſſeries. J'oſe encore eſpérer qu'il y a des hommes plus puiſſans que moi, qui feront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaiſir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commiſſionnaire d'une perſonne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuſe.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre phyſicien anglais.

LETTRE XCVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

JE n'ai point eu de ceſſe, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de ſon trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatiſme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, univerſel, que *Tronchin* ne guérit point. et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaiſir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous ſur toutes les côtes! 1756.

Je vous avais envoyé de très-fauſſes nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg J'en reçois de Vienne qui ne ſont que trop vraies. On y eſt dans un chagrin de dépit et de conſternation extrême. Il eſt certain que l'impératrice haſardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait paſſer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé ſon fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont ſur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13. et enfin il a fait ſon malheureux traité des Fourches caudines.

Les Anglais et les guinées ont perſuadé, dit-on, ſes miniſtres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le miniſtre du roi de Pruſſe de s'en retourner. Je n'oſe le croire; je

1756. ne crois rien, et j'eſpère peu. On prétend que le roi de Pruſſe mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à ſa cavalerie. Ce ſont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suiſſes ſe ſont ſervis long-temps. Je ne ſuis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle feſait autrefois gagner ſurement des batailles. J'ai dit mon ſecret à un officier, ne croyant pas lui dire une choſe importante, et n'imaginant pas qu'il pût ſortir de ma tête un avis dont on pût faire uſage dans ce beau métier de détruire l'eſpèce humaine. Il a pris la choſe ſérieuſement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'*Argenſon.* On l'exécute à préſent en petit; ce ſera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réuſſit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce ſoit moi qui ſois l'auteur de cette machine deſtructive. Je voudrais que vous commandaſſiez l'armée, et que vous tuaſſiez force pruſſiens avec mon petit ſecret.

J'ai eu la vanité de ſouhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, ſi j'étais jeune et ingambe, et ſi je n'étais pas dans mes Délices avec votre ſervante; mais je ſuis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en ſers comme je peux pour renouveler mon très-tendre reſpect à mon héros, qui daignera me conſerver ſon ſouvenir.

LETTRE

LETTRE XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

MON très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* eſt venu de Provence dans mon hermitage, et il a inſiſté ſur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir ſe faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatiſme que le ſoleil de Marſeille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine eſt-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatiſme général ſur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reſte une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de ſang poétique qui ne ſoit figée. Heureuſement nous avons du temps devant nous. Vous ſavez comment s'eſt terminée la pièce de Pirna, par des ſifflets. Il a rendu enfin le livre de poéſie; le voilà libre, ſans armée et ſans argent. On eſt déſeſpéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il eſt toujours heureux et plein de gloire, je ſerai juſtifié de mon ancien goût pour lui; s'il eſt battu, je ſerai vengé. 1756.

J'eſpère que vous verrez bientôt madame de *Fontaine*, qui a été ſur le point de mourir aux Délices pour avoir abuſé de la ſanté que *Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me mande que ce qui paraît feſable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'eſt guère à la

1756. prévention. Je m'en ſuis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reſte à Conflans et moi aux Délices ; chacun doit remplir ſa vocation. La mienne ſera de vous aimer et de vous regretter juſqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris ; mais heureuſement les mandemens font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche* ; je voulais qu'il vînt ſe mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il eſt dans un état à ne ſe mettre dans les mains de perſonne. O pauvre nature humaine ! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur ! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges ; et conſervez-moi une amitié qui embellit les délices, qui me conſole de tout, et qui ſeule peut me rendre quelque génie.

LETTRE XCVIII.

A M. THIRIOT

Aux Délices, 28 de novembre.

Je ſuis perſuadé, mon ancien ami, que vous ne 1756.
ſerez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait uſé ſi généreuſement avec elle, en uſera de même avec vous. Il aime à faire des choſes nobles. Je compterais autant ſur ſon caractère que ſur ſon billet. Je n'oſe vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs ; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui impoſent ainſi au public, et qui répandent le ſcandale ſous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne ſais quels vers qui courent contre le roi de Pruſſe. Ceux qui me ſoupçonnent me connaiſſent bien mal. C'eſt le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothéque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui eſt meilleure.

Mes reſpects à Madame de *Sandwich* ; je crois qu'elle n'eſt pas fâchée des humiliations que les Wighs eſſuient. La France joue à préſent un beau

1756. rôle dans l'Europe. On ſent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec reſpect, juſqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu, la goutte et la calomnie me tracaſſent. Je vous embraſſe.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je faſſe des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que la *Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les perſonnes à qui je ſuis le plus attaché, attaquées indignement ſous mon nom. Madame de *Pompadour* y eſt outragée d'une manière infame; et comment encore ſe juſtifier de ces horreurs? comment écrire à Madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle auſſi de vers ſanglans contre le roi de Pruſſe? que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je ſuccombe ſous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'eſprit ſe flétrit par la douleur. S'il me reſtait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer

continuellement à détruire l'impoſture? Je n'ai plus ni ſanté, ni conſolation, ni eſpérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir conſacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuſe. Si je m'étais contenté de les aimer en ſecret, ſi j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me ſuis livré au public et je ſuis loin de vous, cela eſt horrible. 1756.

LETTRE C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

JE vous ſouhaite de bonnes et de belles années, c'eſt-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monſeigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous inſtallerez M. le duc de *Fronſac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui ſait ſi au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui ſait ſi vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à ſa mère, vous feriez le vengeur de ſa fille. Les grenadiers français ne feraient pas fâchés de vous ſuivre, et d'oppoſer leur impétuoſité aux pas méſurés des Pruſſiens. Milord *Maréchal*, qui m'eſt venu voir dans mon trou ces jours paſſés, dit des choſes bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce ſont huit bataillons ſeulement

1756. qui ont foutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je fuis. Il me femble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau fecrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de fon pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais, jamais je ne les ai vus fi polis; je penfe qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chofe que vous faffiez, vous ferez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond refpect. Ma nièce partage mes fentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dife un folitaire, un fuiffe, un malingre?

LETTRE CI.

A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, fe font trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'eft pas poffible qu'un homme qui fait faire des vers ait pu en griffonner de fi plats et de fi ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapfodie eft farcie;

elles font frémir l'honnêteté comme le bon fens; je ne fais rien de fi fcandaleux ni de fi puniffable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la baftille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'eft un bruit populaire qui me paraît fans fondement. Tout ce que je fais, c'eft qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà affurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes font trop méchans. Heureufement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monftres, et des gens de goût parmi les fots. Quiconque aura de l'honneur et de l'efprit me plaindra qu'on fe foit fervi de mon nom pour débiter ces déteftables misères. Si vous favez quelque chofe fur ce fujet auffi trifte qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en inftruire. 1756.

Mandez-moi fur-tout fi vous avez votre diamant. Je m'intéreffe beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embraffe du meilleur de mon cœur.

LETTRE CII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

1756. Je suis honteux, Monseigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral *Bing* dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de *Blakney*, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome sauvée à la cour cet hiver, sous sa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il 1756.
a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles; mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue; mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse, je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame *Denis* se joint à moi.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

1756. MON cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*; et que je n'impute qu'à un diable, et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressans que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très-sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de *Pompadour* de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuse

lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi. 1756.

Zulime ne sera plus Zulime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon hermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

LETTRE CIV.

A M. PIERRE ROUSSEAU, *de Toulouse*,

Auteur du Journal encyclopédique.

Supposée écrite de Paris, le...

1756. PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans sa préface des lettres de feu M. de *la Motte*:

„ On donne de nouvelles éditions des ouvrages „ des gens célèbres, pour avoir occasion d'y répandre „ les notes les plus scandaleuses et les traits les plus „ satiriques contre leurs auteurs. Il était réservé à „ notre siècle de voir pratiquer, dans les lettres, „ ce brigandage „.

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du Siècle de *Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame

de *Maintenon*, et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, 1756.
qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*.

Le comble de ces manœuvres infames est une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de *Louis XIV*; et tandis que nous attendons de lui une Histoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charle et heurter le trépas.....
Là les lepreux, les femmes bien apprises
Devaient changer de robe et de chemises. . . .
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.....
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon......
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.....
Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille;
Au diable soit, dit-il, ma sotte aiguille......

1756.

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron :
Pendez, pendez, le vilain femblait dire ;
Baifer foubrette eft pécher dans la loi. . . .
Agnès baifait, Agnès était faillie. . . . .
A fes baifers il veut que l'on ripofte,
Et qu'on l'invite à courir chaque pofte. . . . .
Lecteur, ma Jeanne aura fon pucelage
Jufqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, fachent garder le leur.

La plume fe refufe à tranfcrire le tiffu des fottes et abominables obfcénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on refpecte le plus y eft outragé autant que la rime, la raifon, la poéfie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni fi plat ni fi criminel ; et c'eft ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent groffièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette miférable rapfodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jufqu'à vous, Monfieur, elle excitera en vous les mêmes fentimens, et vous n'aurez pas de peine à les infpirer au public.

LETTRE CV.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre.

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaifir et tant de jaloufie? 1756. Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre préfent avec tranfport ; nous le lifons avec le même fentiment. C'eft après la lecture du fecond chant que nous interrompons notre plaifir, pour avoir celui de vous remercier. Ce fecond chant fur-tout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art fi difficile, à notre fiècle que vous enrichiffez, et à votre fexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureufe, Madame ! Tout le monde, fans doute, vous rend la même juftice que nous. On ne falfifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je fuis en proie à des miférables qui, fous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la groffièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me confole en vous lifant, Madame ; et, permettez-moi de le dire, en comptant fur votre juftice et fur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui fent auffi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéreffe à votre gloire, et qui vous fera toujours attaché malgré l'éloignement.

1756. Madame *Denis* vous dit les mêmes choſes que moi; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je ſuis comme un autre, Madame, avec reſpect, etc. ?

LETTRE CVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

1757. L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie ſelon vos ordres, Monſeigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne ſoit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakney* pair d'Angleterre, vous ſauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, préſenté aux Etats-généraux, et qui eſt une réponſe au mémoire juſtificatif du roi de Pruſſe, fait par-tout la plus vive impreſſion. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raiſons décidaient du ſort des Etats, le roi de Pologne ferait vengé; mais ce ſont les fuſils et la marche redoublée qui jugent les cauſes des ſouverains et des nations.

Les Pruſſiens ont quitté Leipſic; ils ſont en Luſace où l'on ſe bat au milieu des neiges. On me mande de

de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Pruſſiens très-indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux 1757.
gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut ſous vos ordres *la furia franceſe* contre le pas de meſure et la grave diſcipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'eſtomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, Monſeigneur, dès que j'ai quelque choſe à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vîte. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperaſſes, que voulez-vous que le ſuiſſe vous mande? mes paroles oiſeuſes auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracaſſeries parlementaires et épiſcopales, et de la criſe de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amuſé quand je vous ſouhaiterai cinquante années heureuſes, quand je vous dirai que la ſuiſſe *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos ſornettes! Conſervez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre reſpect.

LETTRE CVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Lausanne, 10 de janvier.

1757. Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève; et, si les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre consolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de *la Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager ses études: il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans 1757.
Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant: c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoye de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'est une fantaisie de votre sœur: elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de monsieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de sa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride? L'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne: il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très-loin de regretter le parterre

1757. de Paris ; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus.* (*)

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus ; *les honneurs changent les mœurs.*

Adieu, ma chère enfant.

LETTRE CVIII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de Janvier.

Eh bien ! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin : ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire ; on me la confirme ; elle glace le sang ; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle ! quoi, dans ce temps éclairé ! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un *Ravaillac* nouveau ! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres ! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire sera

(*) M. de *Florian.*

(**) Le roi de Prusse.

toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de *Quesnel*, et de l'insolence de *le Tellier.* 1757.

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides.

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Écrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CIX.

A M. VERNES, *ministre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

1757. C'EST une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un sot, et *Calvin* un barbare ; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France on est fou, et vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ravaillac* a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens*.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

NOUS vous sommes très-obligés, Monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très-bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir nulle suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre ; c'est certainement un fou fanatique ; mais s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous saurez. 1757.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères : de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leurs rois. Il

(*) Une partie de cette lettre est de madame *Denis*, et le reste de M. de *Voltaire*.

1757. eſt déſeſpéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et ſon roi ; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi eſt aimé, et mérite de l'être à tous égards.

Adieu, Monſieur ; ſongez quelquefois à vos amis des Délices, et ſoyez perſuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir inſinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philoſophes. Ils diſent qu'on aſſaſſine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulſionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un ſi ſot monſtre a-t-il quelque choſe de commun avec la nation ? Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que l'eſprit convulſionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de *Pâris*, l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Queſnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, ſon confeſſeur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impoſſible qu'il y ait eu un complot ; en ce cas, je ſuis juſtifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embraſſe tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

LETTRE CXI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de janvier.

CECI eſt pour ma nièce, ma compagne en maladies ; 1757.
pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embraſſe tous du meilleur de mon cœur. Nous ſommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suiſſes me reprochent d'avoir trop loué une nation et un ſiècle qui produiſent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monſtres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices ; mais c'eſt un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard* ; c'eſt un reſte des convulſions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatiſme ; je n'en ai pas encore aſſez dit. S'il y a quelque choſe de nouveau, nous prions inſtamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ſes peines, de ſe ſouvenir de nous.

Songez à votre ſanté, ma chère nièce ; j'ai fait un fort beau préſent au grand *Tronchin* le guériſſeur : il en eſt très-content.

Voici ce teſtament que vous demandez, ma chère enfant ; je vous prie d'en donner copie ſur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot*. Ce nouveau teſtament eſt meilleur que l'ancien qui court ſous mon nom.

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 20 de janvier.

1757. MON cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de *Ravaillac*. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? *Ravaillac* et *Jacques Clément* n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant

assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles, mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général : car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulime? Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle* dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux suisses vous embrassent. 1757.

LETTRE CXIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lauſanne, 28 de janvier.

1757. J'AI reçu, monſieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle eſt digne à la fois du premier pair de France et d'un philoſophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philoſophes, il y en a bien peu. Le plus déteſtable fanatiſme élève hardiment la tête, tandis que la raiſon demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les ſages gémiſſent et les inſenſés agiſſent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort: il couvre encore de ſes branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ſes rameaux empoiſonnés, ſont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monſieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'hiſtoire des aſſaſſins chrétiens, et elle eſt bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui ſe paſſe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

LETTRE CXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

JE ne ſais ſi mon héros aura déjà reçu un fatras 1757.
d'hiſtoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monſeigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice: cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choſes bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il eſt en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliûre particulière.

Le roi de Pruſſe vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ſes affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Ruſſies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un; et il ſe flatte que vous lui donnerez permiſſion d'aller prêcher à Marſeille à Pâques. Je n'oſe vous en ſupplier. Il n'appartient point à un ſuiſſe de parler des acteurs de Paris. Ce n'eſt pas aſſurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenſon*, que vous appeliez le ſecrétaire d'État de la république de *Platon*, eſt donc mort? Il était mon contemporain: il faut que je faſſe mon paquet. Jouiſſez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuſe et

1757. longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez moi aussi vos bontés. Les deux suisses vous adorent.

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si *Dosmont* joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme *Lusignan* dans huit jours. Cela me convient fort;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre;
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Nous avons un bel *Orosmane*, un fils du général *Constant*, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle *du Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'est donc pas encore finie! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas Mahomet dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les

arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent. 1757.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce *Dosmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plate-bandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle *Duménil* et *le Kain* se sont en effet surpassés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

1757. MON cher et ancien ami, je ſouhaite que le fatras dont je vous ai ſurchargé, vous amuſe. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'hiſtoire. Ce n'eſt, après tout, qu'un ramas de tracaſſeries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, liſez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laiſſer le livre quand on veut; les titres courans ſont au haut des pages; cela ſoulage le lecteur; il lit ce qui l'intéreſſe et laiſſe le reſte. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu ſon exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choſes dont Paris retentit chaque jour? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et ſes conſorts, et les lettres au dauphin, et les poiſons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaiſſeaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela abſorbe l'attention. Les horreurs préſentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs paſſées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenſon*, notre vieux camarade. Il était philoſophe, et on l'appelait à Verſailles d'*Argenſon la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il eſt vrai qu'on l'envoye brouter en Poitou... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je

ſerais

ſerais dans une retraite plus agréable que ce miniſtre? Ma ſituation des Délices eſt fort au-deſſus de celle 1757. des Ormes. Je paſſe l'hiver dans une autre retraite auprès d'une ville où il y a de l'eſprit et du plaiſir. Nous jouons Zaïre : madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gauſſin*. Je fais *Luſignan* ; le rôle me convient, et l'on pleure. Enſuite on ſoupe chez moi ; nous avons un excellent cuiſinier. Perſonne n'exige que je faſſe des viſites ; on a pitié de ma mauvaiſe ſanté; j'ai tout mon temps à moi ; je ſuis auſſi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le ſort d'un ſecrétaire d'Etat qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Pruſſe m'a écrit une lettre très-tendre; l'impératrice de Ruſſie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'hiſtoire de *Pierre*, ſon père; mais je reſterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela ſuffit. Les amis et la philoſophie valent mieux; mais il eſt triſte d'être ſi loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort; c'eſt une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama*.

Le ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

1757. Le fragment de votre lettre sur l'amiral *Bing*, Monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'Etat, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidelle. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine ; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite, ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a

le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées. 1757.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le suisse *Voltaire*.

LETTRE CXVIII.

AU MEME.

19 de février.

Oui, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait ; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les Etats des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste ; il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, Monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me

rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux
1757. bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout ; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoye ce qu'on m'écrit sur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière ? c'est-là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous présentent leurs plus tendres respects.

LETTRE CXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 19 de février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes ? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de *Damiens ;* que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards ; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié

toute ma vie contre le fanatisme ; mais les cours 1757.
sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous ; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Lusignan ;* votre sœur a été admirable dans *Zaïre ;* nous avions un très-beau et très-bon *Orosmane*, un *Nérestan* excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regretté ; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé ; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à secrétaire (*). Adieu, ma très-chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE CXX.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, etc.

A Monrion, 24 de février.

1757. L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monſieur, ce faible Eſſai ſur l'hiſtoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philoſophes de vos amis. Non-ſeulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les ſentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monſieur, mes ſincères et tendres remercîmens. Je paſſe l'hiver auprès de Lauſanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conſerver eſt à mon petit hermitage des Délices; ainſi je n'ai aucun ſecours pour vérifier les dates.

Il ſe peut que l'impératrice *Conſtance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me ſemble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Conſtance*, en 1195. Il l'épouſa, je crois, en 1186. Cette *Conſtance* avait des amans long-temps après cette époque. Il eſt bien difficile qu'elle ſoit fille de *Roger*; je crois me ſouvenir que pluſieurs annaliſtes la font fille de *Guillaume*: je conſulterai mes capitulaires, et ſur-tout *Giannone*, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact.

Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre

à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'eſt de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé ſouvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi. 1757.

Adrien IV, au lieu d'*Alexandre III*, eſt une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'eſt *Alexandre III* qui impoſa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laiſſer expoſer aux yeux du public; mais, puiſqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime et la reconnaiſſance que je vous dois, Monſieur, votre, etc.

LETTRE CXXI.

A M. ***. (*)

A Monrion, 29 de février.

MONSIEUR,

1757. J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Verſailles ou dans notre académie, et c'eſt vous, Monſieur, qui me faites l'honneur de me l'adreſſer. Vous me propoſez ce que je déſirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en conſacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg ſi ma ſanté pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je ſuis, je vois que je ſerai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel ſerait mon plan. Je commencerais par une deſcription de l'état floriſſant où eſt aujourd'hui l'empire de Ruſſie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moſcou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement reſpectable.

Enſuite, je dirais que tout cela eſt d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon deſſein ſerait

(*) Cette lettre eſt probablement adreſſée à l'ambaſſadeur de Ruſſie, à Paris.

de donner enſuite une idée préciſe de tout ce que l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis ſon avénement 1757. à l'empire, année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté, Monſieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires ſur ces deux objets, c'eſt-à-dire, ſur l'état préſent de l'empire et ſur tout ce qu'a fait *Pierre le grand*, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'Empire, l'hiſtoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renſeignemens ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un inſtant, et je regarderai ce travail comme la conſolation et la gloire de ma vieilleſſe.

La ſuite des médailles eſt inutile; elles ſe trouvent dans pluſieurs recueils, et la matière de ces médailles eſt d'un prix que je ne puis accepter. Je ſouhaiterais ſeulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'aſſurer que ſa Majeſté l'impératrice déſire que ce monument ſoit élevé à la gloire de l'empereur ſon père, et qu'elle agrée mes ſoins.

Voilà, Monſieur, quelles ſont mes diſpoſitions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux ſi elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* à qui vous me permettrez de préſenter ici mes reſpects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec tous les ſentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CXXII.

A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

1757. JE crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher Monsieur, en qualité de ministre du saint Evangile, assister à une pièce tirée de l'Evangile même, et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquise de *Gentil*, de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches*, qui valent mieux que les trois *Magdeleines*, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède*, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne se scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXIII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

JE n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un porte-feuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe. 1757.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Leman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de *Crébillon*.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

1757. MON cher ange, on peut mal ſervir mademoiſelle *Clairon* ſans la rater abſolument. On peut être *de communi martyrum*, ſans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce ſera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et ſous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous ſerez quitte de la mauvaiſe tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantiſſent le goût des arts ſeront apaiſées, quand Paris reſpirera.

Pour l'autre pièce, ce n'eſt pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume ſur volume inceſſamment deſſerre*. Si on ne ſouhaite pas ma perſonne, je veux au moins qu'on ſouhaite mes ouvrages.

Béni ſoit Dieu qui vous donne la perſévérance dans le goût des beaux arts, et ſur-tout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la juſtice, que la ſecte des margouilliſtes fait de petits progrès, et qu'on aſſaſſine des rois. Vous m'approuverez de paſſer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour ſon plaiſir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai

fait couler des larmes de tous les yeux ſuiſſes. Madame 1757.
Denis n'a pas les beaux yeux de *Gauſſin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite ſon nom.

Ne ſommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et reſpectable ami, nous le ſommes, puiſque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curioſité de ſavoir ſi on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en ſouciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement ſe mît à rendre enfin la juſtice, et me fit payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez *Damiens*, et portez-vous bien.

LETTRE CXXV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 6 de mars.

1757. LE bon homme *Lusignan* dit les choses les plus tendres à madame de *Fontaine* et consors : il est devenu à présent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue : c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie ; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'*Argenson*. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs secrétement ? tout ce qui est nouveau rebute le ministère ; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans ? Pour nous, pauvres suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suisse est un pays sauvage : on serait bien étonné si on voyait jouer Zaïre à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait

plus surpris encore de voir deux cents spectateurs 1757.
aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté ; les tribunaux ne cessent point de rendre justice ; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de *Robert-François Damiens.* Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

LETTRE CXXVI.

A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 de mars.

1757. ON ne se douterait pas, Monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plutôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poésie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Erasme* et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens? J'ai vu un petit manuscrit de M. de *Pouilly*, que je regretterai toujours sur *Grotius*; mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Erasme* et celle de *Grotius* serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE CXXVII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 26 de mars.

MON cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique,

1757. *que Calvin avait une ame atroce*, auſſi-bien qu'un eſprit éclairé.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable ; les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*.

Je ne ſais encore ſi les Anglais auront à ſe reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais ſavez-vous que vos querelles abſurdes, et enfin l'attentat de ce monſtre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire : Eſt-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte ſi ſage ? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiècle ni de leur pays. Je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat et d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira : et cela eſt ſi vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ſes fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui ; le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Leman ; nous y feſons ce qu'on devrait faire à Paris ; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres ſans cabale.

Tavernier diſait que la vue de Lauſanne ſur le lac de Genève reſſemble à celle de Conſtantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit

qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris : n'en ſoyez point ſurpris, on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; preſque toutes les familles y ſont françaiſes, et il y a ici autant d'eſprit et de goût qu'en aucun lieu du monde. 1757.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom, ni cette infame rapſodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus groſſiers que l'ignorance et la ſtupidité aient jamais fabriqués, et des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume et le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

LETTRE CXXVIII.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

1757. MON cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de suisses qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez: *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère: qui est-ce qui ne les a pas à peu-près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses: j'ai fait pleurer, moi bon homme *Lusignan*, un parterre très-bien choisi; et

je souhaite que les *Clairon* et les *Gaussin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer. 1757.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard: je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus mériodinal que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre-humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre-humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigne de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de *Titon*? Je vous embrasse tendrement.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

1757. Vous ſavez, il y a du temps, mon héros, la glorieuſe victoire que l'ancien miniſtère anglais a remportée ſur l'amiral *Bing* à Portsmouth; mais vous ne ſavez peut-être pas avec quelle hauteur la plus ſaine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing*; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre ſoit une très-belle choſe, j'eſpérais que les bords de l'Elbe pourraient être auſſi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Pruſſe paraît toujours fort gai; il diſait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers: il ſe trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi ſe peigner, à ce que diſent les poliſſons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre: nous avons fait à Lauſanne une troupe excellente, et je vous ſouhaite d'auſſi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie eſt un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les ſpectacles juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans; faites-en autant, Monſeigneur, et que l'héroïſme

que vous voyez à Verſailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous faſſe pas négliger les grands-hommes de l'antiquité. 1757.

Les deux ſuiſſes, plus ſuiſſes que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaiſſez le très-tendre reſpect du ſuiſſe *V*.

LETTRE CXXX.

AU MEME.

Aux Délices, le 20 d'avril.

Mon héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis ſur bien des choſes, et j'en ſerai ſans doute encore ſur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais *le Kain* leur eſt fort ſupérieur, à ce que dit le public. Il y a, ſur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui ſont employés et récompenſés. Ce ſiècle-ci eſt plus fécond en loteries qu'en grands-hommes: il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'eſt ſur-tout chez les étrangers que cette gloire eſt miſe à ſon prix: la cabale et l'envie ne peuvent ſéduire ceux qui ſont ſans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendiſſiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes hermitages allobroges et ſuiſſes, vous ſeriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puiſſiez avoir quelques jaloux en

1757. France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. *Achille*, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il aime à la folie.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cents mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point: il semble fort difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Vestphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg: s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux: car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, Monseigneur, si, moi qui ne connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la

grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte. 1757.

Madame *Denis* et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous: recevez les tendres respects du suisse, etc.

LETTRE CXXXI.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

Je ne puis trop vous remercier, Monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'*Erasme* et de *Grotius*, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort: ils sont venus au commencement du repas: nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'Etat assez méchans, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je

1757. m'amuſe à parcourir les petites maiſons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela, mais elle eſt inſtructive. L'hiſtoire des dates, des généalogies, des villes priſes et repriſes, a ſon mérite, mais l'hiſtoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai ſur les hommes moins qu'on n'a écrit ſur les inſectes.

Je finis pour reprendre l'hiſtoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaiſir. Conſervez-moi vos bontés, Monſieur, et ſoyez perſuadé de la tendre eſtime de votre, etc.

L'hermite Voltaire.

LETTRE CXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiſelle de *Ponthieu* ; mais je n'ai pas été moins ſurpris de la netteté de votre expoſé dans un ſujet ſi embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il eſt inutile d'envoyer ſon plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux préſenter mes oiſeaux

du lac Leman que dans des temps de jeûne. Vous 1757.
ſavez d'ailleurs qu'on n'eſt pas oiſif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adreſſe point d'épître à mon jardinier *Antoine* ; mais j'ai aſſurément une plus jolie campagne que *Boileau*, et ce n'eſt point la *fermière qui ordonne* nos ſoupers.

J'ai eu la curioſité autrefois de voir cette maiſon de *Boileau* : cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; auſſi *Deſpréaux* s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

J'en ſuis plus amoureux, plus la raiſon m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Boſphore ſoit ſi variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli ſéjour ; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi éloigné de mon lac. Je me flatte que la ſanté de M. l'abbé du *Reſnel* eſt raffermie, et que là vôtre n'a pas beſoin de l'être. C'eſt-là le point important, c'eſt le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon eſtomac. Je ſouffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère preſque auſſi mal que ſi j'étais dans une cour : ſans cela, je ſerais trop heureux ; mais madame *Denis* digère, et cela ſuffit : vous m'avouerez qu'elle en eſt bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonſoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander ſi les trois académies, dont

1757. *Fontenelle* était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

LETTRE CXXXIII.

A M. DARGET.

Aux Delices 20 mai.

On gâte ses yeux, mon cher et ancien ami, en lisant, en buvant, et en fesant mieux : voyez si vous n'êtes pas coupable de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été est tout ce qu'il y a de mieux : frotter n'est pas le mot, c'est bassiner que je voulais dire ; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre.

Je vous assure que je suis bien fâché que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de *Boisi*. Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison, il s'en faut beaucoup ; mais c'est une terre très-vivante, et mon petit domaine est très-ruinant, j'ai préféré *dulce utili*.

Eh bien, voilà donc comme on traite ce cher frère à qui on dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire. Je ne sais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur : on peut avancer trop loin : des *Cyrus* peuvent trouver des *Tomiris* : il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme *Sancho-Pansa*, mais c'est que je suis accoutumé aux *Don Quichottes* : voyez comme a fini *Charles XII*. Bien heureux qui vit fort loin de tous ces illustres et dangereux mortels. Figurez-vous que *Patkull* a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi : donc il ne faut pas en sortir. Ce monde est un grand naufrage : sauve qui peut, est ce que je dis souvent. Faites souvenir de moi madame *Dupin*, adieu mon cher et ancien ami.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 de mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très-sincères complimens ; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

1757. Madame *Denis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de *Ponthieu* y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Estrées*, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais ; il faut peu d'hommes, peu de chevaux ; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne ; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il ? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en fesant porter le dîner

et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse 1757. a pénétré en Bohème par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE CXXXV.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la

1757. ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Leman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame *Denis* a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famum et opes strepitumque Romæ*; car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très-sensibles remercîmens à madame la comtesse de *Sandwich*. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Testament politique. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand

grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'Etat, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de *Marie-Thérèse*, et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veimar* était l'objet le plus important. L'auteur du testament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits sont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans son histoire du cardinal *Mazarin*. Je sais qu'*Aubery* est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le Testament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue. 1757.

Présentez, je vous prie, mes applaudissemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très-flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon feseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet essai de bien des choses qui lui manquent. Les *Cramer* se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre-humain est sot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet essai a trouvé grâce devant mesdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière est

1757. ſans aucun préjugé, la première n'en a que ſur le grand-oncle de ſon oncle; elle devrait bien m'en croire ſur ce maudit Teſtament. J'ai examiné tous les teſtamens, j'y ai paſſé ma vie, je ſais ce qu'il en faut penſer.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* eſt une mauvaiſe plaiſanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer ſur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calviniſtes ne ſont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philoſophes qu'ailleurs. La raiſon fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre-humain. Plût à Dieu que cette raiſon pût parvenir juſqu'à faire épargner le ſang dont on inonde l'Allemagne ma voiſine.

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous diſe un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'eſt connue de perſonne; elle nous amuſera ſur nos vieux jours. Je n'y penſe guère à préſent. Il faut ſonger à ſon jardin et au temporel. Malheureuſement cela prend un temps bien précieux. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices 4 de juin.

Ma conſcience m'oblige, Monſeigneur, de vous préſenter les remontrances de mon parlement: ce parlement eſt le parterre. Je ſuis aſſaſſiné de lettres qui diſent que *le Kain* eſt le ſeul acteur qui faſſe plaiſir, le ſeul qui ſe donne de la peine, et le ſeul qui ne ſoit pas payé. On ſe plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui ſoutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec inſtance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux; mais *Baron* avait deux parts; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres: les amateurs font des vers à ſa louange; mais il faut que ſon métier lui procure des chauſſes; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier. 1757.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque pruſſien que vous auriez fait priſonnier de guerre vers Magdebourg, mais puiſqu'à préſent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, ſouffrez que je vous

1757. parle en faveur d'*Orosmane*, de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à le *Kain*, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing*: les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE CXXXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

Le . . . juin.

VOTRE idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher*, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est

pour le temps de nos spectacles; les Délices sont 1757.
pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. *Tronchin* dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette *Fanime* avec le fidelle d'*Argental*. Encore une fois, tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle *Clairon* soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de monsieur *Damiens*, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un *Pagnon* de moins sur le globe. Ce

gros petits crapouſſins-là s'imaginent qu'il n'y a
1757. qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Aſſyrie. Bonjour.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 de juin.

Il eſt bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain hiſtrionage; mais, vraiment, Monſeigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'eſt pas le temps de vous parler de niaiſeries. Je voudrais bien pouvoir faire inceſſamment un petit voyage vers l'Alſace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la conſolation de voir mon héros; mais vous ne sauriez croire combien je ſuis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire eſt beaucoup plus néceſſaire à mon être qu'un général d'armée. J'eſpère cependant que les grandes paſſions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaiſir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le deſſein. Il l'a exécutée; il eſt convaincu qu'avec ſix cents hommes et ſix cents

chevaux on détruirait en plaine une armée de dix 1757.
mille hommes.

Je lui dis mon ſecret au voyage qu'il fit aux Délices l'année paſſée. Il en parla à M. d'*Argenſon*, qui fit ſur le champ exécuter le modèle. Si cette invention eſt utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'eſt pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je ſais très-bien que ce n'eſt pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confeſſe ridicule; mais enfin, ſi un moine, avec du charbon, du ſoufre et du ſalpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit ſervice *incognito?* Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuiſine. J'en ai parlé à un excellent officier qui ſe meurt, et qui ne ſera pas par conſéquent à portée d'en faire uſage. Il ne doute pas du ſuccès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juſte, qui puiſſent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois ſous ſa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille pruſſiens ne réſiſteraient pas. Le malheur eſt que ma machine n'eſt bonne que pour une campagne, et que le ſecret connu devient inutile; mais quel plaiſir de renverſer à coup ſûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieuſement, je crois

1757. que c'eſt la ſeule reſſource contre les Vandales victorieux. Eſſayez, pour voir, ſeulement deux de ces machines contre un bataillon ou un eſcadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre reſpect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Chambellan de l'impératrice de Ruſſie, à Moſcou.

Aux Délices, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes déſirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Hiſtoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire ruſſe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que ſa Majeſté l'impératrice n'agrée et n'encourage le deſſein que vous avez formé pour la gloire de ſon père.

Je vois avec ſatisfaction, Monſieur, que vous

jugez comme moi que ce n'eſt pas aſſez d'écrire les actions et les entrepriſes en tout genre, de *Pierre le grand*, leſquelles, pour la plupart, ſont connues. L'eſprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondiſſe ce que les hiſtoriens effleuraient autrefois à peine. 1757.

On veut ſavoir de combien une nation s'eſt accrue; quelle était ſa population avant l'époque dont on parle; quel eſt, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été ſon commerce, et comment il s'eſt étendu; quels arts ſont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y ſont perfectionnés; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naiſſance et le progrès de la marine; quelle eſt la proportion du nombre des nobles avec celui des eccléſiaſtiques et des moines, et quelle eſt celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions aſſez exactes de toutes ces parties qui compoſent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne; mais un tel tableau de la Ruſſie ſerait bien plus intéreſſant, parce qu'il ſerait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien juſtes, parce qu'enfin ces détails pourraient ſervir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice ſa fille, et votre nation, et votre gouvernement plus reſpectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je ſuis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation

1757. ce fera vous, Monfieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire efpérer, et je ne ferai que l'inftrument dont vous vous fervirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monfieur, que les médailles font de trop. Je fuis confus de votre générofité, et je ne fais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaiffance. Je fens tout le prix de votre préfent; mais un préfent non moins cher fera celui des mémoires qui me mettront néceffairement en état de travailler à un ouvrage qui fera le vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

Mon cher ange, je ferais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle fon falut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, eft venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en eft retournée jeune et fraîche. C'eft le lac qui eft la fontaine de Jouvence; ce n'eft pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez

à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Aftarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de difette. 1757.

Je doute fort que mon héros paffe par Plombières pour aller fe battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros fe porte bien et ne prenne ni ne faffe femblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il fera le fecond objet de mon voyage. Ce fera apparemment fur la fin d'augufte, à la feconde faifon, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma fanté, toute faible qu'elle eft, mes travaux qui ne font que petits, et les foins de la campagne me permettront cette excurfion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monfieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage eft bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits finguliers qui font affez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaifes, je devrais vous épargner mes rogatons tudefques. Cependant je veux bien que vous fachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fufils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Pruffe; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui font dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne fais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas

1757. d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Bellisle*. Le pain n'eſt pas à bon marché dans votre armée de Veſtphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne ſuis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien ſouvent d'être ſi loin de vous.

LETTRE CXLI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'eſt pas de mon métier? non aſſurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en queſtion, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni*, de l'académie des ſciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle eſt toute prête. C'eſt à mon héros à en juger. Et ce n'eſt pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puiſſent bien comprendre les machines.

Vous avez, ſans doute, Monſeigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la ſortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Pruſſiens ſans le ſecours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux poſtillons ſonnans du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore

que les Pruſſiens aient évacué la Bohème. Ils paraiſſent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. 1757.

Je voudrais, pour bien des raiſons, que ce fût mon héros qui les battît complettement. Ah! quelle conſolation charmante ce ferait pour votre ancien courtiſan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne ſais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin; que vous verrez l'électeur Palatin; que vous paſſerez quelquefois dans la maiſon de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne ſont pas les careſſes du roi de Pruſſe: il ne me baiſe pas la main, et il ne met pas de ſoldats, la baïonnette au bout du fuſil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne ſais s'il ne ſerait pas mieux que j'allaſſe vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond reſpect.

LETTRE CXLII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

1757. Vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remercîmens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de *Lauraguais*; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux mémoires est bien curieux. Non-seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Constantin*, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on ferait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre: il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France: ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne,

de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire. 1757.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mesmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet.

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des Grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rousseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, etc.

LETTRE CXLIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

1757. Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux ; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture ; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire ; car c'eſt là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohème n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera toujours le même ; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les ſottiſes.

On a cru d'abord le roi de Pruſſe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la délivrance de Prague ; mais il eſt encore au milieu de la Bohème, et maître du cours de l'Elbe juſqu'en Saxe. On croit qu'enfin il ſuccombera. Tous les chaſſeurs s'aſſemblent pour faire une Saint-Hubert à ſes dépens. Français, Suédois, Ruſſes ſe mêlent aux Autrichiens ; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à ſoutenir, on ne peut ſuccomber qu'avec gloire. C'eſt une nouveauté dans l'hiſtoire que les plus grandes puiſſances de l'Europe aient été obligées de ſe liguer contre un marquis de Brandebourg ; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur ; c'eſt qu'il ne ſera plaint de perſonne. Il ne ſavait pas, lorſque je le quittai, que mon ſort ſerait préférable au ſien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on uſa avec madame *Denis*. Adieu, mon cher ami.

1757.

LETTRE CXLIV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

Aux Délices, 18 de juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent ? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices ; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris ? êtes-vous à la campagne ? allez-vous à Ornoi ? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil ? votre fils n'a-t-il pas déjà ſix pieds de haut ? Mettez-moi au fait,

1757. je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres ; il emprunte à droite et à gauche, à fept, à huit pour cent ; il arme fur terre et fur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonfpects ; ils ne veulent pas prêter à de fi grands feigneurs ; et ils difent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monfieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curiofité, la rareté de la tactique affyrienne et perfane à un moderne qui fe moque quelquefois du temps préfent et du temps paffé. Je m'imagine qu'à préfent on croit n'avoir pas befoin de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Affyrie, on avait alors befoin de tout. Les chofes ont changé du 6 de juin au 18 ; et on croit tout gagné, parce qu'on a repouffé *Luc* à la feptième attaque. Les chofes peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra néceffaire ; mais jamais aucun général n'ofera s'en fervir de peur du ridicule en cas de mauvais fuccès. Il faudrait un homme abfolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machinifte, et qui aimât l'hiftoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chofe de l'hiftoire moderne de vos amufemens. Je vous embraffe tous de tout mon cœur. *Valete.*

LETTRE CXLV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'augufte.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre ; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ferais venu au moins vous les voir prendre. Vous favez quel ferait l'empreffement de vous faire ma cour ; mais je ne fuis pas comme vous, Madame ; je ne me porte pas affez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eft trouvée auffi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eft notre falut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiffe les dames, fur des eaux chaudes qui les amaigriffent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève ! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage ! Vous auriez paffé par Lyon, vous auriez vu l'illuftre et faint oncle (*) qui vous aurait donné mille préfervatifs contre les poifons du pays hérétique où je fuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée ! mais je ne fuis pas heureux. Je ne fais pas 1757.

(*) Le cardinal de *Tencin*.

1757. positivement quel est votre mal, mais je crois très-positivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohème, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au suisse *V.*

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguste.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du 1757.
moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de *Pierre I*: c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général *le Fort*, sur des relations de la Chine, et sur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait usage d'une vie de *Pierre le grand*, faussement attribuée au prétendu boyard *Nestesuranoy*, et compilée par un nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand-homme,

1757. ſur-tout quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez sûr, Monſieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerai conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été compoſé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, etc.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſanne eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I*; un tel titre engage néceſſairement l'hiſtorien à ne rien ſupprimer. Il eſt forcé alors de dire des vérités odieuſes; et s'il ne les dit pas, il eſt déshonoré ſans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainſi que pour ſujet, la Ruſſie ſous *Pierre I*; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer ſa gloire, et n'admet que celles qui ſont liées aux grandes choſes qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faibleſſes ou les emportemens de ſon caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice ſa fille, et de ſa nation. On travaillera ſur ce plan avec l'agrément de ſa Majeſté, qui eſt néceſſaire. 1757.

LETTRE CXLVII.

AU MEME.

Aux Délices, ce 11 d'auguſte.

MONSIEUR,

1757. CELLE-CI eſt pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une eſquiſſe de l'*Hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* juſqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aiſément. Le nom du troiſième ambaſſadeur qui accompagna l'empereur dans ſes voyages eſt erroné. Il n'était point chancelier, comme le diſent les mémoires de *le Fort* qui ſont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monſieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inſtructions ſur les erreurs où je ſerais tombé. C'eſt une peine que vous n'aurez pas ſans doute le temps de prendre, mais il vous ſera bien aiſé de me faire parvenir les corrections néceſſaires. Le manuſcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, n'eſt qu'une tentative pour être inſtruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ſtile, à M. de *Bektejef*, et en ſon abſence à monſieur l'ambaſſadeur.

Je me ſuis muni, Monſieur, de tout ce qu'on a écrit ſur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiſſe me donner les lumières que j'aurais déſirées. Pas un mot ſur l'établiſſement des

manufactures, rien ſur les communications des fleuves, ſur les travaux publics, ſur les monnaies, ſur la jurisprudence, ſur les armées de terre et de mer. 1757. Ce ne ſont que des compilations très-défectueuſes de quelques manifeſtes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monſieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'eſt en effet de perſonne. J'oſe vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne ſera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainſi, dans toute la terre, un monument à la gloire de ſon père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il eſt vrai que l'hiſtoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéreſſante : c'eſt à quoi je conſacrerai tous mes ſoins. J'obſerverai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienſéance exigent. Je vous enverrai tout le manuſcrit dès qu'il ſera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguſte ſouveraine, ſous les auſpices de laquelle je travaillerai ſans diſcontinuer, dès que les mémoires néceſſaires me ſeront parvenus.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguste.

1757. Je commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très-aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux; et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce serait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Estrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie; il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe, et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue; dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est

un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse; et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un russe qui a été un des ministres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie: il y en a un que j'ai pris pour un petit maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur; et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime; mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'Iphigénie en Tauride. Mes russes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embrasse mille fois.

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 d'auguſte.

1757. MON héros, c'eſt en tremblant que je vous écris. Je n'aurai pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, ſans la maladie de ma nièce, j'aurais aſſurément fait le voyage. Je voudrais vous ſuivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'aſſiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce ſerait vous qui vous meſureriez contre le roi de Pruſſe; mais vous ſavez avec quelle ardeur je le ſouhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieuſement, vous voilà chargé d'une opération auſſi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, ſoit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, ſoit que vous vous adreſſiez au roi de Pruſſe, il eſt certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne ſais pas ce que c'eſt que la dernière victoire remportée ſur le duc de *Cumberland*; j'ignore ſi c'eſt une grande bataille; ſi les ennemis avaient aſſez de force, ſi les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens;

mais ce que je ſais; c'eſt que vous êtes dans la néceſſité de faire quelque choſe d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commiſſaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'eſt un M. de *la Porte* qui ſera ſans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'eſpère que vous en ſerez très-content. Vous le trouverez très-empreſſé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos ſuccès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, ſoyez auſſi heureux que le ſouhaitent votre ancien courtiſan le ſuiſſe *Voltaire* et ſa nièce.

LETTRE CL.

AU MEME.

(*A vous ſeul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choſes extraordinaires. En voici une qui ne l'eſt pas moins, et qui ne vous ſurprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Pruſſe s'eſt remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il eſt réſolu de ſe tuer, s'il eſt ſans reſſource; et madame la margrave ſa ſœur m'écrit qu'elle finira ſa vie, ſi le roi ſon frère finit la ſienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de

1757. M. le prince de *Soubise* eſt aux mains avec les Pruſſiens. Quelque choſe qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce ſera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Heſſe. Vous courez la plus belle carrière où on puiſſe entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Aſſyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laiſſer entrevoir combien je ſouhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me ſuis imaginé que, ſi l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adreſsât à vous qu'à tout autre: en un mot, j'ai haſardé cette idée ſans la donner comme conjecture ni comme conſeil; mais ſimplement comme un ſouhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1); et je vous

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres ſuivantes, et elle eût épargné de très-grands malheurs à la France, ſi elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raiſonnablement en attendre.

Lettre de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 ſeptembre 1757.

Je ſens, monſieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poſte où vous êtes pour négocier; je ſuis cependant très-perſuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* eſt fait pour ſigner des traités comme

en rends compte ſans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre perſonne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun ſuccès: mais ce qui n'a pas réuſſi dans un temps, peut réuſſir dans un autre, et chaque choſe 1757.

pour gagner des batailles. Je m'adreſſe à vous par un effet de l'eſtime que vous inſpirez à ceux qui ne vous connaiſſent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monſieur, de faire la paix, ſi on le veut bien. J'ignore quelles ſont vos inſtructions; mais, dans la ſuppoſition qu'aſſuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adreſſe M. *Delchetet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire eſpérer que votre cour conſerve encore quelque diſpoſition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me perſuader qu'une liaiſon, qui a duré ſeize années, n'ait pas laiſſé quelque trace dans les eſprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en ſoit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monſieur, aucune inſtruction relative aux propoſitions que je vous fais, je vous prie d'en demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des ſtatues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obſtacles immenſes, celui qui eſt ſur le point de ſubjuguer la Baſſe-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce ſera ſans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monſieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès ſi rapides, et ſoyez perſuadé que perſonne ne vous en aura plus de reconnaiſſance, monſieur le Duc, que votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

Réponſe de M. le maréchal de Richelieu au roi de Pruſſe.

SIRE,

Quelque ſupériorité que votre Majeſté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majeſté. Je crois que je ſervirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, ſi je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'aſſure votre

1757. a ſon point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois ſeulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puiſſe réſoudre le roi de Pruſſe à remettre tout entre vos mains, ce ne ſera que par madame la margrave ſa ſœur qu'on pourra y réuſſir.

J'eſpère que ma lettre ne ſera pas priſe par des houſards pruſſiens ou autrichiens; je ne ſigne ni ne date. Vous connaiſſez mon hermitage: j'oſe vous ſupplier de m'écrire ſeulement quatre mots qui m'inſtruiſent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre ſous votre protection une lettre pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange ſon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voiſin, qu'on dit très aimable et très-empreſſé à vous bien ſervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils ſont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

Majeſté que je n'ai ni inſtructions ni notions ſur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre Majeſté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponſe de l'affaire dont je ſuis convenu avec M. *Delchetet*.

Je ſens, comme je le dois, tout le prix des choſes flatteuſes que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, ſi j'oſe le dire; a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ſes bontés en le ſervant dans le grand ouvrage qu'il paraît déſirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais ſurtout pouvoir lui donner des preuves du profond reſpect avec lequel je ſuis, etc.

LETTRE

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les 1757.
eaux de Plombières, je ſuis bien malade, et je ſuis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fauſſe *Jeanne*, le déteſtable auteur de cette infame rapſodie. Elle eſt inconteſtablement de *la Beaumelle*; mais s'il n'eſt pas ars, il eſt en lieu où il doit ſe repentir.

On dit que c'eſt l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétabliſſement du parlement: ſi cela eſt, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon abſence; j'ai toujours craint que mes lettres ne paruſſent intéreſſées, et je me ſuis contenté d'applaudir à ſa fortune, ſans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Pruſſe feſait autrefois des vers contre lui, que ce ſerait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre.

Les affaires de ce roi, mon ancien diſciple et mon ancien perſécuteur, vont de mal en pis. Je ne ſais ſi je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois ſemaines: *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéreſſé à mes ſuccès et à mes malheurs*; il ne me reſte *qu'à vendre cher ma vie*, etc. etc. Sa

1757. ſœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faibleſſe humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Briſard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'inſtruire de ſon admiſſion dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'eſpère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux ſon armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, ſavez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, ſa juſtification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéiſſe à vos ordres tragiques.

. . . . *Si qua*
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſent tendrement.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de ſon compère. Le compère eſt-il malade? mépriſe-t-il ſes anciens amis parce qu'ils ſont des ſuiſſes? eſt-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis?* S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez paſſer l'hiver à Lauſanne, dans une très-belle maiſon que je viens d'ajuſter, et puis venez paſſer l'été aux Délices; on vous donnera des ſpectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, meſſieurs les Pariſiens, qu'il y a des plaiſirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des caſaniers. Ecrivez-moi donc: morbleu, quel pareſſeux! Adieu. *Vale, amice.*

1757.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

1757. Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui font venus bravement faire inoculer leurs fils unique à Genève. Ils viennent fouvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, fans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs paffables. J'ai eu le plaifir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, fouhaité des *Clairon* et des *le Kain*; mais on ne peut tout avoir. C'eft vous, mon cher et refpectable ami, que je fouhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans fon cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raifons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en fupplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce ferait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuferons à donner des effais fur notre petit théâtre

de Laufanne, et nous vous enverrons ces effais; 1757.
mais point de Paris à préfent. Comptez que ce n'eft point dégoût, c'eft fageffe: car, en vérité, rien n'eft fi fage que de s'amufer paifiblement de fes travaux, fans les expofer aux critiques de votre parterre. Je vous fupplie inftamment de me mander s'il eft vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maifon du roi de Pruffe, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui fera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois affez fouvent des lettres du roi de Pruffe, beaucoup plus fingulières, beaucoup plus étranges que toute fa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chofe eft curieufe. Je vois tout à préfent avec tranquillité. Je fuis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y ferais pas fi l'envie et le brigandage, qui règnent à Paris dans la littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne fanté. Je vous embraffe tendrement, mon cher et refpectable ami.

LETTRE CLIV.

A M. DARGET.

Aux Délices, 5 octobre.

1757. BÉNIS ſoient les ruſſes qui m'ont procuré une de vos lettres mon cher Monſieur. Vous êtes un homme charmant, on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au beſoin. Mais comment l'écrit, que vous avez la bonté de m'envoyer, vous eſt-il parvenu ? Savez-vous bien que c'eſt pour moi que le roi de Pruſſe avait bien voulu faire rédiger ce mémoire ? Il eſt parmi mes paperaſſes depuis 1738, et j'en ai même fait uſage dans les dernières éditions de la vie de *Charles XII*. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus beſoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il eſt vrai que l'impératrice de Ruſſie a paru ſouhaiter que je travaillaſſe à l'hiſtoire du règne de ſon père, et que je donnaſſe au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choſes que M. de *Vokenrodt* a dites, étaient vraies autrefois, et ne le ſont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maiſons de bois ; c'eſt à préſent une ville plus belle que Berlin, peuplée de plus de trois cents mille hommes ; tout s'eſt perfectionné à-peu-près dans cette proportion. Le czar a créé, et ſes ſucceſſeurs ont achevé. On m'envoie toutes les

archives de *Pierre le grand*. Mon intention n'eſt pas de dire, combien il y avait de veſſies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il feſait boire aux filles d'honneur à leur déjeuné; mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne nous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Ruſſes viendraient à Kœnigsberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de *Richelieu* ſerait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'eſt que le roi de Pruſſe m'écrive aujourd'hui, et que je ſois occupé à le conſoler. Nous voilà tous éparpillez. Vous ſouvenez-vous qu'entre vous et *Algarotti* c'était à qui décamperait le premier ? Mais que devient votre fils ? eſt-il toujours là ? ou bien avez-vous la conſolation de le voir auprès de vous ? je vous ſerais très-obligé de m'en inſtruire. J'aime encore mieux des mémoires ſur ce qui vous regarde que ſur l'empire de Ruſſie ; cependant, puiſque vous avez encore quelques anecdotes ſur ce pays-là, je vous ſerai auſſi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contreſigné *Bouret* : cette voye eſt prompte et ſûre. Je m'amuſerai dans ma douce retraite avec l'empire de Ruſſie, et je verrai en philoſophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. du *Verney* doit être déjà bien ſatisfait des ſuccès de cet établiſſement par lequel il s'immortaliſe. Il faut qu'il

1757. travaille, et qu'il soit utile, jusqu'au dernier moment de sa vie. Je me flatte que la vôtre est heureuse, que votre emploi vous laisse du loisir, et que vous ne vous repentez pas d'avoir quitté les bords de la Sprée. Il ne reste plus là que ce pauvre d'Argens; je le plains, mais je plains encore plus son maître. Mon jardin est beaucoup plus agréable que celui de Potsdam, et heureusement on n'y fait point de parade. Je me laisse aller, comme je peux, au plaisir de m'entretenir avec vous sans beaucoup de suite; mais avec le plaisir qu'on sent à causer avec son compatriote et son ami. Il me semble que nous nous retrouvons; je crois vous voir et vous entendre, conservez votre amitié

Au suisse Voltaire.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui est plaisant, mon cher ange : M. *Darget* m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans les temps de disette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous fesons ici des mariages; nous rendons service, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raison. 1757.

Mille tendres respects.

LETTRE CLVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

1757. JE fais bien que quand on fait des marches favantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de fuiffe. Mais, en vérité, Monfeigneur, je vous ai mandé une anecdote affez fingulière, affez intéreffante, affez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laiffer dans l'incertitude inquiétante fi vous avez reçu ou non ma lettre. Les chofes font toujours dans le même état. On perfifte dans la première réfolution qu'on avait prife: on dit qu'on l'exécutera, fi l'on eft pouffé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de confeiller qu'on s'adreffât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un fecrétaire, à votre ancien courtifan le fuiffe *Voltaire*, fi vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fefais part d'une chofe auffi fingulière.

Madame *Denis* fe porte toujours fort mal, et vous préfente fes hommages, auffi-bien que le folitaire votre admirateur affligé de votre filence.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA eft d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auffi nobles que vous: vous trouverez le premier acte affez changé. C'eft toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je fuis abymé dans la profe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais; on s'eft mis à venir dans mes retraites: il faut recevoir fon monde, dîner, fe tuer, et, qui pis eft, perdre fon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eft-à-dire coupable d'aimer comme une folle, fans avoir d'autres motifs de la fuite que les craintes que l'amour lui a infpirées pour fon amant. Je ferai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureufe plus favorablement que Rome fauvée et qu'Orefte; cela n'eft pas jufte. Une fcène de *Cicéron*, une fcène de *Céfar* font plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaiffée. Le fujet de Fanime eft bien trivial, bien ufé; mais enfin, vos premières loges font compofées de perfonnes qui connaiffent mieux l'amour que l'hiftoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a caufe gagnée 1757.

1757. avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rofe pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raifon.

Je ne décide pas plus entre *Brifard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, felon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choifirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon vifage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle faffe une copie de ce hareng foret; mais elle eft actuellement avec fon ami et fes dindons dans fa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne fuis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partifans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un fot. Je m'intéreffe à fa gloire par amour propre, et je fuis bien aife en même temps, par raifon et par équité, qu'il foit un peu puni. Je veux voir fi l'adverfité le ramènera à la philofophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philofophe; le défefpoir l'emportait: ce n'eft pas un rôle défagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occafion des confeils très-paternels (*). L'anecdote eft curieufe. Sa vie et, révérence parler, la mienne font de plaifans contraftes: mais enfin, il avoue que je fuis plus heureux que lui; c'eft un grand point et une belle leçon. Mille refpects à tous les anges.

(*) Voyez la Correfpondance du roi, année 1757.

LETTRE CLVIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 9 de novembre.

VOUS aurez votre part, mon cher et ancien ami, 1757. à l'hiftoire de Ruffie, fi ma mauvaife fanté me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau préfent. Ce gros Manftein eft, je penfe, celui qui a été maffacré par des pandours. Il eft plaifant que lui, qui était auffi pandour qu'eux, fe foit avifé d'être auteur. Je lui avais confeillé de retrancher au moins le récit de fon bel exploit de recors quand il alla faifir le maréchal de *Munich*, et qu'il l'emmena garotté avec fon écharpe. Je me fouviens que le maréchal *Keit* était de mon avis et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel fe vantât de cette action d'huiffier à verge. Mais je vois, par votre manufcrit, qu'il n'a pu réfifter au plaifir que donne la gloire, fon nouveau maître l'a toujours aimée et ne l'a pas toujours bien connue. Ce *Pyrrhus* n'a pas toujours écouté fes *Cinéas*. Je ne fuis pas furpris qu'il vous ait rendu votre fils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant fortît avec lui? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas à ce que j'efpère) ce bien devrait revenir aux parens de fa mère; mais les parens de fa mère n'étaient pas, ce me femble, fes fujets.

Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre confolation, vous êtes tranquille; et il paraît que vous

1757. avez borné vos désirs. Car, si je ne me trompe, vous étiez à portée de faire une fortune assez considérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont disposé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Croismare*, et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuscrits, (je vous les renverrai dans quelques semaines) le fatras de mes rêveries imprimées que les *Cramer* de Genève sont chargés de vous faire remettre. Si on m'avait consulté pour l'impression, il y en aurait quatre fois moins; mais la manie des gens à bibliothéque est aussi grande, que celle des auteurs. *Poco e bene*, devrait être la devise des barbouilleurs de papiers et des lecteurs; c'est justement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lausanne, et de planter des jardins près de Genève. Chacun à son Sans-Souci; mais les housards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous pussiez voir mes retraites: nous avons tous les jours du monde de Paris, et vous êtes l'homme que je désirerais le plus de posséder. Mais il faut y renoncer, et me contenter de vous aimer de loin. Adieu conservez-moi un souvenir qui m'est bien cher.

LETTRE CLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de novembre.

VOUS avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi: vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé Fanime et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie*; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère. 1757.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit

1757. une armée de cinquante mille hommes (*). Quelle honte pour notre nation ! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait-là le temps de les quitter, si, malheureusement, je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'hôtel de ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le payement: vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

Le

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les anecdotes égyptiennes et syriennes. 1757.

Puisque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raison ; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé *Grifon* : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne sais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

LETTRE CLX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

1757. JE reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adreſſée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette mépriſe du voiſinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre: je vous y diſais à peu-près les mêmes choſes que vous me dites.

Je vous demandais ſi vous vous étiez déjà miſe au rang des bons citoyens qui donnent leur vaiſſelle d'argent à l'Etat; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande vilaine, triſte et gaie, riche et pauvre, raiſonneuſe et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous ſommes amuſés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui ſoient actuellement à Turin: ces yeux ſont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambaſſadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous diſions: Ah, ſi elle était là! ſi le grand écuyer de *Cyrus*, ſi le juriſconſulte étaient avec elle, ils verraient les

choſes bien changées! ils ſeraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique* ne vous déplaiſe, d'ordre ionique bâti, achevé à Tourney; et cela n'eſt point *ironique*: ce n'eſt point pour inſulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous. 1757.

Luc eſt toujours *Luc*, très-embarraſſé et n'embarraſſant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvriſſant, l'enſanglantant, et feſant des vers, et m'écrivant quelquefois les choſes du monde les plus ſingulières. M. le duc de *Choiſeul*, qui a plus d'eſprit que lui, et un meilleur eſprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je ſuis plus ſenſible qu'au commerce de *Luc*. Je compte auſſi ſur les bontés de madame de *Pompadour*; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

LETTRE CLXI.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

1757. C'EST à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de *Kerseboum*, magistrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul se trouva très-juste: car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas mal-aisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, Monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juste le

dénombrement des combattans du peuple d'Israël, qui se trouva de six cents mille hommes au bout de 1757. deux cents quinze ans, tous descendans de *Jacob*, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont presque autant exagéré que l'historien *Josephe* qui comptait douze cents mille ames dans Jérusalem, pendant le siège. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitans: le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34, à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans: il y naît environ sept cents soixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela posé, Monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif,

1757. ne donne à Clermont que 1324 feux ; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13240 têtes : et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé ; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu ; mettons-en six, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille, sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, Monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement ; elle me remplit d'estime pour vous, Monsieur ; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne

foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paye pas la moindre taxe au souverain, 1757.
et où cependant le souverain est très-riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin ?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miscuit utile dulci* voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens, et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie,

1757. après m'avoir forcé par des séductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar *Pierre* et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir

la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé 1757.
le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LETTRE CLXIII.

AU MEME.

2 de décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. *L. de B.* la lettre que je vous écris (*)? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour

(*) L'abbé de *Bernis*.

1757. faire des bandages à nos bleſſés. Quel plaiſir pour lui! que de générosités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaiſanteries! Cependant, je le tiens perdu ſi on veut le perdre et ſe bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de rendre l'Autriche plus puiſſante que du temps de *Ferdinand II*, et de ſe ruiner pour l'agrandir! Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange.

Nota benè que ce que j'ai confié à M. *L. de B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

LETTRE CLXIV.

AU MEME.

3 de décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et reſpectable ami, un petit barbouillage aſſez indéchiffrable, avec une lettre oſtenſible pour une perſonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choſes à y ajouter, mais l'état de la ſanté de madame d'*Argental* doit paſſer devant. Je voudrais que vous fuſſiez tous ici comme

madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les ſaigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine*; il l'a tirée de la mort. 1757.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat*; c'eſt pourtant un joli ſalmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne ſais où prendre madame de *Fontaine* à préſent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéreſſer, depuis que vous voulez bien avoir la triſte reſſemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la conſolation de vous regarder ſur toile, et de dire: voilà celui pour qui ſeul je regrette Paris? C'eſt à moi à demander votre portrait, c'eſt moi qui ai beſoin de conſolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il eſt certain qu'on a pris ou donné furieuſement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correſpondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte ſingulier! Je voudrais qu'on fût auſſi perſuadé de mes ſentimens à la cour de France qu'on l'eſt à la cour de l'impératrice. Mais, quels que ſoient les ſentimens d'un particulier obſcur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque choſe, la perſonne en queſtion devrait me ſavoir un aſſez grand gré des choſes que je lui a confiées. S'il a penſé que cette confidence était la ſuite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Pruſſe, et ſi une autre perſonne a eu la même idée,

tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits
1757. d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? Ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte; il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui fesant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à *Darget* comme il fut un jour

repoussé et houspillé: il avait beau crier, je suis secrétaire; on le bourrait toujours. 1757.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez sur-tout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot; c'est que si on vous disait: *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'accommoder:* vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille:

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive

un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu
de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir : voilà ce 1757.
que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

LETTRE CLXV.

A M. DARGET.

MON cher et ancien ami, j'ai lu le projet de l'hôpital, il en faudrait un bien grand pour y mettre nos pauvres soldats de l'armée de Soubise, qui ont manqué bien long-temps de pain. Heureusement les autrichiens nous vengent, ils gagnent une bataille longue et meurtrière sous les murs de Breslau, ils prennent le prince de Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'impératrice reprend sa chère Silésie excepté *Neiss* et la Barbarini, qu'elle n'a pas encore, mais qu'elle aura surement à moins d'un miracle ; et Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je lui donne des conseils de *Cinéas*, et j'ai peur qu'il ne finisse bientôt comme *Pyrrhus*. Vous souvenez-vous de quel air je prenais la liberté de corriger ses vers et sa prose ? Je lui parle de même sur son état. C'est la seule vengeance que je puisse prendre, et elle est fort honnête. Sa gloire est en sureté après nous avoir bien battus, et nous avoir accablés de bons mots et de caresses. Il ne devrait plus songer qu'à vivre tranquille, à ne pas s'exposer à la cérémonie du ban de l'empire, et à devenir philosophe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte que M. de *Richelieu* fera décimer les hano-

vriens. Je ne sais comment les sujets du roi d'An- 1757.
gleterre se sont mis à mériter la hart sur terre et
sur mer.

LETTRE CLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de décembre.

MON cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué son panier de fleurs contre le porte-feuille de ministre. J'en suis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Contest* n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*.

Rengainez mes inquiétudes ; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

LETTRE CLXVII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 10 de décembre.

1757. Je reviens à l'hôpital dont j'étais parti: il eſt clair que cette maiſon ne ſera pas ſi tôt fondée; mais je vous prie d'aſſurer M. de *Chamouſſet* de ma ſincère et ſtérile eſtime; je voudrais qu'on le fît prévôt des marchands. Il eſt honteux qu'un homme qui a des intentions ſi nobles, et qui paraît ſi exact et ſi laborieux, ne ſoit pas en place: c'eſt un malheur public, qu'il ne ſoit pas employé.

Mais vous! quand le ſerez vous? vous êtes une preuve que les talens ne ſont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin, mais je ſuis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris où vous deviez trouver tout. Mes complimens, je vous prie, au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes

v. diener

Voltaire.

LETTRE

LETTRE CLXVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareſſeuſe nièce? Comment vous portez-vous? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaiſe? d'*Alembert* ſe chargera de le donner, puiſqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lauſanne; cela eſt plus gai que le ſquelette d'un vieil académicien. 1757.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'eſt paſſé d'étranges choſes. J'ai conſolé *Luc*; je lui ai donné des conſeils de philoſophe, et il a été trop roi pour les ſuivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit: *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Merſbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier; que Breſlau appartient du

1757. 23 novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à présent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe ? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* est venue faire inoculer son fils : madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander aussi ? J'embrasse toute votre famille, et vous sur-tout, et de tout mon cœur.

LETTRE CLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je suis un bon suisse qui avait trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu

dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons ; elles se sont bornées, 1757. comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse, pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses ; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de *Marie-Thérèse* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs ; il ne revenait

1757. peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout ſera réparé. Vous voyez que je ſuis auſſi bon français que bon ſuiſſe. Tout bon que je ſuis, j'ai toujours ſur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Pruſſe eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il eſt difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breſlau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg; je n'en veux rien croire: ce ſont des hérétiques qui le mandent; paſſons vite.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain: voilà des nouvelles du tripot aſſez agréables. Le tripot de la guerre n'eſt pas ſi plaiſant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie eſt là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de ſalmigondis: cela eſt philoſophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lauſanne. Vous verrez, mon cher ange, des écoſſais franciſés, des *Douglas* qui ont des terres dans mon voiſinage, qui ont un procès au conſeil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baiſe pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela eſt drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos.*

LETTRE CLXX.

AU MEME.

A Lauſanne, 20 de décembre, au ſoir.

QUAND les Pruſſiens tuent tant de monde, il faut 1757.
bien auſſi que je vous aſſaſſine de lettres, mon cher ange. Il eſt difficile que vous ayez ſu, plutôt que nous autres Suiſſes, la nouvelle victoire du roi de Pruſſe, près de Neumarck en Siléſie. Ce diable de *Salomon* eſt un terrible philiſtin. La renommée le dit déjà dans Breſlau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire: car, ſi cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cent millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préſerve. Peut-on ſonger à des Fanime, à l'eau roſe, quand on joue des tragédies ſi ſanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, ſi vous êtes content, ſi vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour conſoler le ſuiſſe.

LETTRE CLXXI.

A M. VERNES.

A Lausanne, le 24 de décembre.

1757. VOICI, Monsieur, ce que me mande M. d'*Alembert* : *J'écris à votre ami ; monsieur Vernes , il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs n'ont pas lu l'article* Genève , *ou qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas.*

Or , puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris , communiquez-moi donc, mon cher ami , cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie , et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement , en général , que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres , vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde , de n'avoir que de pareilles plaintes à faire , tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix , cette humanité , cette tolérance qui console le genre-humain de tous les maux auxquels il est condamné ! Qu'ils détestent le meurtre abominable de *Servet* , et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris, doit détester l'assassinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg* , et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre

des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier , et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant. 1757.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes , mais frères , mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu , et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui , qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance , je suis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE CLXXII.

AU MEME.

A Lausanne, le 29 de décembre.

OUI , je vous tiens , mon ami , et , tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe , vous n'y changerez jamais rien , et que vous ne mettrez jamais , comme milord *Pierre* , ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens , et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est

(*) Le catéchisme du pasteur *Vernes*.

1757. vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de *Prades*, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de *Prades* l'a confessée et communiée ; mais avouez que c'est une singulière destinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac ? Il aurait signé votre catéchisme et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo*, *et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'Encyclopédie que vous pensez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant *Athanase ?* le bon homme *Abausit* ne rit-il pas dans sa barbe ? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infames, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le savoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

D'*Alembert* est *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je suis tout à vous, très-tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous supplie instamment de rendre gloire à la

vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, etc. etc. etc. etc. etc. etc. 1757.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 de janvier.

Le roi de Prusse, en parlant à M. *Mitchel*, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à présent ? Nous laissons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaissais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à qui nous ne payons pas de subsides, répliqua *Mitchel* : aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne vous assiste pas. 1758.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère ?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île ? c'est l'affaire de M. de *Boulogne*, de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler

1758. fous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les confoler. Nous allons, nous autres fuiffes donner nos comédies gratis ; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais auffi nous ne fommes point fifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raifon ; et, fi cette femme et Fanime font plaifir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre affez bon. Il ne peint qu'en paftel : il travaillera fur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et refpectable ami; cela eft bien jufte. Il y a une comédie du roi de Pruffe, intitulée le Singe de la mode : nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de fi terribles tragédies en Allemagne. La cataftrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraferait tout, quand vous autres le teniez pour écrafé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'effuyais de loin fes larmes que je ne veux plus effuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah ! fi vous pouviez voir ma maifon qui forme un cintre fur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et fept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je fuis trop loin de vous.

LETTRE CLXXIV.

A M. DARGET.

A Laufanne, 8 de janvier.

Vous me mandez, mon cher et ancien compagnon de Potfdam, comment *Cinéas* s'eft raccommodé avec *Pyrrhus*. C'eft premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'eft qu'enfuite il eut la bonté de m'offrir fa clef qui n'eft pas celle du paradis, et toutes fes faveurs qui ne conviennent plus à mon âge ; c'eft qu'une de fes fœurs, qui m'a toujours confervé fes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui fe renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philofophe-guerrier-malin-fingulier-brillant-fier-modefte, etc. et le fuiffe *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, foit de Laufanne, foit des Délices : nos converfations pourraient être amufantes. Il n'y a point de plus bel afpect dans le monde que celui de ma maifon de Laufanne. Figurez-vous quinze croifées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terraffe qui domine fur cent jardins, ce même lac qui préfente un vafte miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jufqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maifon où je ne fuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une parifienne. Nous y fefons beaucoup 1758.

1758. meilleure chère que *Pyrrhus* ; mais il faudrait un eſtomac : c'eſt un point ſans lequel il eſt difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; ſi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'eſt ainſi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuſes, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunſwick*. Il eſt vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de piſtoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour ſeconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Pruſſe a la vue baſſe et la tête vive ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de ſon armée a été diſciplinée pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuſes, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui ſont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils eſcamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent ſix à ſept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me feſait ſes adieux en vers et en proſe, et le voilà qui, par ſa célérité et par la diſcipline de ſes ſoldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breſlau, a plus de quarante mille priſonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette ſanglante tragédie, ſi vive et ſi compliquée.

Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces 1758.
grands événemens du meilleur des mondes poſſibles.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne fait ſouvent ce qu'elle dit. Je ſerais fâché que le roi de Pruſſe fît pendre ſes lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney* ; vous ne me dites rien de vous. Je vous embraſſe bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le ſuiſſe V.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lauſanne, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et reſpectable ami, mais rien de M. de *Choiſeul*. J'ai préſumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agiſſait d'obtenir un congé pour monſieur ſon fils bleſſé et priſonnier. Je doute fort que le roi de Pruſſe voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'eſt preſcrites, et je ſuis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiſeul*, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un génevois qui eſt dans le même cas, et qui, probablement, reſtera eſtropié à Merſbourg.

Mais le roi de Pruſſe a une ſœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus preſſante, et je lui ai recommandé M. le marquis de

1758. *Choiseul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige : aussi Schweidnitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de *Richelieu* ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille ? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus ! Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'*Argental* et à tout ange.

LETTRE CLXXVI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Lausanne, 26 de janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser 1758.
la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'*Alembert.* Il faut d'abord que je justifie M. *Constant* que vous appelez *gros suisse.* Il n'est ni suisse ni gros. Nous autres lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine.* On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage ; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti.* Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme : je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre ; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais : elle voulait

1758. que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde: il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos: car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens: les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève*: la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbac; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux: on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être. 1758.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de-là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lauſanne, le 3 de février.

1758. MON adorable gouverneur, béni ſoit le ſieur *Légier* et ſes conſorts, et ſes mauvais vers, et ſa ſottiſe, puiſque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne ſuis ſenſible qu'aux marques généreuſes de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoiſes et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux eſprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'hiſtoire des inſectes, ainſi ne prenons pas garde à leur exiſtence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle eſt auſſi ſenſible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle: vous l'aimeriez davantage ſi vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, ſur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureuſement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monſieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de ſa préſence réelle.

Les infamies et les perſécutions dont on a affublé nos philoſophes *Diderot* et d'*Alembert*, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*.

Je perſiſte toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille ſouſcripteurs ſe joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public eſt la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. 1758.

Vous avez vu, ſans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette égliſe calviniſte de n'être pas chrétienne; vous ſavez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profeſſion de foi dans laquelle ils réſument, pour ſolde totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jéſus*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voiſins leur reprochent à préſent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet*; c'eſt un bon article pour l'hiſtoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'hiſtoire des meurtres qui va ſe rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée; ſon biſaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg réſiſter mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de-là, je reviens à Lauſanne pour nos ſpectacles; cela eſt plus ſenſé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je ſuis pénétré de la plus tendre et de la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, et à qui je ſerai attaché toute ma vie.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 de février.

1758. Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choiseul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et sur-tout au prince *Henri* qui a prévenu sa sœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-aimable; ce n'est pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré

aux bêtes; et une médaille pour deux succès qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'est apparemment celle-là qu'on donnera. 1758.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers; nous n'avons point de cabales: on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame *Denis* est devenue supérieure dans les rôles de mère; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous: nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades: voilà l'état des choses. Je suis très-touché de l'état de madame d'*Argental*; il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter *Esculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle; de-là, dans une terre qui est à M. de *Mondorge* ou à son frère; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? Ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps? Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre suisse des Treize-Cantons.

LETTRE CLXXIX.

AU MEME.

A Lausanne, ce 9 de février.

1758. AVEZ-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute: ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanime et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim*, *vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*?

LETTRE CLXXX.

A M. DARGET.

A Lausanne, 10 février.

JE vois avec douleur, mon cher et ancien ami, 1758.
que, dans le meilleur des mondes possibles de *Leibnitz*, vous paraissez n'avoir pas le meilleur lot; et que lorsque *tout est bien*, votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne semblez guère plus content de votre fortune que de votre vessie. *Durum*, *sed levius fit patientiâ*. J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talens ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très-considérable; si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez l'*auream mediocritatem* d'*Horace*. Mais il faut songer à votre santé, qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très-bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans les souffrances continuelles. Vous êtes à portée des soulagemens: que seriez-vous devenu en Prusse loin des secours? Vous me paraissez bien informé de ce pays-là. Je crois celui, qui en est le maître encore, plus malheureux cent fois que vous. Sa santé est très-dérangée; il n'a ni

1758. plaiſirs ni amis ; et il eſt embarraſſé dans un labyrinthe, dont on ne peut ſortir qu'à travers des flots de ſang. Quelque choſe qui arrive, il eſt à plaindre. Il eſt difficile que la France et l'Autriche lui pardonnent, et qu'à la longue il ne ſuccombe pas.

J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince de Pruſſe, qui me venait voir quelquefois ; ne vous en reſſouvenez-vous point ? il me ſemble qu'il était originaire de Saxe. Le général *Kiow* l'était auſſi, mais je ne le crois point arquebuſé comme on l'a dit. Je ne crois point non plus au carcan de l'abbé de *Prades*. Comment, et en quoi aurait-il trahi le roi de Pruſſe ? il n'était certainement auprès du roi, en campagne, que pour lui faire la lecture. Du moins le roi me l'a mandé ainſi, quatre jours avant la bataille de Roſbach. Il ne lui feſait point part de ſes deſſeins militaires, qu'il ne confie pas même à ſes officiers-généraux, il ne le chargeait pas de négociations. L'abbé de *Prades* n'avait pas plus de crédit à Breſlau que vous et moi ; il n'y connaît perſonne. Je maintiens qu'il n'a pu trahir le roi de Pruſſe. Il aura écrit quelque lettre indiſcrète ; et ce qui n'eſt point un crime ailleurs, en eſt un dans ce pays-là, vu les circonſtances préſentes. Voilà ce que je penſe ; je crois l'abbé de *Prades* auſſi mauvais chrétien que la *Métrie* ; mais ce n'eſt point un traître. Je peux me tromper, j'attendrai que le temps me déſabuſe.

Le prince *Henri* m'a fait l'honneur de m'écrire de Dreſde, où il eſt adoré. La princeſſe *Amélie* eſt allée à Breſlau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Bareith a une ſanté pire que la vôtre. Elle eſt enchantée des victoires de ſon frère ; mais

elle craint les revers, et elle eſt laſſe de tant de dévaſtations. Comptez qu'on doit ſe trouver très-heureux dans une douce retraite. Ce M. *Coſte* dont vous me parlez, n'eſt-il pas parent du traducteur de Locke ? 1758.

Le papier me manque. *Vale, et me ama.* V.

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lauſanne, 13 de février.

Je reçois, Monſieur, une réponſe à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne ſavais pas que vous euſſiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothéque. Il y a là bien des inutilités ; mais, ſi on ſe réduiſait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles ; et celui de *Génie* n'eſt pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'eſt-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* feſait des vers, et qui a l'inſolence de condamner, devant le roi, un livre muni du ſceau du roi ? Ces marauds-là ont peut-être raiſon de crier contre la vérité, et de ſonner l'alarme quand leur ennemi eſt aux portes ; mais on n'a pas raiſon de ſouffrir leurs impertinentes et puniſſables clameurs.

Voilà le temps où tous les philoſophes devraient ſe réunir. Les fanatiques et les fripons forment de

1758. gros bataillons, et les philofophes difperfés fe laiffent battre en détail : on les égorge un à un; et, pendant qu'ils font fous le couteau, ils fe brouillent enfemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit fur *Diderot* et confors, vous ferez une action de grand général de les engager à fe joindre tous, à marcher ferré, à demander juftice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, juftice et liberté honnête. Il eft infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me femble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'eft à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous penfez comme il faut d'Iphigénie en Crimée; mais ce n'eft pas la première fois que les badauds de Paris fe font trompés, et ce ne fera pas la dernière.

Vous perfiftez donc dans le goût de la phyfique; c'eft un amufement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'hiftoire naturelle ? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raifon ; un jour en foufflant mon feu, je me mis à fonger pourquoi du bois fefait de la flamme ; perfonne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de phyfique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir fi je fais comment ils croiffent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne favez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être ferutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanifme; et, excepté les découvertes de *Newton*

et de deux ou trois autres, tout eft fyftême abfurde; l'hiftoire de *Gargantua* vaut mieux. 1758.

Ma phyfique eft réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'eft encore une belle invention que les poëles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuifinier eft encore un brave phyficien ; cela eft rare à Laufanne. Plût à Dieu que le mien pût vous fervir de nos groffes truites, et que je fuffe affez heureux pour philofopher avec vous le long de mon beau lac de Laufanne à Genève.

Recevez les tendres refpects du vieux fuiffe *V.*

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufanne, 25 de février.

Il ne s'agit point, mon cher et refpectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie, ils font à préfent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre fes mains, au fujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

Il faut que mon ame foit bien à fon aife pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau fuccès. Je jouais *Mohadar*; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme

1758. de père mieux que *Sarrazin*; ce n'eſt point vanité, c'eſt vérité. Quand je dis mieux, j'entends ſi bien, que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon ſacriſtain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes! et un bonnet! non, jamais il n'y eut de ſi beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loiſir, ſi DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des ſibarites, fort au-deſſous des Athéniens, dans le ſiècle préſent. La décadence eſt arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux; mais vous leur reſſemblez dans votre inconſtance: vous traitiez le roi de Pruſſe de *Mandrin*, il y a ſix mois; aujourd'hui c'eſt *Alexandre*. Dieu vous béniſſe; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompenſé l'Iphigénie en Crimée, comme il récompenſa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'eſt vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfeſant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin*? Je ſuis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il paſſât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans leſquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il eſt vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* ſur le cœur ma chambellanie; mais je n'en ſuis pas moins content dans la retraite que j'ai

choiſie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de conſidération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janſéniſte ou moliniſte pour avoir des appuis. J'aime un pays où les ſouverains viennent ſouper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera *Enide*? Si c'eſt la *Gauſſin*, elle a les feſſes trop avalées, et elle eſt trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, ſon mari ſe forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris ſont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchiſſemens pour toute la ſalle; enſuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand ſouper. C'eſt ainſi que l'hiver ſe paſſe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, etc. 1758.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève juſtifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne diſent point que l'enfer ſoit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles: ils ne diſent point *Jéſus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils diſent qu'ils ont pour lui plus que du reſpect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils ſe déclarent, en un mot, chrétiens déiſtes.

LETTRE CLXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lausanne, le 3 de mars.

1758. JE reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes ; vers et prose, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché, que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire, attendu qu'on va réimprimer cette Histoire générale, ce portrait des sottises et des horreurs du genre-humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très-joli théâtre ; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiselle *Clairon*, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, sans vanité, que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien sentie, très-bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté ; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du

goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. 1758.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans, à mes vignes, à mes tulipes ; et de-là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire ; et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies : et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des petites-maisons ; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait

1758. d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'osera, ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 7 de mars.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de *Tençin ?* a-t-il laissé quelque chose à son *Goussaut ?* viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait-là une belle occasion pour madame d'*Argental* de venir consulter *Tronchin* ; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu, dans cet oncle, un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste, mon cher ange, à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller sur le Véser ? est-il encore fâché contre moi, de ce que madame *Denis* étant très-malade des suites de cette ancienne cuisse, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal qui, en passant le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

LETTRE CLXXXV.

AU MEME.

A Lausanne, 12 de mars.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle *Aïssé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circassienne était plus naïve qu'une champenoise ; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous, comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées ; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume ; je vous supplie de vouloir bien me les

1758. renvoyer contre-signés, ou de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très-fâché que ces deux hommes nécessaires l'un à l'autre, soient désunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer Fanime et Alzire. Mademoiselle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits ;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

Pourquoi cela, Mademoiselle ? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'Alzire demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. *Colardeau* est remonté sur son Astarbé ; je ne sais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide !

Comment se porte madame d'*Argental* ? quelles nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

1758.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LINANT. (*)

A Lausanne, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes ;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur ; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausanne : il y a suisses et suisses ; ceux de Lausanne diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausanne, le 14 de mars.

MONSIEUR,

1758. IL y a long-temps que je respectais votre nom ; et votre histoire militaire des Suisses en France m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France ; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de *Richelieu* ; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, sur-tout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le

génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes, 1758.
qui n'ont pas changé le destin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, près de Genève.

VOUS me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes ; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve

1758. le théâtre petit ; c'eſt aſſez que votre héros ne le ſoit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros, en ſage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Vous voudriez, ſans doute, de meilleurs vers, Monſieur, et moi auſſi ; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une choſe à laquelle je ſens que je ne renoncerai jamais, c'eſt aux ſentimens d'eſtime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte proſe et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ AUBERT, *à Paris.*

Aux Délices, 22 de mars.

JE n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je ſuis de retour, la lettre pleine d'eſprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-temps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celle du Merle, du Patriarche, des Fourmis, ſont de ce nombre. De telles fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paraiſſait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettait les longues lettres ; je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite et à votre préſent. 1758.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime que je vous dois, etc.

LETTRE CXC.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

DIEU conſerve votre ſanté, Madame ! Je vous tiens ce propos parce que je ſuis revenu malade à ma retraite des Délices, et je ſens que, ſans la ſanté, on n'a ni plaiſir, ni philoſophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais ſur-tout de ne me pas trouver à la naiſſance de *la Fille d'Ariſtide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame ſa mère. *Melpomène* et *Thalie* ſont donc logées dans la même maiſon ? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres, et très-peu le monde ; mais c'eſt le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde eſt fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur.

(*) Comédie de madame de *Graffigni*, repréſentée le 29 avril 1758.

1758. Vous le peindrez tous deux ; vous, Madame, avec le pinceau de *Ménandre*, et lui, avec ceux d'*Euripide* ; car vous voilà tous deux grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juſte ſur le théâtre, il a fallu chercher dans l'ancienne Gréce : nous n'avons eu que *Louis XIII* qui ait eu ce beau ſurnom ; DIEU ſait comme il le méritait. Ce titre de *juſte* fut la définition d'*Ariſtide*, et le ſobriquet de *Louis XIII*.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du miniſtre plus grand que juſte de *Louis le juſte*, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracaſſeries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ſes lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de ſa converſation ; il m'a abandonné : c'eſt depuis qu'il eſt allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ; mais, préciſément dans ce temps-là, une des cuiſſes de ma nièce s'aviſa de devenir auſſi groſſe que ſon corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une ſuite de la belle peur que le roi de Pruſſe lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur, avaient la cuiſſe enflée, il faudrait élargir bien des chauſſes. Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas ſacrifier une cuiſſe pour le voyage de Strasbourg ; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me ſuis dépiqué avec le roi de Pruſſe qui eſt beaucoup plus régulier que lui ; mais je ſens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros pruſſien.

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux ; ma deſtinée ne le veut pas ; elle m'a fait ſuiſſe et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui ſait vivre dans la retraite ; cela n'eſt pas aiſé aux grands de ce monde, mais cela eſt très-facile pour les petits. 1758.

Je me trouve fort bien, et je ſuis toujours, Madame, votre très-fidèle ſuiſſe, *Voltaire*.

LETTRE CXCI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur ſon motet français :
Les Iſraélites ſur la montagne d'Oreb.

Mars.

MON cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre ſouvenir, et de votre beau mandement iſraélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'eſt dommage que *Moïſe* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle eſt au-deſſus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaiſé la ſoif des buveurs de l'ancien et du nouveau Teſtament. Franchement, votre petit ouvrage eſt très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de ſoif de vous revoir que vous

(*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était ſouvent au château de M. le duc de la *Valière*, à Montrouge.

1758. n'en avez de venir à mes petites Délices ; mais ce n'eſt pas aux Délices qu'il fallait venir, c'eſt a Lauſanne. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiſelle *Clairon* a dans votre pays. Vous ſeriez aſſez étonné de voir des pièces nouvelles en Suiſſe, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le ſeraient à Paris : c'eſt à quoi nous avons paſſé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé ; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de groſſes truites ; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri ; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miſſion chez nous autres hérétiques ; jamais votre zèle ne ſera aſſez grand pour venir ſur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lauſanne. Madame *Denis* ſe ſouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas ſur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans ; nous reconnaiſſons-là les mœurs de Paris : encore eſt-ce beaucoup que, dans vos diſſipations, vous vous ſoyez reſſouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui ſavent, autant que vos pariſiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choſes, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

LETTRE CXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 4 d'avril.

MON cher et reſpectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le ſuis pourtant de ce teſtament. Je ſais, à n'en pouvoir douter, que le teſtateur (*) était l'homme du ſacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a ſept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui ſauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas ; c'eſt celui qui ſe coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il ſe l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure. 1758.

Certainement, ſi madame de *Groslée* ne ſe retire pas à Grenoble, ſi elle reſte à Lyon, l'homme de confiance ſera l'homme le plus propre à vous ſervir ; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait aſſurément nul beſoin d'aiguillon pour s'intéreſſer à vous.

Je ſuis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous aſſura une partie de ſa penſion ;

(*) Le cardinal de *Tencin.*

1758. mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour ; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade ; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans ; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de *Richelieu* que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le

Mercure. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison. 1758.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

Je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, Monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer.

——— Je ne ferai, Monsieur, que votre secrétaire dans cette
1758. grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

LETTRE CXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir

ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma ———
face de carême ; mais non-seulement vous l'avez 1758.
permis, vous l'avez ordonné ; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide* le juste, ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens ? Cela n'est pas poli ; heureusement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien ?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre ; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakespeare*, cessent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe : celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à *Gustave-Adolphe* et à *Charles XII*, par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation ! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

LETTRE CXCV.

A U MEME.

Aux Délices, 15 de mai.

1758. Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas* : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vîte un belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Est-ce

Est-ce-là faire droit, est-ce-là comme on juge? 1758.
Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si *Babet* vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous relevassiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce *Fontaine* est à Lyon: j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes; le suisse *V.*

LETTRE CXCVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

1758. JE ſuis bien ſenſible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous penſons du public, de cette mer orageuſe que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous briſe contre un écueil ; de cette multitude qui juge de tout au haſard, qui élève une ſtatue pour lui caſſer le nez, qui fait tout à tort et à travers ; de ces voix diſcordantes qui crient *hoſanna* le matin et *crucifiye* le ſoir ; de ces gens qui font du bien et du mal ſans ſavoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on ſe livre à leur jugement, et qu'on faſſe dépendre ſon bonheur de leur manière de penſer. J'ai tâté de cet abominable eſclavage, et j'ai heureuſement fini par fuir tous les eſclavages poſſibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'eſt mon vin du cru ; je le bois avec mes amis. J'hiſtrionne pour mon plaiſir, ſans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à eſſuyer. Il faut vivre un peu pour ſoi, pour ſa ſociété ; alors on eſt en paix. Qui ſe donne au monde eſt en guerre ; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieuſement à gagner, ſans quoi on la fait en dupe : ce

qui eſt arrivé quelquefois à quelques puiſſances de ce monde. 1758.

Au reſte, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne ſoyez du monde qui a l'eſprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'oſe vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, ſur la tendre et reſpectueuſe amitié du ſuiſſe *V*.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la proſe. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le ſais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie ; mais, entre nous, il eſt plus aiſé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande en grâce de lire cet article *Hiſtoire* ; il me ſemble qu'il y a quelque choſe d'aſſez neuf et d'aſſez utile ; mais ſi vous n'en jugez pas ainſi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point ſur mon portrait, c'eſt d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me reſſemble pas : vous êtes la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans

la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous
1758. jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans, et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secretò*; et sur-tout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakespeare*. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en fesant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer, il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cinéas* conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de

Richelieu, pour finir tout en cédant quelque chose. 1758.
Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait se tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très-affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude, n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je affaire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Starembcrg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience: DIEU est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation: M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremberg* pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

1758. M. de *Florian* ne fera pas assurément le seul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif: et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se taît; et, comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de *Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de *César*, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous

aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous 1758.
ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près?

Mille tendres respects, le suisse *V*.

LETTRE CXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent fera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à

1758. qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur: il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que *Tronchin*, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de *Saint-Palaye*; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère. 1758.

LETTRE CC.

AU MEME.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain*. Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie*; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot*. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin*; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

1758. Peut-être eſt-ce prendre bien mal ſon temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philoſophes, tandis qu'il ſe paſſe tant de choſes qui doivent intéreſſer tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maiſon ni à Saint-Malo, ni ſur les bords du Rhin.

Puiſſe M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens! puiſſent les Anglais, qui ſont deſcendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puiſſiez-vous approuver et faire approuver *Hiſtoire*, *Idolâtrie*, *Imagination*! Je n'en ai plus de cette imagination; mais les ſentimens qui m'attachent à vous ſont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot ſur ma triſte figure. Je vous jure que je ſuis auſſi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'eſt pas bon, je l'avoue; mais il n'eſt pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui ſera bientôt pouſſière, ſoit reſſemblante ou non. Les portraits ſont une chimère comme tout le reſte. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

LETTRE CXCI.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIÈREMENT, mon divin ange, le confident 1758.
Tronchin fera ſa principale occupation de ménager mon bonheur, c'eſt-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux abſolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambaſſadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aiſément, et ſans ſe compromettre, encourager les ſentimens favorables qu'on me conſerve; il peut faire regarder comme une choſe honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poéſie, en académie, et non pas en viſage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être repréſenté ſans être mendié, et ſans autre deſſein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui ſe pique de ſentimens, les bontés dont votre aimable ambaſſadeur lui donne l'exemple. C'eſt d'ailleurs un plaiſir de dire à un auteur, que je ſuis un des plus ardens partiſans de ſa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je déſire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous

1758. parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambaſſadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais paſſer quelques jours à la campagne, chez monſeigneur l'électeur palatin. Je laiſſerai mes nièces ſe réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite abſence. Je ne peux remettre ce voyage: il faut que, pour mon excuſe, vous ſachiez que ce prince m'a donné les marques les plus eſſentielles de ſa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un paſſe-port dans lequel ſa Majeſté me conſerve le titre de ſon gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage ſe fera avec tous les agrémens poſſibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princeſſe de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder ſon ſuffrage. Elle a bien ſenti que rien ne devait être plus glorieux et plus conſolant pour moi. C'eſt à vous que je dois l'honneur de ſon ſouvenir, et c'eſt par vous que mes remercîmens doivent paſſer. Adieu, mon cher et reſpectable ami, je pars dans quelques jours; et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

LETTRE CCII.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 de juin.

Vous ne doutez pas, Monſieur, de l'honneur et du plaiſir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'eſt bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphyſique et même l'hiſtoire, on ne puiſſe pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes ſont préciſément ceux dans leſquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On eſt obligé de mentir, et encore eſt-on perſécuté pour n'avoir pas menti aſſez. Pour moi, j'ai dit ſi inſolemment la vérité dans les articles *Hiſtoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner ſous mon nom à l'examen. Ils pourront paſſer, ſi on ne nomme pas l'auteur; et s'ils paſſent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. 1758.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diverſion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien ſe charger de vous rendre. J'enverrai ſeulement *Humeur* (*moral*) et je l'adreſſerai à *Briaſſon*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un eſt un ſavant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'hiſtoire naturelle, qui connait toutes les curioſités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires ſur les foſſiles et ſur les changemens arrivés

1758. à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux meſſieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de ſe régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit préſent. Il y a grande apparence qu'on peut ſe paſſer de leur ſecours.

Je ſouhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a perſonne au monde qui faſſe plus de vœux pour votre bonheur, et qui ſoit plus pénétré d'eſtime et d'attachement pour vous que le petit ſuiſſe.

LETTRE CCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

MON cher ange, quand j'allais partir pour Manheim madame *du Bocage* eſt venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une repréſentation de la Femme qui a raiſon; elle en a été ſi contente qu'elle a voulu abſolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il eſt vrai que nous n'eſpérons, ni elle ni moi, que cette pièce ſoit auſſi-bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne ſoit *Préville* qui faſſe le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui ſont l'antipode du comique. Je ſuis toujours émerveillé de

la diſette où vous êtes de gens à talent. Je ne ſais ſi la Femme qui a raiſon vaut quelque choſe, et ſi l'on n'eſt pas plus difficile à Paris qu'à Genève. 1758. J'ignore ſur-tout ſi on peut être plaiſant à mon âge; c'eſt à vous à en décider, à donner la pièce, ſi vous la jugez paſſable, et à la jeter au feu, ſi vous la croyez mauvaiſe. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lauſanne, s'il vous plaît; après quoi vous en ferez le maître abſolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me diſpenſer; et le ſeul voyage que je voudrais faire m'eſt interdit. Il eſt triſte de courir chez des princes, et de ne pas voir ſon ami.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de *Chauvelin*; c'eſt le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en diſant à qui vous ſavez combien je lui ſuis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Mes reſpects à tous les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami. Je me conſole toujours de mon voyage, en eſpérant une lettre de vous à mon retour.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maiſon de plaiſance de monſeigneur l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR,

1758. J'AI reçu, en paſſant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos inſtructions. Je ſuis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que perſonne au monde d'écrire l'Hiſtoire de *Pierre le grand.* Je ne ſerai que votre ſecrétaire, et c'eſt ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail conſiſtera à le rendre intéreſſant pour toutes les nations; c'eſt là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'hiſtoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengiskan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle ſi peu de lecteurs ?

J'ai toujours penſé que l'hiſtoire demande le même art que la tragédie, une expoſition, un nœud, un dénouement, et qu'il eſt néceſſaire de préſenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles faſſent valoir le principal perſonnage, ſans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'eſt dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaiſe ſanté et les circonſtances préſentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais ſous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre ſuppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'eſt qu'une première et légère eſquiſſe du grand tableau dont vous me fourniſſez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Stralenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Ruſſie qu'aucun étranger, s'eſt pourtant trompé dans pluſieurs endroits. Je vois que vous relevez auſſi quelques mépriſes dans leſquelles eſt tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuſcrits. Vous contredites ſur-tout un manuſcrit très-précieux, que j'ai depuis pluſieurs années, de la main d'un miniſtre public qui réſida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choſes que je dois omettre, parce qu'elles ne ſont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureuſement elles ſont inutiles pour le grand objet que nous nous propoſons.

Cet objet eſt de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la diſcipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer, ou des faibleſſes ou des duretés qui ne ſont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les déſavouer; mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me ſemble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il eſt bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII*

1758. avait en effet une valeur perſonnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui ſervirent ſous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laiſſait tous les détails; qu'il leur diſait: *faites donc vîte, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps*; et il partait le premier à la tête de ſes drabans, ſe feſait un plaiſir de frapper et de tuer, et paraiſſait enſuite, après la bataille, d'un auſſi grand ſang froid que s'il fût ſorti de table.

Voilà, Monſieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'eſt le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la ſoif du carnage. Un roi ſoldat eſt appelé un héros; un monarque dont la valeur eſt plus réglée et moins éblouiſſante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, eſt le véritable grand homme, et le grand homme eſt au-deſſus du héros. Je crois donc que vous ſerez content quand je ferai cette diſtinction. Permettez-moi de ſoumettre à vos lumières une obſervation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carliſle*, ambaſſadeur à Moſcou, regardent la Ruſſie comme un pays où preſque tout était encore à faire. Leurs témoignages ſont reſpectables, et ſi on les contrediſait, en aſſurant que la Ruſſie connaiſſait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit preſque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il ſe peut que quelques ſeigneurs aient vécu avec ſplendeur du temps du comte de *Carliſle*; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence ſoit générale, il faut que les commodités de la vie ſe trouvent dans tous les ordres de l'Etat, ſans quoi une nation n'eſt point encore formée, et la ſociété n'a point reçu ſon dernier degré de perfection. 1758.

Il eſt peu important que l'on ait porté un manteau par-deſſus une ſoutane; cependant, par pure curioſité, je déſire ſavoir pourquoi, dans toutes les eſtampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie ſont toujours un manteau par-deſſus la ſoutane, retrouſſé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tſar, je déſirerais ſavoir dans quelle année fut écrite la Bible ſlavone, où il eſt queſtion du tſar *David* et du tſar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tſar ou tshar vient de *sha* que de céſar; mais tout cela n'eſt d'aucune conſéquence.

Le grand objet eſt de donner une idée préciſe et impoſante de tous les établiſſemens faits par *Pierre I*, et des obſtacles qu'il a ſurmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choſes ſans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans ſa guerre contre *Charles XII*, d'autre cauſe que celle de ſa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que ſon premier deſſein était de s'établir ſur la mer Noire. Il y a ſouvent dans l'hiſtoire des problèmes bien difficiles à réſoudre.

1758. J'attendrai, Monſieur, les nouvelles inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer ſur les campagnes de *Pierre le grand*, ſur la paix avec la Suède, ſur le procès de ſon fils, ſur ſa mort, ſur la manière dont on a ſoutenu les grands établiſſemens qu'il a commencés, et ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante eſt ce qui me paraît de plus glorieux, puiſque c'eſt, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'hiſtoire de Ruſſie, eſt qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces miſérables diſputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Ruſſes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCV.

A M. DARGET.

A Schwetzingen, près de Manheim, 17 juillet.

MON ancien ami, mon ancien camarade de Potsdam, me voilà confondu. J'ai été obligé de faire un petit voyage à la cour de monſeigneur l'électeur palatin à qui j'ai les plus grandes obligations. On voyage quelquefois chez les princes par intérêt. J'ai fait cent trente lieues par reconnaiſſance, et c'eſt un grand effort d'avoir quitté, pour quelques jours, mes petites délices où ma famille eſt raſſemblée.

Adreſſez, je vous prie, à ces Délices votre réponſe ſur ce qui me confond ſi terriblement. Le voici: 1758.
je répondis, le 8 janvier, à une de vos lettres. Vous m'aviez écrit avec confiance, et je vous écrivis de même. On m'apporte le journal encyclopédique de Liège (mois de juillet), et j'y trouve ma lettre tout du long. Quel démon vous a dérobé cette lettre, qui aſſurément n'était pas faite pour être rendue publique? J'ai grand peur qu'elle ne faſſe un très-mauvais effet. A qui donc en avez-vous laiſſé prendre copie? Pourquoi eſt-elle imprimée? Quel eſt l'auteur du journal encyclopédique ?. Inſtruiſez-moi de tout. Mettez un peu de baume ſur la bleſſure que vous m'avez faite, et continuez-moi votre amitié. Elle a toujours été prudente, et je me flatte qu'elle empêchera que la publication de cette lettre n'ait des ſuites déſagréables pour moi.

Vous ſavez, mon ancien ami, que nous ſommes dans un temps de jalouſies et d'ombrages. Il ſerait bien triſte que mon repos fut troublé pour une lettre que je vous ai écrite dans l'effuſion de mon cœur. Ce cœur eſt toujours à vous; il eſt toujours français, et ne ceſſera d'aimer ſes anciens amis. Je ſuis perſuadé que vous irez au devant de tout ce qui pourrait me faire de la peine. Raſſurez et aimez votre compagnon de Potsdam, votre bon ſuiſſe. *V.* — — Ecrivez-moi, je vous prie, aux Délices où je retournerai bientôt.

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, 1 d'auguste.

MONSIEUR,

1758. Les agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer feront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aye de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, Monsieur, vous en êtes une preuve

plus frappante. J'apprends que vous n'avez que 1758.
vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monsieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Mémoire d'instructions joint à la lettre.

Le baron de *Stralemberg* n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? si vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ses droits à *Gautier de Pletzemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de-là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remar-

1758. ques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur ſang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Stanislas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait préſent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conſervée, leur taille était de trois pieds et demi, leur viſage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenſes. Ils reſſemblaient à des hommes à peu-près comme les ſinges. Il eſt vraiſemblable que les Samoïèdes ont conſervé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occaſion de ſe mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai ſamoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce coſaque qui, ſelon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec ſix cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tſars*, comment ce titre peut-il venir de céſar? eſt-il probable qu'on ſe fût modelé en Sibérie ſur l'empire romain?

Knès ſignifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc* aux dixième et onzième ſiècles était abſolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne ſignifie-t-il pas ſeigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas knès un poſſeſſeur d'une terre conſidérable? ne ſignifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le ſignifie? Les noms des dignités ne ſe rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je ſuis bien aiſe que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Ruſſie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'eſt que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont ſu tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre eſt très-fertile en froment, et cependant ce n'eſt que depuis peu de temps qu'ils ſont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aiſé et qui eſt très-difficile.

Je ſuis fort ſurpris d'apprendre qu'il était permis de ſortir de Ruſſie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vaſſal pouvait-il ſortir ſans la permiſſion de ſon boyard? un boyard pouvait-il s'abſenter ſans la permiſſion du czar? 1758.

Je voudrais ſavoir quel nom on donnait à l'aſſemblée des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai nommé cette aſſemblée *ſénat*, en attendant que je ſache quelle était ſa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduiſit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainſi que l'uſage de baiſer la pantoufle du pape? et tout uſage dans l'Egliſe ne ſe tourne-t-il pas en devoir?

La queſtion la plus importante eſt de ſavoir s'il ne faudra pas gliſſer légérement ſur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiſer l'attention du lecteur qui eſt impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On ſuivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permiſſion de ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Moſca*, d'écrire Veſoniſe, Moſcou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue ruſſe.

N. B. Il ferait néceſſaire que je fuſſe inſtruit du temps où les diverſes manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y eſt pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 16 d'augufte.

1758. L'ONCLE et la nièce, Monfieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait fon rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus befoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs fe portent bien. Tous vous regrettent, tous difent que fans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la fociété: vous en fefiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous pofsède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le fentons avec douleur; mais fi jamais vous revenez fur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui font pénétrés pour vous de tous les fentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous font le plus dévoués, et foyez perfuadé fur-tout de l'attachement tendre et refpectueux du folitaire et du malade *V.*

LETTRE CCVIII.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au fujet de fa promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'augufte.

LE vieux fuiffe, Monfeigneur, apprend dans fes tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, eft ornée d'un bonnet qui lui fied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits fur la couleur de fon habit, que j'ai vue autrefois fur fes joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore. 1758.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'eft un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puifque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu*. Je me fouviendrai toujours et je m'énorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier auffi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la propofition qu'on lui a faite fur l'Angleterre: fi vous ne vous en fouciez pas, je vous jure que je ne m'en foucie guère, et que tous mes vœux fe bornent à vos fuccès. Je n'imagine pas comment quelques perfonnes ont pu foupçonner que mon cœur avait la faibleffe de pencher un peu pour qui vous favez, pour mon

1758. ancien ingrat; on ne laiſſe pas d'avoir de la politeſſe, mais on a de la mémoire, et on eſt attaché auſſi vivement qu'inutilement à la bonne cauſe, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne ſuis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands: j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Pruſſe mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu;* un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour.* Mes nièces n'auront pas aſſurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On eſt pruſſien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde ſera français ou françois.

Je ne ſais pas ſi je me trompe, mais je ſuis convaincu qu'à la longue votre miniſtère ſera heureux et grand, car vous avez deux choſes qui avaient auparavant paſſé de mode, génie et conſtance. Pardonnez au vieux ſuiſſe ſes bavarderies. Que votre éminence lui conſerve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Miſce conſiliis jocos.* Agréez le profond et tendre reſpect d'un ſuiſſe qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

LETTRE CCIX

A M. P. ROUSSEAU, *à Liège.*

A Lauſanne, le 24 d'auguſte.

En revenant de Schwetzingen, château de monſeigneur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon paſſage les 1758. deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il eſt vrai que les choſes écrites à M. *Darget*, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'eſt-là un des plus légers chagrins qu'on puiſſe avoir dans ce monde. Ces bagatelles ſont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je déſire fort que la néceſſité où l'on eſt de chercher des diverſions à tant de déſaſtres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui ſont conſolantes. Votre journal ſera continuellement une des plus agréables lectures qui puiſſe amuſer les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui bleſſeraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des pſaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'augufte.

1758. Me voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, auffi agréable qu'il était néceffaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le feul chagrin que je puiffe avoir, en m'ôtant l'efpérance de vous embraffer. Les tantes et les débarbouillées font donc d'étranges perfonnes. Il ne faut pas fonger à réformer des têtes auffi mal faites. D'ailleurs, mes établiffemens et les dépenfes confidérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me tranfplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien folide que je puiffe laiffer à mes héritiers, comptant fort peu fur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela eft encore auffi difficile que de faire entendre raifon à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je ferais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux fiennes. Vous avez donc auffi des coliques, mon refpectable ami? Ce ferait bien le cas de venir confulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'eft ce qui me défefpère. Je vous conjure de me mander des

nouvelles de votre fanté; ne me laiffez pas fans confolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré 1758.
notre Femme qui a raifon: elle nous a amufés en Savoie; mais il fe pourrait, à toute force, que le goût des Parifiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru foient des perfonnes bien merveilleufes; elles peuvent avoir quelque fuccès par le mérite des actrices; mais, entre le fuccès et la gloire, la différence eft grande. Je connais des armées et des généraux, qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français font aujourd'hui fifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places: nous voilà *in fece Romuli*. Où eft le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672?

Il ne faut fonger qu'à vivre dans la retraite; et, fi les chofes continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment fe porte madame d'*Argental*? Mille tendres refpects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens; et moi, je fuis pénétré de reconnaiffance.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de septembre.

RITORNO dalle sponde del Reno alle mie Delizie;
1758. quì vedo la signora errante ed amabile, quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna *la grasse*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che dilettate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applausi, di novi amori, dovunque andate, vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è a me di andare frà i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo sò. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri belli anni trà l'amore, e la virtù *Orazio* vi direbbe:

Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.

Ed il *Petrarca* soggiungerebbe,

Non lasciar la magnanima impresa.

La signora di *Bentinck* è, come il rè di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera *Marfisa* non è seguita da un esercito per difendersi.

Cette

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comtesse de
Pimbêche, va encore plaider à Vienne. C'est bien 1758.
dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que son ame soit à son aise; si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

Farewell flos Italiae, farewell wise man
Whose sagacity has found the secret
To part from Argaleon withom being
Molested by luin.

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le suisse *V.*

LETTRE CCXII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 3 de ſeptembre.

1758. En revoyant, Madame, mon petit hermitage, mon premier devoir eſt de vous remercier, vous et M. *du Bocage*, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris juſqu'à Rome; mais vous devez être laſſe de complimens. Permettez-moi ſeulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus ſimple, la plus aiſée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous ſoyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame, à vos ſuccès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oſerais vous la demander inſtamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieilleſſe infirme; mais ce ſera pour moi une grande conſolation de pouvoir compter ſur la bienveillance d'une perſonne qui fait tant d'honneur à ſon ſiècle et à ſon ſexe. Quel triſte ſiècle, Madame! et que la diſette des talens, en tout genre, eſt effrayante! Je ne vois que des livres ſur la guerre, et nous ſommes battus par-tout. Que de brochures ſur la marine et ſur le commerce! et notre commerce et

notre marine s'anéantiſſent. Que de fades raiſonneurs qui ont un peu d'eſprit! et il n'y à pas un homme de génie. Notre ſiècle vit ſur le crédit du ſiècle de *Louis XIV*. On parle, il eſt vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Paſcal*, les *Deſpréaux*, les *Boſſuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue univerſelle, et c'eſt dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il eſt perſécuté: *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des ſages, ne s'expoſe pas à le méchanceté des fous: il faut qu'ils vivent enſemble, et qu'ils fuient le public. 1758.

J'ai eu la faibleſſe, Madame, de laiſſer ſortir, de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raiſon. Si elle avait raiſon, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris: c'eſt un amuſement de ſociété; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour réſiſter à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a ſervi a nous amuſer, reſte dans les mains de nos amis. Je ſuis las du triſte métier de paraître en public: cela eſt pardonnable dans le temps des illuſions: et ce temps eſt paſſé pour moi. J'aime les Muſes pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU; mais je redoute le public. Que revient-il de ſe commettre avec lui? de l'embarras, des tracaſſeries de comédiens, des jalouſies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit

1758. bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

LETTRE CCXIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 16 septembre.

Mon ancien ami, vous n'avez point répondu à la lettre que je vous écrivis de Manheim, vous sentez que dans les circonstances présentes, il est bien triste que cette lettre par laquelle j'avais répondu avec confiance à vos ouvertures, ait été imprimée dans les journaux et falsifiée. Vous me feriez un plaisir extrême de me renvoyer ma lettre, afin que je pusse la confronter avec celle qui a couru, et que j'eusse une pièce justificative toute prête. Je sens que vous

avez été aussi indigné que moi de cet abus que les journalistes se permettent de publier les secrets des particuliers sans en demander la permission. C'est violer un des premiers droits de la société; et quand la fausseté est jointe à cette hardiesse, c'est un crime. Je crois que le journaliste n'a pas eu mauvaise intention, mais il ne m'a pas moins nui. Il m'a écrit, il a fait une espèce de désaveu que je dois à vos soins et à votre probité, et dont je vous remercie. Je n'ai point voulu irriter cet homme par des plaintes qui sont inutiles quand la chose est faite, et qui ne peuvent qu'aigrir. Il ne s'attendait pas que le roi de Prusse remporterait sur les Russes une victoire si complète et si mémorable. Il faut à présent se taire sur les succès inouis de ce monarque, et sur les malheurs de la France. Vous me feriez plaisir de me mander s'il est vrai qu'il y ait plusieurs édits pécuniaires, et si on continue de payer les rentes de l'hôtel de ville et de la compagnie des Indes. Vous avez du moins une planche dans le naufrage général. Vous êtes bien placé à l'école militaire, école dont on a grand besoin. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et suis à vous pour jamais bien tendrement le suisse *V.*

LETTRE CCXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de septembre.

1758. Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac; je vous ferai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars*, mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorff, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan, pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre sur l'esprit, comme un seigneur qui chasse

sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur. 1758.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de *Jean-Jacques* contre la comédie? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise?

LETTRE CCXV.

A M. VERNES.

23 de septembre.

All that is, is right,

1758. VOILA deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cents mille hommes massacrés, etc. etc. etc.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.* C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

Gratias ago du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

LETTRE CCXVI.

A M. PILAVOINE, *à Surate.*

Aux Délices, près de Genève, le 25 de septembre.

JE suis très-flatté, Monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève.* Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour *Henri IV*, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois. 1758.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe; monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le souhaite.

1758. Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, etc.

LETTRE CCXVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credule galle,

VOUS êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on est à peu-près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin; mais je n'en suis ni énorgueilli, ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'*Helvétius* sont assez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage *Locke*, n'a pas dit autre chose; et *Aristote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire. 1758.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie; ce sont des anecdotes de médisance, et, par conséquent, cela n'entre pas dans mon plan.

Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces; mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et après lui je mets *Hume*.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror mihi, non populo.*

Madrass pris! quel conte! Il n'y a que des *La Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

(*) De l'Esprit, par M. *Helvétius*.

LETTRE CCXVIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 4 octobre.

1758. Je vous remercie, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, d'avoir renvoyé la pancarte. Elle ne m'a pas paru ſi terrible; mais il eſt bon de prendre ſes précautions dans un temps où l'on pend les gens pour des paroles.

Eſt-il permis du moins de vous écrire, que tous tant que vous êtes à Paris, vous ne ſavez ce que vous dites avec votre prétendue ſeconde bataille des Ruſſes, et leur prétendue victoire? Chimères toutes pures, Meſſieurs, je vous ai comparé aux petites filles qui s'imaginent que les hommes ſont toujours de bout. Vous penſez qu'on donne des batailles tous les jours. Cette cruelle guerre n'eſt pas prête à finir. Je m'unis à votre *te Deum* pour la déconfiture des pirates anglais près de Saint-Malo; c'eſt toujours une conſolation.

Vous ſouvenez-vous du petit *Francheville*, qui avait paſſé de mon taudis au palais du prince de Pruſſe? Le *prince Henri* lui conſerve ſes appointemens; il m'a promis de me venir voir.

Le roi de Pruſſe m'a écrit deux lettres depuis ſon affaire avec les Ruſſes. Je vous aſſure qu'il n'a pas le ſtyle d'un homme vaincu.

Je n'abandonne point du tout *Pierre le grand*, quoiqu'on ait battu les troupes de ſa fille. Je ſuis trop fidèle à mes engagemens. 1757.

Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de *Juillet* dont vous parlez; mais je recevrai avec la plus grande ſatisfaction les lettres que vous voudrez bien écrire à votre ancien ami le campagnard, et heureux campagnard.

LETTRE CCXIX.

A M. DE FORMONT.

Mon cher philoſophe, votre ſouvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il eſt bon que les frères ſe donnent quelquefois ſigne de vie. Madame *du Deffant* eſt plus philoſophe que nous deux, puiſqu'elle ſupporte ſi conſtamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéreſſe tendrement, non pas à ſon bonheur, car ce fantôme n'exiſte pas; mais à toutes les conſolations dont elle jouit, à tous les agrémens de ſon eſprit, aux charmes de ſa ſociété délicieuſe. Je voudrais bien en jouir, ſans doute, de cette ſociété délicieuſe, j'entends de la vôtre et de la ſienne; mais allez vous faire.... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je ſuis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maiſon agréable dont je ne ſorte guère, et où l'on vienne; j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaiſirs de la ville et de la campagne réunis, et ſurtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie

1758. à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurais cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermnestre; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens, la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de *Dawn* tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très-tendres respects à madame *du Deffant*; et souvenez vous quelquefois du vieux suisse *Voltaire* qui vous aimera toujours.

LETTRE CCXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Russes soient battus, mon cher et ancien 1758.
ami, que Louisbourg soit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. *A.... de L......*, et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. *A....* me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement:

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipse parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A.... de L.....* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être *A....* *occidit* dans son marquisat.

1758. Qu'il ſoit mort ou vivant, il me ſemble que j'ai beſoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je puiſſe employer la proſe ?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay ? Bâtiſſez-vous ? plantez-vous ? avez-vous la faibleſſe de regretter Paris ? ne mépriſez-vous pas la fri volité qui eſt l'ame de cette grande ville ? Vous n'êtes pas de ceux qui ont beſoin qu'on leur diſe :

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes ſtrepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adreſſe ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, ſi vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embraſſe.

Niſi quod non ſimul eſſem, cætera lætus.

LETTRE CCXXI.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé ſon Eſprit, mon ancien ami; ainſi vous voilà délivré du ſoin de me le faire parvenir : je ne veux pas avoir double eſprit comme *Eliſée.* Je ſuis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Verſailles; j'ignore ce qui a excité un ſi grand ſoulèvement contre un philoſophe eſtimable qui (à l'exemple de St *Matthieu*) a quitté la finance pour

pour ſuivre la vérité. Il ne s'agit, dans ſon livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philoſophiques, qui ne font tort à perſonne, qui ſont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaiſſance de cauſe. Il y a tel homme dont la ſimple ſignature, miſe au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philoſophes n'en pourront jamais cauſer; cependant ce ſont ces philoſophes, incapables de nuire, qu'on perſécute. 1758.

Je ne ſuis pas de ſon avis en bien des choſes, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait conſulté, je lui aurais conſeillé de faire ſon livre autrement; mais, tel qu'il eſt, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux : on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis ſecrets qui aient dénoncé ſon livre aux ſots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choſes beaucoup plus fortes dans l'Eſprit des lois, et ſur-tout dans les Lettres perſanes. Le proverbe eſt donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Eſprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux viſſent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'eſt peut-être le ſeul art dans lequel les derniers ouvrages ſont toujours les meilleurs. Il n'en eſt pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc.

1758 Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui ; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CCXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

MON affaire avec le marquis *A*.... est fort sérieuse, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aye douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai *ester à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ses dettes. Cet *A*.... doit être furieusement grand seigneur ; car, non-seulement il ne paye point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A*.... n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir, et ne le point trouver ; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment

de retourner à votre charmante terre. Pour moi, 1758.
j'ai renoncé aux villes ; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre ; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien ; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de *Dawn* et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent ; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise ; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur ; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE CCXXIII.

A M. DIDEROT, *à Paris.*

Aux Délices, 16 de novembre.

JE vous remercie du fond de mon cœur, Monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites ; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théatre qu'on ne met point

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

1758. au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur ; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé ; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc. ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez

des articles intéressans dont d'autres personnes ne se seront point chargées. 1758.

Adieu, Monsieur ; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

LETTRE CCXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis *A....* et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire ; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre ! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium* ; mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye ; et, point d'argent, point de suisse. Et M. le surintendant *le Doux* aura beau faire, je

1758. ferai brèche à fon tréfor : car je bâtis une terre, non pas un marquifat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A*...., mais une maifon commode et ruftique, où j'entre, il eft vrai, par deux tours entre lefquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vaffaux feront la guerre à *la Motte-A*.... *Licet mifcere feria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem fuam deferere turpiffimum eft*, dit *Cicéron*.

Le fait eft que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je fuis à préfent

Rufticus ab normis fapiens craffâque Minervâ.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand fervice à notre marine, fi nous en avions une. Ma feigneurie a d'auffi beaux droits que Lamotte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et verfus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le femoir; je fais des expériences de phyfique fur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis* au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore*; elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non: je fuis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos paffions.

Urbis amatorem fufcum falvere jubemus
Ruris amatores.

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui fe beloufe fi fouvent; ce prétendu ami du genre-humain, n'eft mon fait que quand il dit: Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière paffion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay foit fi loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous ferez à Paris; parlez-nous des fottifes que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. 1758.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO fia il cielo che vi à ifpirato il gufto del più divino traftullo, che e i valenti uomini e le virtuofe donne poffano godere, quando fono più di due infieme.

Vous vous adreffez tout jufte à un homme qui ne rougit point à fon âge de jouer encore la comédie avec fes amis. Nous avons à Laufanne un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je fuis à préfent.

1758. Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense, sur-tout point de cornettes ; un petit diadême de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi ; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre ; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter ; elle était entourée d'une gaze noire : tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé ; car

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

Vous me demandez, Monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de *Ninus* ; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain ; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques : je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arsace* dans le premier acte ; il la lui donne dans le quatrième : je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches ; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson. 1758.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire ; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCXXVI.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

CE Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner ; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite ; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel Atlas, bien complet, bien relié ; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami *Tronchin*, non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de

1758. *Fontaine* vous payera les débourſés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainſi je compte vous ſervir à votre goût, en vous feſant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je ſuis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me conſole *cum veterum libris.* Dites de moi: *Felix nimium, ſua nam bona novit.* Quelle nouvelle ſottiſe avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

LETTRE CCXXVII.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voiſin de ma terre, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux de Ferney, et ayant ſouvent quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ſes frais de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Egliſe, les ſaints pères ſe ſont élevés contre les miniſtres ſacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps deſtiné aux autels. Mais

ſi on leur avait dit: Un prêtre eſt venu avec des ſergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le ſeul pré qui nourrit tous leurs beſtiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Auguſtin?* Voilà, Monſeigneur, ce que le curé de Moëns eſt venu faire à la porte de mon château, ſans daigner même me venir parler: je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le ſatisfeſait pas. Vous gémiſſez, ſans doute, que des exemples ſi odieux ſoient donnés par des paſteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un ſeul exemple qu'un paſteur proteſtant ait été en procès avec ſes paroiſſiens. Il eſt humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des paſteurs hérétiques qui ſont au rang des plus ſavans hommes de l'Europe, qui poſsèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de pourſuivre leurs paroiſſiens pour un arpent de ſeigle ou de vigne, ſont leurs conſolateurs et leurs pères: c'eſt une des raiſons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embraſſer la proteſtante; le village de Roſières avait trente-deux maiſons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boiſi, ne ſont plus que des déſerts; Ferney eſt réduit à cinq familles, ayant droit de commune; et ce ſont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, ſur le territoire de la floriſſante Genève, le pain qu'on leur diſpute dans les chaumières de leurs pères. 1758.

1758. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussi-tôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice.

Je suis, etc.

LETTRE CCXXVIII.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison:
Partez vîte, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions: elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur; et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse; ce seraient-là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque; et, croyez-moi, les Français, tout français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre

1758. que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de la reconnaissance, et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureuse Electre!

ELECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire? etc.

A l'égard de la fin, plus j'y pense plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est; et je suis très-persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour Fanime, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur le champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui

est hébreu ; vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas; 1758.
mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis suisse, le président de *Brosses* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une masure faite pour des hiboux ; une comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté sa pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix?

1758. qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege hispano?* et des nouvelles deftructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraiffez, dormez, et que tous les anges fe portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin.* J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

LETTRE CCXXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Mofcou.*

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un fi long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens fur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponfes à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux inftructions qu'elle veut bien me donner; que je fais fimplement des queftions, et que je demande des éclairciffemens à l'homme du monde qui me paraît le plus favant dans l'hiftoire.

Nous

Nous ne fommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déferts qu'il faut paffer vîte. Il eft moins queftion de favoir d'où vient le mot *tfar*, que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tfars. Je me garderai bien de mettre en queftion fi le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'obferverai feulement ici, Monfieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jufqu'à nos jours. 1758.

L'Angleterre, dont vous me parlez, eft un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'eft que depuis quelques années que les Anglais ont fu en faire un objet de commerce immenfe. La nouvelle charrue et le femoir font d'une utilité qui femble devoir déformais prévenir toutes les difettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en fers avec fuccès dans deux de mes terres en France, dans le voifinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne fe perfectionnent qu'à la longue; et je vois auffi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plufieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me fervirai du mot de *ruffien*, fi vous le voulez; mais je vous fupplie de confidérer qu'il reffemble trop a *pruffien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Pruffiens s'appelaient autrefois *Boruffes*, comme vous le favez, et, par cette dénomination, ils paraiffaient fubordonnés aux *Ruffes*. Le mot de ruffes a d'ailleurs quelque chofe de plus ferme, de plus noble,

1758. de plus original que celui de ruſſien ; ajoutez que ruſſien reſſemble trop à un terme très-déſagréable dans notre langue, qui eſt celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ſ ſ* comme les *f f*, il en réſulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces repréſentations, j'en paſſerai par ce que vous voudrez ; mais le grand point, Monſieur, l'objet important et indiſpenſable devant lequel preſque tous les autres diſparaiſſent, eſt le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'inſtructions ſur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur feſant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'eſpère auſſi, Monſieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles ſur les guerres entrepriſes par *Pierre I*, ſur ſes belles actions, ſur celles de vos compatriotes ; en un mot, ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CCXXXI.

A M. THIRLOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

VOUS vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lauſanne, dans une 1758. très-belle maiſon pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir ; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière ſont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du préſident de *Broſſes*.

M. *Crommelin* ſe trompe beaucoup davantage ſur tous les points. La terre de Ferney eſt auſſi bonne qu'elle a été négligée ; j'y bâtis un aſſez beau château ; j'ai chez moi la pierre et le bois ; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me ſuis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui ſe touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquiſitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puiſque ces trois terres défrayent preſque une maiſon où j'ai plus de trente perſonnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ an magnâ ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois ; mais madame *Denis*,

1758. l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut:

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius!* voilà bien du bruit pour une omelette! quelle pitié! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. 1758.

Tuus V.

LETTRE CCXXXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

AH! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? Je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adelle*?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monsieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Cramer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle

1758. à cette occafion : les miniftres fe font affemblés ; ils ont cenfuré les trois bons et honnêtes pafteurs que j'avais fait figner en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait fentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illuftre père, et nous fommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au refte, je fuis devenu laboureur, vigneron et berger ; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embraffe du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

LETTRE CCXXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre philofophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas ; je vous plains d'être privée d'une confolation qui vous était néceffaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette ; mais les anciens amis font les feuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris prefque jamais, Madame, parce que je fuis mort et enterré entre les Alpes et le

mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéreffe à vous, comme fi je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux. 1758.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de miniftres qui paffent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jufqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos eft le vrai bien, et que la campagne eft le vrai féjour de l'homme.

Le roi de Pruffe me mande quelquefois que je fuis plus heureux que lui ; il a vraiment grande raifon ; c'eft même la feule manière dont j'ai voulu me venger de fon procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, fera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée ; vous m'apprendrez fi vous daignez toujours vous fouvenir d'un des plus anciens ferviteurs qui vous reftent.

Vous voyez, fans doute, fouvent M. le préfident *Hénault* ; l'eftime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait fouhaiter paffionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame ; j'ai acheté des terres confidérables autour de ma retraite ; j'ai agrandi mon fépulcre. Vivez auffi heureufement qu'il eft poffible ; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille ? cela n'eft-il pas bien comique ? Par ma foi, notre fiècle eft un pauvre fiècle auprès de celui de *Louis XIV* ; mille raifonneurs, et pas un feul homme de génie ; plus de grâces, plus de gaieté ; la difette d'hommes

1758. en tout genre fait pitié; la France subsistera; mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité. . . . . qu'est-ce que tout cela deviendra ?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du suisse *V*.

LETTRE CCXXXIV.

A M. VERNES.

Le. . . . .

J'AI lu enfin Candide : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Panglofs*, pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce systême ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa

justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, 1758.
et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE BASTIDE.

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau spectateur ou le Monde.

JE n'imagine pas, monsieur le spectateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité ?

1758. Il eſt un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or faſſe tout, et le mérite preſque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la ſcène, aient à peine une ſubſiſtance honnête, tandis que des perſonnages en titre fleuriſſent ſur le théâtre ; que les ſots ſoient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite ſix enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui ſouvent le déshonore ; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laiſſe au fiſc de cet Etat la fortune de ſes héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la diſette, ceux qui ne produiſent rien dans le luxe ; de grands propriétaires qui s'approprient juſqu'à l'oiſeau qui vole, et au poiſſon qui nage ; des vaſſaux tremblans qui n'oſent délivrer leurs maiſons du ſanglier qui les dévore ; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux ; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple ; le droit du plus fort feſant la loi, non-ſeulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette ſcène du monde, preſque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer ! voilà votre folie, à vous autres moraliſtes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis ſon inſtitution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-deſſus de l'humanité. Les reſſorts de ſageſſe que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine. 1758.

Mais, comme ni vous ni moi ne ſommes faits pour gouverner, ſi vous avez de ſi grandes démangeaiſons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la proſpérité de l'Etat. Cette réforme eſt plus facile que celle des vices. La liſte des vertus outrées ſerait longue ; j'en indiquerai quelques-unes ; vous devinerez aiſément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-deſſous du beſoin : on a peine à concevoir cette paſſion immodérée pour l'abſtinence. On croit même qu'ils ſe ſont mis dans la tête qu'ils ſeront plus ſains en feſant jeûner les beſtiaux.

Qu'arrive-t-il ? les hommes et les animaux languiſſent, leurs générations ſont faibles, les travaux ſont ſuſpendus, et la culture en ſouffre.

La patience eſt encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter ſerait un devoir ; mais, queſtionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts eſt cent fois plus onéreuſe que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'eſt corrigée à toute outrance : les

1758. antichambres regorgent de ferviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les feigneurs des paroiffes d'où ils fortent. Cet excès de charité ôte des foldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monfieur le fpectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous fcandalife : les fondateurs des ordres religieux fe font réformés les uns les autres.

Une autre raifon qui doit vous encourager, c'eft qu'il eft peut-être plus facile de difcerner les excès du bien, que de prononcer fur la nature du mal. Croyez-moi, monfieur le fpectateur, je ne faurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . . .

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof*. Je le fupplie de me mander comment on écrit le nom des fectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkonifiky* ou *Ratzonisky*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui*.

Qui font donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable ?

Et les worsko-jéfuites, ou vlorsko-jéfuites, qui font-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne foient bien ridicules, comme font, chez nous, tous nos fanatiques.

Fin du Tome cinquième.

TABLE ALPHABETIQUE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

Fin de la Table du Tome cinquième.


KSIĘGARNIA
ANTYKWARIAT
DOM
KSIĄŻKI
DOM
200,-
Nr 015118 G

